
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00016516 7

[illegible]

[illegible]

LES

NUITS TERRIBLES.

LES

NUITS TERRIBLES.

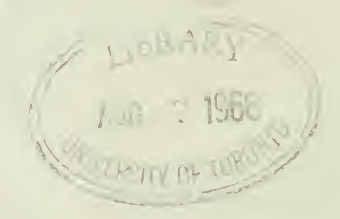
Georges

PAR M. HENRI DE ST.-G******.

J'ai cherché à être gai comme *Jerôme*
et affreux comme *Rutwen.*

PARIS.
Chez AMIOT, rue de la Paix, n° 9.

1821.


LIBRARY
1966

AUX GENS

QUI N'ONT RIEN A FAIRE.

Lecteur oisif, aimable mauvais sujet du grand ton ; lorsqu'après avoir fatigué tes chevaux le matin, ton estomac dans un somptueux dîner, et ta personne le soir, tu rentres à minuit, excédé de jouissances, peut-être maudissant tout bas la maîtresse qui te ruine, ou le creps pour lequel tu vends tes

terres; dis-moi : s'il se trouvait au chevet de ton lit un ami généreux qui versât sur les blessures de ton cœur le baume de la gaîté, ou qui, par un récit varié, joyeux ou terrible, donnât une autre direction à tes pensées, ne lui devrais-tu pas quelque reconnaissance? Ton esprit affable, connaisseur profond des aimables flatteries du monde, n'en emploierait-il pas quelques-unes pour remercier ton complaisant conteur?... Eh bien, cet ami qui dissipe le chagrin, distrait du plaisir

pour le rendre plus vif ensuite, c'est mon livre.

Si François ou Lafleur, ton fournisseur en littérature, averti de l'existence de mon ouvrage par son amie la femme de chambre d'une danseuse, qui l'a reçu d'un ambassadeur, partisan, comme sa maîtresse, des émotions fortes : si ton valet l'a posé sur ton somno, prends-le, et prouve à l'auteur ta gratitude de l'effet qu'il a produit sur toi, en dédaignant de faire l'aristarque à son égard; laisse au journaliste le soin de le juger;

et dans les salons où ton amabilité fait oracle, indique son volume aux joueurs malheureux, aux amans jaloux, aux femmes sensibles; si tous l'achètent, la presse de son libraire gémira souvent.

~~~~~~
~~~~~~

FÉLIX,

OU

LA FAMILLE DE CERNEY.

CHAPITRE PREMIER.

Le Fantôme.

« Crac, crac, tout le monde dort. » — Où cela? — Modère ton impatience, cher lecteur; et, si tu ne crains pas d'imiter les gens dont je vais t'entretenir, poursuis et tu verras. Le vieux Dumont venait de fermer la principale grille de la cour du château de Cerney, et se dispo-

sait à payer son tribut à Morphée, ou, pour parler sans figures, à s'endormir, lorsque plusieurs coups répétés se firent entendre à la petite porte du parc, près laquelle était située sa maison.

Dumont, la perle des concierges pour l'exactitude, la politesse et la fidélité, ne retint cependant pas un gros juron que lui arracha le bruit importun du marteau; mais, sacrifiant aussitôt son repos à son devoir, il saisit à la hâte un des vêtemens qu'il venait de quitter, il enfile ses jambes grêles dans les manches de son habit, et changeant l'emploi de deux parties de son habillement, il

passe ses bras décharnés dans les ouvertures de sa culotte. Dans ce brillant équipage, digne à tous égards du héros de la Manche, notre concierge s'avance fièrement vers la maudite porte où l'on ne cessait de frapper ; mais tout à coup il s'arrête, fait le dénombrement des habitans du château, et croyant se rappeler qu'aucun d'eux n'est dehors, il force sa voix cassée, et crie à tue tête le terrible : Qui vive ! dont les oreilles parisiennes sont si souvent étourdies. « C'est moi, Dumont, ou-
« vrez vite, je suis transi de froid.
— Ah ! c'est toi, Joseph, je te croyais rentré, ainsi que ton jeune

maître, depuis long-temps; d'où diable viens-tu à cette heure? — Que t'importe, faut-il que je te rende compte de mes actions? es-tu chargé de surveiller la conduite des gens de Monseigneur? tu as bien assez de fonctions, sans y joindre encore celle de mon gouverneur; allons, vieux fou, hâte-toi, si tu ne crains que je m'échauffe aux dépens de tes épaules. — Doucement, monsieur le valet de chambre, doucement, devenez plus honnête, et sachez qu'un vieux soldat ne s'est jamais laissé frapper par un maraud de votre sorte. » Après cette verte réponse, notre argus se décide

enfin à mettre la clef dans la serrure; la porte roule sur ses gonds, le concierge lève la tête, et ses yeux sont aussitôt frappés du plus effroyable spectacle, un homme, un diable, un géant couvert d'un linceul blanc traînant jusqu'à terre, d'un robuste coup de poing l'écarte de son passage, et disparaît bientôt en courant à toutes jambes vers le château. A cette vue, le vieillard épouvanté, laisse tomber le fallot qui éclairait cette scène d'horreur, puis par un mouvement subit se détourne, et cherche à échapper par la fuite à ce lugubre spectacle; mais son tailleur, n'ayant point destiné son habit à lui

servir de culotte, ne lui avait pas donné l'ampleur nécessaire pour se prêter à la marche précipitée des jambes de sa pratique, si bien que Dumont, se trouvant arrêté dans sa retraite, va mesurer la terre de toute la longueur de son corps, et pousse un cri lamentable, que répètent en le multipliant les échos de la cour et ceux du château. Aussitôt paraissent aux fenêtres du bâtiment seigneurial des têtes, oh! mais des têtes dont vous n'avez pas d'idée, mon cher lecteur. Pour rendre claire la fin de mon récit, je vais traduire devant vous les divers personnages dont la frayeur de Dumont inter-

rompit le sommeil. Figurez-vous, au premier étage, sur le balcon du milieu, un vieillard de soixante ans, de l'extérieur le plus vénérable, de la figure la plus propre à inspirer le respect; représentez-vous en camisole de nuit, placée à côté de lui, madame son épouse, petite femme, maigre, pâle, paraissant très-mécontente d'avoir été troublée dans un songe charmant ou dans une réalité plus charmante encore. Au second étage, vous pouvez remarquer à la même fenêtre que sa vieille gouvernante, un ange, une houri, une merveille, un objet enfin dont vous serez peut-être aussi fou que moi, quand

vous le connaîtrez mieux ; dix-sept ans, des cheveux blonds dans le plus séduisant désordre, des yeux bleus moitié ouverts et moitié fermés, une main blanche comme la vôtre, Madame, et qui cherche à cacher dans les plis d'une jalouse mousseline, des trésors qui commencent à naître ; telle est Lucie, la fille de la maison et la sœur de ce jeune étourdi que vous apercevez au quatrième dans la mansarde de ce maraud de Joseph, qui rit de toutes ses forces, ainsi que son jeune maître, en voyant le spectacle dont vous êtes témoin. Mais qu'entrevois-je donc là haut ? quel est ce groupe informe dont la bizar-

rerie surprendrait et confondrait les plus subtils calculs faits pour le définir.

Transportons-nous à l'œil de bœuf, d'où sortent ces deux têtes si bien mêlées, et écoutons. « Que faire ? ma chère Louise. — Ma foi je n'en sais rien, Pierre, je suis perdue.... ma vertu... — Ne parlons pas de ça; occupons-nous plutôt des moyens de sortir nos têtes de cette maudite fenêtre, où trop de précipitation nous a fait mettre inconsidérément. — Ahi! ahi! tu me tords le cou. — Ouf! ouf! je n'en puis plus, j'en mourrai, ah! mon dieu, mon flambeau vient de m'échapper, s'il allait tomber sur

Monsieur ou Madame! — Rassurez-vous, couple aimable, il est tombé à côté. — Ma chère comtesse, dit le comte sur son balcon, qu'est-ce que c'est que cela? — C'est un flambeau, mon cher comte. — Holà! Pierre! Lafleur! Joseph! montez de suite ». Et tous les valets d'arriver; et M. de Cerney d'envoyer relever Dumont, qui gissait toujours au milieu de la cour où l'on venait de l'apercevoir, et Lucie d'accourir pour s'informer de la cause de tout ce bruit, et Félix d'entrer dans la chambre de sa mère, en se frottant les yeux, qu'il n'a jamais eu si bien ouverts, et Pierre, ainsi que sa compagne qui, au moment

d'étouffer, criaient autant que leur gêne mutuelle le leur permettait; enfin, tout ce bruit de finir, parce que tout finit dans ce monde, même les chapitres de mon histoire, et les deux patiens d'être délivrés au moyen d'un chassis de bois qu'un coup de marteau fit partir, et Dumont d'être frotté et refrotté pour ses chutes, et tout le monde d'aller ensuite se coucher, ainsi que moi, lecteur, qui te souhaite une bonne nuit, et pas de concierge poltron.

CHAPITRE II.

Des dangers de l'admiration.

Combien de gens dans le monde se précipitent tête baissée au milieu des dangers ou des plaisirs, par étourderie, insouciance ou passion. Ce qui arrive si souvent au moral, dans la société, venait d'arriver au physique, au château de Cerney, dans la fameuse nuit dont vous venez de lire le récit ; quand un officieux marteau délivra les têtes comprimées de Gros-Pierre et de Louise, que l'amour ou le

diable, ce qui est à peu près la même chose, avaient portés à se réunir dans la mansarde de Gros-Pierre, où le galant jardinier donnait ses audiences nocturnes aux beautés faciles du pays; la jalousie avait conseillé à Louise, la femme de chambre de la comtesse, d'aller faire une perquisition chez son amant; la paresse l'y avait retenue; la curiosité l'avait envoyée à l'œil de bœuf, et les deux coupables devaient être chassés le lendemain pour avoir péché devant tout le château, par curiosité, paresse, etc.

Dix heures sonnaient, et la cloche avait réuni tout le monde à déjeuner,

lorsque de gros sanglots se firent entendre à la porte de la salle à manger. « Madame la comtesse renverra-t-elle une pauvre fille qui n'a pas cru se rendre coupable en montant à l'œil de bœuf pour mieux voir ce qui se passait dans la cour? — Monsieur le comte ayant promis de nous marier Louise et moi, ajoute Pierre, j'ai cru alors que.... — Faites sortir ces gens, dit en feignant de rougir, la vieille comtesse, et que jamais ils ne reparaissent devant ma fille et moi. — Mais ma mère, dit Félix, il me semble qu'un bon mariage...... — Il ne doit rien vous sembler, Monsieur, et puisque votre père y consent.....

— Je m'oppose au contraire, reprend le comte de Cerney avec sévérité, à ce que l'on renvoie ces deux serviteurs ; s'ils sont coupables, je vais leur offrir les moyens de cesser de l'être ; je les marie, les dotte, j'élève Dumont au poste d'intendant, et je fais Pierre concierge, afin que, s'il prend envie aux revenans de l'effrayer encore, il les rosse d'importance; Eh bien! Félix, qu'avez-vous donc à rire? — Ce n'est rien, papa, c'est la drôle de figure que fait ma sœur, en vous entendant parler du revenant de cette nuit. — Soyez tranquille, mademoiselle Lucie, dit Pierre, les épaules du fantôme seront aussi

noires que les oreilles du diable, si jamais je les caresse ». A ces mots, Félix éclate d'une manière si bruyante, que sa mère, déjà furieuse de voir rester Louise, qu'elle ne peut souffrir parce qu'elle est jeune et jolie, ordonne à son fils de sortir de table; Lucie, affligée de la rigueur de sa mère, verse une larme, et descend au jardin; le comte de Cerney se lève et part pour la chasse; la comtesse, qui doit aller dîner chez le marquis de Lavo, son voisin, commence à onze heures une toilette qui finira à cinq, et Félix court trouver son valet Joseph, qu'il sait être un vrai vaurien, mais dont il a besoin

comme vous vous en apercevrez bientôt. « Nous l'avons échappé belle hier soir, dit le jeune homme, en rencontrant le valet de chambre qui sortait de la cave, les poches garnies de deux flacons qu'il avait volés. — Mon cher maître, répond l'ivrogne en s'essuyant la bouche, je vous préviens que je ne me risque plus à vous suivre dans vos courses nocturnes : il y a trop de dangers à faire le revenant pour rentrer chez soi. — Mais aussi, monsieur le drôle, reprend Félix, il fallait trouver un autre expédient pour gagner notre chambre; votre malheureux cerveau, si fertile ordinairement en tours de

coquin ou de mauvais sujet, pouvait bien vous fournir une entrée moins singulière; mais non, Monsieur profite de l'embarras où nous nous trouvons pour me faire jouer le rôle d'un fantôme, hissé sur ses épaules, couvert du drap qui nous a servi à quitter aériennement le château; il trouve plaisant de faire mourir de peur un imbécile de concierge, de réveiller mon père, ma mère, et ma jolie sœur; en vérité, Joseph, il faut que je sois aussi bon que je le suis, pour souffrir toutes ces sottises et pour vous les pardonner. — Eh! non, Monsieur, eh! non, ce n'est pas de la bonté qui me conserve votre

confiance; c'est l'impuissance où vous êtes de me la retirer. — Malheureux! s'écrie Félix. — Doucement, mon cher maître, ajoute l'ivrogne, doucement, raisonnons; vous aimez les femmes, quand on est jeune et riche comme vous, c'est bien naturel; vous avez trouvé mademoiselle Louise jolie, vous m'avez chargé de l'en instruire, et par suite de l'admiration qu'elle vous a causée; mademoiselle Louise, que vous ne pouviez pas épouser, a fait des avances à Gros-Pierre, et va devenir sa femme; pareille chose se voit souvent; aussi je la trouve toute naturelle; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est que di-

manche dernier, la fille du marquis de Lavo, la jeune Emma, vous a causé, en dansant avec vous chez son père, la même admiration que mademoiselle Louise; comme le petit cœur de mademoiselle de Lavo n'a jamais battu pour personne, vous vous êtes avisé de la regarder tendrement; vous avez pressé sa main si blanche et si jolie; son vieux papa qui n'y voit goutte, vu qu'un rhumatisme qu'il assure être un éclat de feu lui a brouillé les yeux, son vieux papa ne s'en est pas plus aperçu que de votre disparition du salon avec sa fille; comme beaucoup de personnes se promenaient dans le

parc pour éviter la chaleur de la salle de danse, vous avez persuadé à l'innocente Emma d'imiter les promeneurs; tout en l'accompagnant, tout en parlant du plaisir de la danse, quand on a le bonheur d'être le cavalier d'une jolie personne, vous avez tiré petit à petit le gant blanc de mademoiselle de Lavo; vous avez caressé le bras délicat que vous veniez de découvrir; chacun de ses doigts a reçu vos hommages et vos baisers; mademoiselle Emma, qui n'était pas habituée à se sentir embrasser ainsi, a commencé par rougir bien fort; un petit temple se présente, vous proposez à la charmante fille d'y entrer,

pour s'y reposer ; la pudeur brise alors le prisme de l'innocence : Emma refuse ; votre subite flamme, qu'anime plus que jamais sa résistance ne peut s'accommoder d'un refus ; votre bras ceint sa jolie taille ; vos lèvres brûlent les siennes ; votre corps sent et savoure toutes les parties de son corps ; son sein se couvre de vos caresses ; ses yeux se ferment de faiblesse et de volupté ; plus de remparts pour votre main : Emma va cesser d'être pure, je parais.... Poussé vers cette partie du jardin par le hasard, sans le vouloir je fais le bien en sauvant l'innocence ; Emma, plus prompte que la flèche, vous échappe,

et bientôt la nuit et le feuillage la dérobent à vos yeux ».

« Le sort m'a rendu maître de votre secret ; espérant que je pourrais vous servir, vous m'avez révélé de votre aventure ce que je viens de vous raconter, pour vous prouver que je n'en avais rien oublié ; par mon conseil, nous sommes sortis la nuit dernière, pour chercher à pénétrer dans le parc de M. de Lavo, et du parc chez mademoiselle Emma ; mais le château du vieux marquis est à une bonne lieue d'ici ; nous n'avons pu quitter votre chambre qu'à dix heures du soir ; nous ne nous sommes trouvés dans la cour de M. Lavo qu'à

onze, et deux énormes dogues s'étant aussitôt emparé des fonds de nos culottes, nous les leur avons promptement laissés, et sommes revenus ici jouer le revenant, mouillés de pluie et de sueur, mordus à une des parties nobles de nos individus, et aussi peu avancés que la veille. Croyez-moi, M. Félix, oubliez de bonne grâce un petit sarcasme d'ivrogne, et comme vous m'êtes nécessaire pour que je puisse me griser, que je vous suis utile par mes conseils et mon adresse, vivons en paix, et soyez sûr que, si Emma reste fille, vous aurez tout fait pour la préserver de ce malheur-là ».

Cette conversation avait lieu dans le cellier du château, où Joseph était plus souvent qu'autre part. Félix, convaincu par sa passion de la bonté du raisonnement de son valet, lui donna son pied dans le derrière, en signe d'amitié, et courut chez lui faire une toilette soignée, pour achever la conquête de mademoiselle de Lavo, chez le père de laquelle il devait aller dîner avec sa famille. J'entends claquer des fouets, une voiture entre dans la cour du marquis, la portière s'ouvre, Félix est près d'Emma.

CHAPITRE III.

Qui ne signifie pas grand chose.

On est sorti de table; « vingt et deux de carambole, j'ai gagné, marquis, voulez-vous la revanche? — Non parbleu : je suis assez battu comme cela pour aujourd'hui; mais, en vérité, vous avez un bonheur insolent. — Un bonheur, ah! cela vous plaît à dire; où avez-vous donc vu que l'on gagnât trois parties au billard avec du bonheur? j'ai de l'adresse. — Mais sarpebleu, répond le marquis

de Lavo, je n'ai pas perdu celle que j'avais, lorsque sur mon bord, il y a dix ans, dans la rade de Brest, je laissai gagner au prince de Conti, par politesse, cette fameuse partie dont le Mercure de France rendit un compte si détaillé. Ah! mon ami, ajoute avec transport le vieil amiral, si vous aviez vu quelle fête je donnai au prince, comme Monseigneur était content, et surtout comme il se montrait aimable, empressé avec ma femme; il me promit de tenir mon premier enfant; j'étais plus vieux que feue mon épouse, de vingt ans; eh! bien, le croiriez-vous, la promesse du prince me rendit si gaillard, que,

neuf mois après, jour pour jour, la marquise de Lavo me donna ma chère Emma; je sommai Monseigneur de tenir sa parole, et je fus fait..... amiral. »

A ces mots, le comte de Cerney, pour ne pas éclater de rire au nez du vieux marquis, rentra dans le salon, où se trouvaient rassemblées la comtesse, qui faisait de la tapisserie, et Lucie accompagnant, au piano, un duo bien tendre que chantaient son frère et la sensible Emma. L'entrée des deux vieillards interrompit les jeunes gens, qui suivirent leurs parens dans le parc. Félix donnait un bras à sa sœur, l'autre à mademoi-

selle de Lavo, et Lucie était sans cesse obligée d'avertir son frère, qui la conduisait directement vers tous les arbres, tant son admiration pour Emma s'était renouvelée avec force.

Il n'y a pas grand mal à admirer, cher lecteur; la preuve, c'est que vous, qui êtes peut-être très-moral (ce que ne prouverait cependant pas la lecture de ce mauvais livre), avez admiré bien souvent un beau paysage, un meuble précieux, les discours sur le fromage, de tel orateur qui en fabrique, l'improvisation sur l'huile d'olive ou l'eau-de-vie de Cognac, de tel autre qui en vend, le nez si original, l'esprit plus original

encore de M. P......., et une foule de curiosités de genre et de matières différens; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'on peut admirer de plusieurs manières, et que Felix n'admirait pas du tout contemplativement le joli bras qu'il caressait, et la cuisse rondelette contre laquelle il se serrait, sous prétexte qu'une allée était trop étroite, qu'un arbre ou une statue en gênait le passage; mademoiselle de Lavo n'était pas dupe de toutes ces bonnes raisons; mais l'on est si faible quand on aime, et les sens sont si neufs à seize ans, qu'on n'est pas fâché de sentir ce dont on ignorait jusqu'à l'existence.

Ce serait là le cas de vous prouver que je parle morale et vertu tout aussi bien qu'un autre, quand j'en prends la peine; je pourrais plaindre l'innocence surprise, lui donner de sublimes ou de touchans conseils, peut-être à force d'éloquence et de fausseté vous arracherais-je une larme; mais pour un lecteur qui aime à pleurer, il y en a cent qui aiment à rire, et ceux-là feront plus gagner mon libraire que les autres.

« Diable, mon cher marquis, dit le comte de Cerney, je crois qu'il pleut. — Ciel! s'écrie la comtesse, mon bonnet papillon sera perdu : en vérité, Messieurs, vous auriez bien dû vous

apercevoir plutôt de l'orage, mais non, quand vous êtes plongés dans la politique, vous oubliez tout, jusqu'à vos épouses. Comte, vous êtes bien changé avec moi ; » et tout en grognant, la comtesse gagne de vitesse toute la société; sa précipitation lui fut nuisible; pour une goutte d'eau que sa coiffure eût reçue, elle déchira une superbe robe de gros de Tours amarante, elle brisa un éventail, qui avait appartenu à madame de Pompadour, et qui pis est, de colère et d'humiliation, elle s'évanouit au bord d'un bassin, dont l'eau salutaire lui fut prodiguée sur la figure, par le vieux marin, qui prétendait con-

naître à fond toutes les vertus de cet élément-là ; enfin, lorsque la comtesse ouvrit les yeux, elle se trouva couchée dans la chambre de feu la marquise de Lavo, et entourée des témoins de son malheur..... Ce qui l'affligea plus que le reste, car d'un coup d'œil, elle vit sur une table voisine de son lit, sa gorge de coton, et le ratelier de sa mâchoire supérieure. Il était trop tard pour que M. de Cerney s'en retournât chez lui. On lui offrit la chambre d'honneur, qui servait habituellement d'arsenal à un fusil sans chien, à deux sabres rouillés, et à un pistolet sans canon. Pour la belle Lucie, on la logea dans un petit ca-

binet, qui fermait assez mal, et qui était auprès de la chambre d'Emma.

« Bonsoir, bonsoir, à demain, disent tous les habitans du château; à minuit, dit Félix à Emma; » Emma rougit; qu'auriez-vous fait à sa place, Madame ma lectrice? chut !...

CHAPITRE IV.

Première nuit.

Jeunes gens de vingt-ans, dont la brûlante imagination pare des plus riantes couleurs le vice affreux de la séduction, parcourez la dernière page de cette histoire : vous y verrez le châtiment que le ciel en courroux, réservait à l'être sans honneur qui avait juré la perte de l'innocence ; hommes pervers que le monde accueille et trop souvent honore, puisse un exemple affreux, en

frappant votre imagination, éviter à la société ceux des crimes que vous méditez peut-être; et vous dont le cœur ou les sens vont faire des criminels, pensez à Félix.

« Elle m'aime, j'en suis sûr, ses yeux et sa faiblesse me l'ont assez appris; eh bien! si je possède sa tendresse, n'ai-je pas quelques droits à ses faveurs, non sans le mariage...; le mariage, il peut venir ensuite, et d'ailleurs, n'ai-je pas lu dans dix ouvrages philosophiques que l'hymen n'était qu'une vaine formalité, instituée par la superstition et la politique? n'ai-je pas lu que l'union naturelle était la seule raisonnable, et si

dix grands écrivains ont tracé ces réflexions, c'est qu'ils en ont approfondi les sages vérités; ils ont réfléchi pour moi, je vais agir pour eux ». Tel est le discours insensé que termine Félix en sortant de sa chambre, une heure après y être entré.

Minuit.

Le vent du nord s'élance en tourbillons dans les obscurs corridors du château, les frémissemens du douzième coup de l'heure des meurtres s'évanouissent en se prolongeant sous les voûtes de cette antique demeure ; Félix, brûlant de désirs, plein

d'espérances, s'avance rapidement vers la chambre de sa victime; sa main touche la porte du sanctuaire de l'innocence; asile sacré de la pudeur, tu n'as plus de barrière pour arrêter les pas de l'audacieux; Félix est près du lit, un sommeil pénible agite la beauté sans défense, une fatale obscurité environne le jeune homme; un long soupir se fait entendre. Malheureuse enfant! la honte, le déshonneur te menacent, et peut-être un songe heureux t'entoure des plus gracieux prestiges? Félix! Félix! aie donc des remords; tu n'as que vingt ans?.... ton cœur est pur encore;....

tu es à peine un homme; oui, je le sais, un effroyable pressentiment t'agite, tu n'ignores pas que tu vas commettre un crime.

Minuit un quart.

Fuis donc!... Tu t'approches de la porte !... bien, passes-en le seuil, tu reste vertueux.... Tu reviens!..... malheureux ! Quel démon te pousse vers ce lit?.... par grâce fuis le, c'est ta perte, c'est celle de l'innocence que tu médites....

C'en est fait, elle est perdue ; le coupable amant soulève le dernier voile de la pudeur, il se précipite sur

la jeune fille; la fièvre brûlante de la volupté double ses forces, il colle ses lèvres sur celles de la beauté qu'il adore et que va souiller son funeste amour . . . .

. . . .

Fier de son triomphe, Félix se relève; des cris affreux frappent son oreille. Viens me venger..... mon frère!.... C'était sa sœur.

L'infortuné ! ! ! la nuit et sa passion l'ont trompé sur sa victime ; agité d'horreur et d'effroi, il regagne sa chambre ; un pistolet se présente à sa vue;..... il a cessé de vivre.... Trois mois après cet événement, la révolution française éclate

dans toute sa force : le marquis de Lavo émigre avec sa fille et la malheureuse sœur de Félix, suit son père et sa mère sur un échafaud.

~~~~~~
~~~~~~

PÉDRIGO,

OU

L'ENFANT DE SON PERE.

PEDRIGO,

OU

L'ENFANT DE SON PÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Les deux coliques.

« DOUCEMENT donc, Monsieur, disait Rosa au jeune Pédrigo, en l'introduisant à minuit, à pas de loup, dans la maison de sa maîtresse, la charmante Isabelle, nièce de l'alcade de Valladolid; doucement s'il vous plaît, Monseigneur, mon maître a le sommeil léger, un rien l'éveille;

et défunte sa femme, dont il était jaloux comme un tigre ou plutôt comme un Espagnol, n'a jamais pu lui faire enfler la sommité du visage, tant il était jour et nuit sur ses gardes. — Voilà ce qui rassure les soubrettes peureuses, ce qui corrompt les juges intègres, ce qui délivre des griffes de l'inquisition, ce qui sort de la poche des moines, pour passer dans celles de leurs maîtresses; voilà enfin, répond Pédrigo à Rosa, en lui donnant quelques pièces d'or, ce qui m'obtiendrait la main de ma charmante Isabelle, si son oncle n'était pas un sot, et si j'avais seulement un père qui fût aussi noble que Philippe V. »

Pendant ce fragment de conversation, Pédrigo et sa jolie conductrice étaient arrivés à la porte de la chambre d'Isabelle; Rosa l'ouvre, le tendre Espagnol est au chevet de sa belle; la nièce de l'alcade se réveille; Pédrigo étouffe avec un baiser le premier cri de la frayeur, et la charmante Isabelle, tout-à-fait rassurée, n'a pas même la force de gronder son amant, d'avoir corrompu Rosa; Rosa de s'être laissé corrompre; Pédrigo d'être entré la nuit dans sa chambre, et, qui pis est, d'avoir osé l'embrasser.

Vous rappelez-vous, mon cher lecteur, du premier baiser que vous

avez déposé sur les lèvres couleur de rose de votre maîtresse? Vous ressouvenez-vous, avec autant de joie que moi, de l'effet incendiaire que ce petit diable de baiser a produit? Avez-vous oublié la douce confiance qu'il a établie entre vous et votre belle ? Si vous en avez profité vous avez bien fait; si vous avez négligé l'instant d'abandon qu'il a causé, je vous en demande bien pardon, vous êtes un sot.

Mais, M. l'auteur, vous abusez de vos avantages, et vos propos sont beaucoup trop lestes pour moi, que personne n'a traité ainsi depuis quarante ans que j'existe.... Ah! je vous

y prends, mon cher lecteur, votre colère me prouve que vous avez perdu la charmante occasion dont je vous parlais tout à l'heure. Eh! Monsieur, ce n'est pas avec de l'indécision que l'on mène à fin les grandes entreprises.

Quand Alexandre, de glorieuse mémoire se fût dit je serai le plus grand monarque du monde, il assembla ses troupes, partit, battit, et revint victorieux; quand dans le dix-neuvième siècle, certain Cicéron de ma connaissance trouve, entre deux digestions, une pensée lumineuse à exprimer, tout étonné de l'activité de son imagination, sans

réfléchir à ce qu'il va dire, dans la crainte de l'oublier, il s'avance lourdement vers le trône de l'éloquence, y paraît, s'y fait rire au nez, et va se rasseoir en pensant aux truffes de son prochain dîner....

Quand mon procureur se fut décidé le lundi à prendre une femme, il la trouva le jeudi, l'épousa le samedi, et fut cocu le dimanche........ C'est ainsi que les grands cœurs agissent ; c'est ainsi que vous auriez dû agir vous - même ; c'est ainsi que Pédrigo........ « Jamais, Monsieur, je ne vous laisserai faire, disait Isabelle, en repoussant son amant ; je vous ai vu il y a quinze jours à la prome-

nade, vous m'avez plu, je vous ai aimé, nous nous le sommes dit, c'est fort bien, mon oncle a promis ma main..... j'en suis au désespoir, mais vous ne jouirez des droits d'un mari qu'après en avoir reçu le titre ....
— Elle parle comme un ange, cette petite Isabelle, je l'aime déjà de tout mon cœur. »

Pédrigo, que toutes les bonnes raisons de sa maîtresse ne convainquaient pas, avait soulevé les voiles qui lui dérobaient les secrets appas de sa belle, et aurait sans doute profité de ses avantages, malgré les efforts que l'on opposait aux siens, si Rosa, en se précipitant dans la chambre,

n'eût terminé ses amoureux combats.....« Sauvez-vous, seigneur cavalier, sauvez-vous lui crie en entrant la complaisante Rosa, monseigneur l'alcade a ses coliques, en descendant du trône, il pourrait fort bien faire une ronde nocturne, et vous seriez pris : grand Dieu! je l'entends qui approche..... — Moi aussi, répond Pédrigo, je l'assommerais ton Monseigneur, si je n'en voulais faire mon oncle. » En finissant ce sentimental discours, il ouvre la fenêtre s'accroche extérieurement aux barreaux d'une jalousie, et attend à moitié déshabillé, logé sur une croisée comme un pot de fleurs, ce qu'il

plaira au ciel et à l'alcade d'ordonner de son sort. Rosa ferme la fenêtre, et Monseigneur entre chez sa nièce, en se tenant le bas-ventre et en faisant la plus comique grimace : « Ouf! aye! ah! mon Dieu quelle douleur, vraiment j'en mourrai.... » « Le ciel le veuille dit tout bas la soubrette. » Seriez-vous malade, mon oncle, lui demande Isabelle en tirant son rideau?... — Je suis à l'agonie, ma nièce, le lit redouble mon tourment, et je passerai la nuit dans ce fauteuil, au coin de ton feu pour être plus à portée.....—Quelle idée, s'écrie Rosa! Monseigneur veut en mourir...—Eh! mais, Mademoiselle,

dit l'alcade en mettant ses lunettes pour décider de l'usage d'une pétition qu'il sort de sa poche par précaution, me direz-vous comment à cette heure de la nuit je vous trouve levée et habillée comme si vous ne vous étiez pas couchée..... oh! ciel cela redouble, je n'y tiens plus, je me sauve; » et une officieuse tranchée avait épargné à la jeune fille une réponse embarrassante à faire.

Pendant que l'alcade était puni de sa gourmandise, qu'Isabelle se remettait de son trouble et que Rosa mourait de peur, une autre scène avait lieu dans la rue sous les fenêtres de la maison de Monseigneur. Une

patrouille (car à Valladolid, il y avait des patrouilles comme il y en a encore à Paris pour protéger les honnêtes gens, et punir les vauriens, ce qui n'empêche pas les vauriens de voler les honnêtes gens et quelquefois de leur faire pis que cela), une patrouille, dis-je, aussi vaillante que toutes celles de notre bonne garde nationale passait tranquillement son chemin, quand le chef de ces nobles guerriers s'avisa de regarder les nuages, dans l'intention, si le temps était à la pluie, d'abréger la tournée de ses gens pour ménager un uniforme tout neuf, qui faisait valoir merveilleusement ses grâces de

cinquante ans. Or donc, quand entre le ciel et soi il se trouve un objet intermédiaire, il est impossible de ne le pas voir, aussi vit-il le derrière de la chemise de Pédrigo, que le zéphir agitait mollement au-dessus de la tête de ses soldats.

Amis, s'écrie leur chef, quel est cet étendard ? est-ce que monseigneur l'alcade veut changer nos couleurs nationales, ou bien la fièvre jaune règnerait-elle chez lui ? Il est question de mariage dans la famille, personne n'y serait à la noce dans ce cas-là...—J'y suis, messieurs, reprend en tremblant un brave de la cohorte, c'est un signe de ralliement, preuve

certaine d'une révolution, d'une conjuration, ou d'une conspiration, dont Monseigneur doit faire partie ; mais, loyaux défenseurs de la patrie, répond le chef en regardant ses gens d'un air victorieux, si l'alcade conspire, à qui diable voulez-vous dénoncer l'alcade ?.... ambarassante position !.... Comment les esprits effrayés de nos Espagnols leur auraient-ils inspiré une réponse ? ma foi je n'en sais rien et ne m'en occupe guère ; mais voilà bien un autre sujet d'étonnement pour notre intéressante patrouille.

« Camarades, reprend vivement son commandant, le drapeau de

Monseigneur me semble couvrir un objet d'une forme assez particulière ; » si cette aventure fût arrivée à Paris, quelque garde national apothicaire aurait pu reconnaître l'objet dont il est question, mais à Valladolid chacun faisait son métier, et un brave marchand n'était point obligé à s'exposer aux rhumatismes, à la goutte et aux potées nocturnes, sous peine de quitter sa boutique pour aller visiter la salle de discipline.

Un rayon de la blonde Phœbé venait de découvrir les formes postérieures de Pédrigo aux yeux étonnés des soldats ; des cris partent aus-

sitôt de toutes leurs bouches : c'est un homme ! répètent-ils ensemble, c'est un homme! les Espagnols sont fins à Valladolid : ils avaient deviné son sexe, et n'avaient vu que son derrière.... L'infortuné Pédrigo, tremblant, épouvanté, plus pâle que la lune, qui l'avait si mal servi, se voit entre deux dangers ; la patrouille d'un côté, mais de l'autre, l'alcade dans la chambre de sa maîtresse. La nature vint à son secours : tandis que les guerriers, les yeux fixés, la bouche ouverte, considèrent leur proie suspendue entre le ciel et la terre, une effroyable détonnation se fait entendre un mélange humide d'élémens hétéro-

gènes fond sur la troupe interdite, et la couvre des résultats de la frayeur de Pédrigo. La crainte avait opéré sur le malheureux amant, comme la gourmandise sur le bas-ventre de Monseigneur ; les soldats s'enfuyent précipitamment. Pédrigo en profite pour se laisser glisser dans la rue, le long des jalousies de l'entresol et du rez-de-chaussée : Rosa voit sa chute, pousse un cri, et avant que la patrouille fût remise de son étonnement, il était déjà chez lui : depuis ce jour, ces soldats furent en mauvaise odeur à Valladolid.

CHAPITRE II.

Rosa.

Pédrigo habitait un faubourg de Valladolid, et l'alcade demeurait au centre de la ville. Or une heure pour gagner son logis, une heure pour se laver, se parfumer, se déshabiller et se coucher, une heure de sommeil, font bien trois heures, si je sais compter; ce qui n'est pas sûr, vu que je l'ai appris d'un huissier qui s'était fait capucin, par suite de fausses spéculations, ou de spécula-

tions fausses, dans lesquelles il avait contracté l'habitude de compter double ce qui était simple, et triple ce qui était double : et quoiqu'un vieux proverbe dise que les loups ne se mangent pas entre eux, les gens de justice, qui leur ressemblent assez, n'en avaient pas moins dénoncé leur confrère, et l'auraient infailliblement envoyé aux galères, si le capuchon et la robe à grandes manches ne lui eussent offert une salutaire protection.

Pédrigo dormait donc depuis 60 minutes, quand sa sonnette le réveilla, lui fit ouvrir sa porte, et le mit entre les bras de la jolie Rosa, tout interdite de la promptitude du jeune

homme. « Mais, Monsieur, c'est affreux de traiter ainsi une pauvre fille qui vient vous voir pour servir sa maîtresse ; vous me faites bien repentir de ma démarche... —Eh ! vite un gros baiser ?—Le voici....— Puis un autre.... Puis une belle pièce d'or toute neuve qui alla tenir compagnie dans la poche de la fillette, aux duros que Pedrigo lui avait donnés pendant la nuit.

« A présent, ma chère enfant, causons, » et en disant cela, il l'assied sur son lit, se place à côté d'elle, et lui demande ce qu'il y a pour son service.....—Je viens, seigneur cavalier, lui répond Rosa, en rougissant

encore d'un reste de plaisir....... je viens, de la part d'Isabelle, vous adresser trois questions: la première, c'est quel est votre nom? La seconde, quel est votre état? Puis je dois vous demander ce que vous comptez faire pour devenir le mari de ma maîtresse.

— Je compte faire, réplique Pédrigo, ce que font les tourterelles au mois de mai, les femmes sensibles quelquefois, et les jeunes amans dans tous les temps. Ma chère Isabelle veut savoir mon nom, le voici : Don Pédrigo, enfant de son père; mon état, fainéant. » Et là - dessus, il l'embrasse.... pour la troisième fois.

— Ah! c'est trop fort, dit Rosa en

le repoussant, je veux pouvoir rendre une réponse satisfaisante à ma maîtresse, et ce que vous me chargez de lui dire vous perdra certainement dans son esprit.

—Est-ce que l'aimable Isabelle partagerait les ridicules de son oncle, reprend vivement Pédrigo? est-ce que pour l'épouser il faut être noble comme le roi? Dans ce cas, je ne puis plus prétendre à sa main, puisque je n'ai pour toute noblesse que celle de mon cœur, et de mes sentimens....
— J'en suis persuadée, lui répond Rosa; mais enfin, quelle est votre famille? — Ah! je comprends, ma belle enfant, c'est mon histoire que tu veux

connoître : Hé bien! écoute-la, elle n'est pas longue. Il y a dix-neuf ans qu'à onze heures du soir, il faisait nuit close, c'est tout naturel; une vieille femme, nommée Laura, habitante de cette ville, était assise auprès de son âtre en regardant bouillir son olla, lorsque trois coups, fortetement frappés à sa porte, lui causèrent une telle frayeur, qu'elle renversa son souper, et se précipita à l'extrémité de sa cabane, en attendant le moment de voir entrer chez elle le Diable, un affreux fantôme ou quelque autre monstre épouvantable; il n'entra cependant rien. Rassurée au bout d'une heure, elle ouvrit sa porte,

et trouva auprès une petite corbeille renfermant un bel enfant; c'était moi, et une lettre, dont voici le contenu : « J'ai fait des infidélités à ma femme, elle me ferait poignarder si elle le savait; Pédrigo est le fruit de mes amours; je le confie à la bonne Laura, et ne reverrai mon fils de ma vie. » A la lettre était jointe une somme énorme, renfermée dans une bourse et un porte-feuille. Laura me prit, me baisa, me nourrit du lait de sa chèvre, me mit au collége quand je fus en âge d'y entrer : il y a trois mois que j'en suis sorti, à cause de la mort de ma protectrice; elle m'a rendu le reste de mon trésor, et je vis à présent en

garçon; heureux de l'amour d'Isabelle; reconnaissant des complaisances de sa femme de chambre, et m'appelant le fils de mon père, puisque je ne puis me nommer autrement.

—Tout cela est bel et bon, seigneur Pédrigo; mais, malgré votre amour pour Isabelle, votre reconnaissance pour moi, votre fortune, qui, ainsi que vous, semble être tombée du ciel, et enfin malgré toutes les choses surprenantes que vous venez de me raconter, retenez bien ma prédiction, vous n'épouserez point ma maîtresse, vous ne serez point le neveu d'un alcade, et le maître de votre très-humble

servante Rosa, si vous ne vous présentez d'ici à deux jours chez Monseigneur, avec un père plus riche, plus puissant et plus noble que le marquis de San Carlos, grand de première classe, possesseur de trois millions de rente, et de plus, neveu futur de l'alcade de Valladolid, oncle de dona Isabelle. C'est à ce gentilhomme que la main de ma chère maîtresse est promise; elle en pleure en pensant à vous. — Je vais la consoler, ma chère Rosa. — Eh! non pas, M. Pédrigo, quel homme vous êtes pour les consolations, soyez bien sûr que vous n'en administrerez à Isabelle qu'après un bon mariage fait par-de-

vant..... — Mais, je l'entends bien ainsi.... — Attendez donc la fin de ma phrase, reprend la soubrette.... Un bon mariage fait par-devant les juges de Valladolid. — Alors, aimable Rosa, je vais dépenser la moitié de ma fortune en chevaux, voitures, livrées.... etc.... Je me présenterai ensuite à l'alcade comme le premier ministre du roi, j'épouserai ma belle en vingt-quatre heures, et une fois son époux, je reprendrai mon nom de Pédrigo, et je continuerai à chercher mon père, sans me fatiguer cependant; car je n'ai pas besoin de lui, grâce à ses magnifiques présens. — Si vous ne trouvez rien de mieux

que cela pour souffler Isabelle au grand de première classe, lui répond la suivante, vous pourrez être encore long-temps garçon. Tenez, seigneur Pédrigo, vos manières aimables, franches et généreuses m'ont séduite; je suis toute à votre service. En ce cas, ma jolie amie, permettez-moi de vous en prouver ma gratitude. —Hé bien, Monsieur, ce n'est pas la peine. — Que parles-tu de peine, Rosa, c'est un plaisir, et un plaisir bien vif, mon enfant.—Ah! ciel!...Monsieur... vous m'étouffez!!! Mon cher franciscain..... mon bon moine..... —Hé bien, dit Pédrigo en éclatant de rire, que dit-elle donc?

ma chère Rosa; tu te trompes, je ne suis pas un moine. — Hé ! qui vous parle de moine, reprend Rosa ?—Toi, mon enfant, tu as donc la mémoire bien courte. —Moi, M. Pédrigo, j'ai-nommé un moine... Ah ! oui, un frère franciscain.... c'est un ami de Monseigneur, un révérend frère, homme respectable, plein de bonté pour moi.... Je l'appelais à mon secours pour vous empêcher de m'embrasser si fort. — Bien, petite, très-bien, je crois tout ce que tu me dis là.... Mais apprends-moi donc ce que tu voulais faire pour mon service ?...—Le voici, seigneur Pédrigo : à sept heures, ce soir, une vieille, couverte de sa man-

tille, vous aborderasur la promenade, vous fera signe de la suivre; vous conduira par des chemins détournés dans un endroit où je me trouverai avec votre Isabelle; et là, nous conviendrons ensemble de la manière de la soustraire à l'hymen du marquis de San Carlos; mais, avant tout, promettez-moi d'être plus raisonnable que cette nuit. — Mauvaise, reprend Pédrigo, tu te moques de moi; n'importe, je te le pardonne parce que je suis sur les dents.... Sois tranquille, je serai sage, foi d'amoureux.... » A ces mots Rosa sort, Pédrigo s'habille. Nous verrons dans le chapitre suivant s'il gardera long-temps sa culotte.

CHAPITRE III.

Qui surprendra le lecteur.

Il existe entre les promenades espagnoles et les promenades françaises une différence aussi sensible qu'entre une coquette et une dévote, un bal brillant de la chaussée d'Antin et certain salon de la rue Saint-Louis, enfin qu'entre tout ce qui est absolument contraire. A Paris, les femmes feignent de baisser les yeux, de détourner la tête quand on les regarde; en Espagne, lorsque la nuit

commence à venir, les dames et les demoiselles, qu'aucuns cavaliers n'accompagnent jamais, se répandent dans les lieux publics; là, les coups d'œils, les coups de coude, les coups de toute espèce se donnent avec les plus voluptueuses intentions. L'amant se perd dans la foule, et se retrouve auprès de celle qu'il aime; des duègnes mercenaires déploient de tous côtés une immorale activité; enfin, ce que l'on cache avec le plus de soin en France, s'affiche, en Espagne, avec la plus grande impudeur, et telle femme du monde que l'on reçoit partout, dès qu'elle trouve sur la place un étranger à son gré, l'agace,

l'invite à la suivre, et souvent un riche présent donné par la belle, est la vile récompense d'un moment de brutalité. Chaque pays, chaque mode; cela les arrange, et moi aussi : la population y gagne, et la liste des maris affectés n'y perd pas.

Sept heures sonnaient aux soixante-quatre couvens de Valladolid, car à Valladolid l'on voyait beaucoup de moines, c'est-à-dire beaucoup de libertins, d'hypocrites et scélérats qui vivaient sur les dupes qu'ils faisaient, et dont les rentes étoient inscrites sur le grand livre des assassinats de l'inquisition. Pédrigo, léger comme Zéphire, beau comme Ganimède, qui,

entre nous, était un assez sale monsieur; Pédrigo, disposé à courir la galante aventure qui doit hâter son bonheur, sort de chez lui pour se rendre sur la promenade où devait se trouver l'officieuse vieille; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'une femme, la figure cachée dans sa mantille, le nomme en passant près de lui, et l'invite d'un geste à la suivre. « Allons, dit l'enfant de son père, Rosa, pensant à mes fatigues de ce matin, a chargé sa duègne de m'éviter la moitié du chemin; je lui saurai gré de son attention, une jolie femme trouve toujours avec moi la récompense à côté du service. »

La conductrice de Pédrigo, après avoir traversé plusieurs rues désertes, s'arrête devant une petite porte, y frappe trois coups, l'indique ouverte au jeune homme, et s'enfuit à toutes jambes.

Lecteur, qui t'es endormi sur les Mille et une nuits, sur les romans de miss Radcliffe, et sur une foule d'autres ouvrages intéressans... et soporifiques, où tu as vu des petites portes, des vieilles mystérieuses, des trahisons, des brigands, des sépulcres, des fantômes, des palais, des chaumières ! Y as-tu jamais trouvé des commodités ? Non, je le parie. Hé bien ! c'est cependant là que ma duè-

gne avait conduit Pédrigo, qui, dans l'obscurité, sans aucune méfiance du mauvais tour que l'on lui jouait en apparence, était arrivé auprès de certain conduit dont les miasmes repoussans l'avaient aussitôt éloigné. Surpris de cet étrange boudoir, mon héros se dispose à en regagner la porte; il la pousse, en presse les ressorts; vains efforts, elle s'est refermée sur elle-même, de manière à ce qu'il soit impossible de l'ouvrir.

«Pardon, monsieur l'auteur, d'interrompre votre récit; je n'ai qu'une question à vous adresser, je ne suis pas M. M*** des Deux SS*, à qui personne ne prend la peine de répondre,

quoiqu'il parle à tout le monde ; ainsi vous pouvez causer un moment avec moi.

« Croyez-vous, mon ami, que du bizarre soit de l'esprit ? Croyez-vous que de l'extravagance soit de l'originalité ? » Mon cher lecteur, vos questions ressemblent fort à des impertinences. N'importe, j'aurai la bonté de vous satisfaire en vous disant que telle chose que vous ne comprenez point à présent vous sera peut-être expliquée par le paragraphe suivant, et qu'autant l'indécision est nuisible, dans certains cas, autant une précipitation trop grande est dangereuse dans quelques autres. Ainsi, quand

vous serez jaloux de votre femme, regardez-y à deux fois avant de la battre; quand vous parlerez dans n endroit public de la couleur d'un habit, ou de la forme d'un chapeau, réfléchissez aux conséquences de vos discours avant de les tenir; enfin, quand vous lirez un livre, achevez-le avant de le juger.

Pédrigo ne savait s'il devait s'amuser ou se fâcher de la mauvaise plaisanterie dont il était la victime, son heureux caractère triompha cependant de sa mauvaise humeur, et un bruyant éclat de rire fit raisonner d'un bruit inconnu les voûtes de sa comique prison, habituées à d'autres éclats.

Au même moment une petite porte s'ouvre à côté de lui, et une jeune fille, vêtue de blanc, jolie comme tous les Amours, l'engage à l'accompagner; Pédrigo obéit sans se faire prier, et suit assez long-temps son guide dans un corridor étroit, que termine un petit escalier; il le monte, et se trouve, après quelques minutes, dans une belle chambre à coucher, au milieu de laquelle était une table élégamment servie.... «Pour qui ce repas? demande le jeune homme. — Pour vous et moi, lui répond l'inconnue. — Eh! mais, s'écrie Pédrigo, je ne suis donc point chez Isabelle. — Je ne la connais pas, lui dit la pe-

tite personne; mais je vous connais, vous, pour le plus aimable cavalier de Valladolid, et c'est à ce titre que j'ai désiré vous recevoir; je vous prie de me pardonner de vous avoir fait entrer par l'endroit où je vous ai trouvé : c'est une précaution que je prends pour laisser ignorer ma conduite à mes gens, en l'absence de mon mari. — Allons, dit Pédrigo, puisqu'il en est ainsi, je vous par donne de tout mon cœur; mais ayez la bonté de me rendre la liberté, car je n'ai pas cru venir chez vous en suivant votre duègne, et j'ai ce soir affaire autre part.... — Il est affreux de traiter ainsi la pauvre Julia, répond la belle en sanglotant; elle n'est

pas accoutumée à de pareils affronts.» Moi, je n'ai jamais pu voir pleurer une femme sans m'attendrir. Pédrigo était de même, aussi s'attendrit-il si bien, qu'après avoir embrassé Julia, il s'assit à côté d'elle, et se mit à souper du meilleur appétit.

Pauvre Isabelle, le ciel te vengera!... Peu à peu, petit à petit, les épingles de Julia avaient sauté, avec les épingles le tissu qu'elles attachaient, et avec le tissu qu'elles attachaient aucun charme n'avait quitté sa place, ce qui était furieusement différent de la toilette de quelques belles Parisiennes de ma connaissance....

Quand on a ôté toutes les épines d'une rose, que fait-on de la fleur?

On la sent, on la savoure. Pédrigo se disposait à sentir, à savourer.... Lorsque Julia, poussant un léger cri, s'évanouit, ou feignit de s'évanouir. Pédrigo, effrayé de cet accident, prend la jeune fille dans ses bras, la transporte sur son lit, et lui prodigue mille soins empressés.... J'ignore par quel prodige les lumières furent spontanément éteintes; mais l'on m'a assuré que la plus parfaite obscurité régna tout à coup dans la chambre, et que Pédrigo s'éloigna vivement du lit, pour connaître la raison de cet événement.... Julia, revenue à elle, le rappela en prétendant que la maladresse de ses gens en était la cause naturelle.... Il revint aussi-

tôt, et trouva, chose étonnante, que les appas de sa dame avaient disparu avec la lumière, pendant sa courte absence. Pourquoi cela ? comment cela ? Vous l'apprendrez bientôt ainsi que lui.

Historien fidèle, dois-je vous dire que le bouillant Pédrigo se laissa égarer par sa jeunesse et la séduction du moment;

Qu'aussitôt la chambre s'éclaira de nouveau; que les rideaux du lit s'ouvrirent avec violence; et que Pédrigo, voulant donner un dernier baiser à Julia, rencontra sous ses lèvres le front chauve et décrépit d'une vieille horrible, dont une couche épaisse de carmin ornait

l'effronté visage.... Le voyageur, piqué par un affreux reptile, le chasseur, poursuivi par un tigre féroce, ne s'éloignent pas avec plus de promptitude et d'effroi de l'objet de leur terreur, que Pédrigo de la couche de sa douairière.... Et s'il fit un souhait en ce moment, ce fut de pouvoir reculer les murs de la chambre à coucher, pour s'éviter jusqu'à la vue de cette tendre beauté. « Eh! là, là, là, lui dit-elle en riant, croyez-vous être le premier beau garçon qui me témoigne de l'amitié ? Sachez, mon ami, que la plus belle jeunesse de Valladolid a occupé votre place.... Je suis immensément riche; j'aime la

conversation des jeunes gens avec fureur, et j'ai fait la conquête de tous ceux de cette ville par le stratagème dont vous avez été dupe; aucun ne s'en est vanté, c'est tout simple; et vous ferez comme eux. A présent vous êtes libre de partir, et d'aller voir votre Isabelle. Bonsoir, mon ami, je vous salue. » En finissant ces mots, elle se jette dans sa ruelle, et disparaît; la petite porte s'ouvre, et Pédrigo s'enfuit en maudissant les jeunes filles perfides, les aventures nocturnes, les vieilles coquettes amoureuses, et le maudit souper dont il venait de payer les frais si cher.

CHAPITRE IV.

Deuxième nuit.

Pédrigo court dans la rue où demeure Isabelle; il voit les jalousies baissées, la maison semble avoir été abandonnée.... Un triste pressentiment s'empare aussitôt de son âme; de sombres pensées l'agitent. Un voisin de l'alcade lui apprend que, depuis midi, heure à laquelle un très-grand personnage de Madrid est arrivé chez Monseigneur.... Isabelle, son oncle, Rosa et le nouveau venu

sont partis dans les équipages de ce dernier pour la maison de campagne de l'alcade.... Cette habitation était située à deux lieues de Valladolid; l'horloge de l'église voisine sonne neuf fois. Sur un bon cheval, Pédrigo peut être auprès de sa belle dans une heure.... Il n'hésite pas à s'y rendre.... Son coursier seconde son amoureuse impatience; il est arrivé....

Douce mélancolie, demi-deuil du cœur, prête à mon style ton charme entraînant, donne-lui ta grâce douloureuse. Toi, l'ange inspirateur de Goëthe et de Delille, s'il est quelques roses dans mon récit, couvre-

les, comme les leurs, du crêpe de la tristesse.

Un vaste jardin entourait la maison de l'alcade; Pédrigo descend de cheval, s'approche d'une porte pratiquée dans un mur élevé, la voit s'ouvrir à son grand étonnement, et se trouve auprès de la gentille Rosa.... « Ma duègne vous a donc appris notre prompt départ, lui dit-elle.... — Je ne l'ai pas vue, ma chère Rosa, mais n'importe, me voici; pourrai-je parler à ma charmante Isabelle?.... — Hélas! monsieur Pédrigo, je n'ai plus qu'un espoir pour vous rendre son époux, et je crains bien encore qu'il ne se

réalise pas; le marquis de San Carlos est arrivé ce matin chez Monseigneur ; comme d'avance tout était convenu pour son mariage avec votre amie, l'on a parlé de le conclure de suite; c'est demain qu'il a lieu dans cette campagne; le marquis, veuf et déjà vieux, l'a désiré ainsi pour éviter l'éclat et le bruit d'une fête. Eh bien! seigneur Pédrigo, qu'avez-vous donc? » Rosa aurait pu lui parler une heure de suite sans en obtenir plus de réponse.... La cruelle nouvelle qu'elle venait de lui annoncer lui avait fait sentir tout son amour pour Isabelle. Appuyé contre un saule pleureur, la tête dans ses

mains, il semblait avoir perdu le sentiment de la vie.

Cette scène de douleur se passait dans un bocage des jardins où Rosa venait de conduire le malheureux amant.

Tout à coup, un orage affreux commence; le tonnerre, par un bruit effrayant, menace d'abîmer le monde; les eaux mugissantes qui bornent le vaste parc de l'alcade, mêlent leurs sourds gémissemens au bruit terrible de la foudre; de pâles éclairs montrent par intervalle les ravages de l'épouvantable tempête; la grêle détruit les espérances des cultivateurs, et l'eau et le feu

semblent s'être réunis pour ajouter aux horreurs de ce triste spectacle.

Minuit.

« Il n'est donc plus de bonheur pour moi, s'écrie l'infortuné Pédrigo.... Je dois donc renoncer à la main de la seule femme qui m'ait fait connaître l'amour; et parce que le sort injuste ne m'a donné sur la terre qu'un nom commun, sans titre, sans noblesse je me vois précipité au fond d'un abîme de douleurs par un être plus favorisé que moi de la fortune : préjugés barbares de rangs et de dignités, je vous abhorre au-

tant que je vous ai toujours méprisés.

— Modérez-vous, seigneur, lui dit Rosa, épouvantée de ses cris.... je serais perdue si l'on nous surprenait. — Que vois-je! reprend Pédrigo, qui s'avance vers nous à travers le feuillage? — La malheureuse Isabelle, répond en pleurant la nièce de l'alcade.... — Isabelle, chère Isabelle! c'est vous que je revois encore..... Ah! pardonnez-moi, je vous en supplie, mes transports insensés de cette nuit; je ne considérais en vous alors que la femme charmante; à présent je vous adore comme ce qu'il y a de plus parfait

au monde. Ah! par pitié, jurez-moi de ne jamais être l'épouse de San Carlos, je vous proteste que je ne survivrais point à votre affreux hymen..... » Couverte d'une longue robe blanche, qui, mouillée par l'orage dessinait ses formes enchanteresses; Isabelle semblait être l'ange de la paix pleurant sur les malheurs du monde..... « Madame, lui dit Rosa, un effort de courage peut encore vous sauver, fuyez!!! le danger que vous courez en restant ici excuse votre démarche. Monseigneur vous force à éprouver le marquis : soustrayez-vous à son pouvoir, demain vous serez l'épouse de votre

amant, et la méchanceté des hommes, désarmée par vos vertus, oubliera l'écart à qui vous devrez le bonheur. — Bonne Rosa, reprend Pédrigo, ce conseil, dicté pour ma félicité, te mérite à jamais ma reconnaissance; chère Isabelle, suivez-moi, je vous en conjure, dans quelques heures rien ne pourra nous désunir; un moment de résolution, et vous êtes sauvée; fuyons. » Et la belle main d'Isabelle est dans les siennes : il la couvre de caresses, et entraîne la jeune fille malgré sa résistance.

Une heure.

« Arrête, vil séducteur! infâme

ravisseur, s'écrie le marquis de San Carlos, en se précipitant sur le jeune homme, l'épée à la main. — Voilà donc la cause de votre longue absence, dit l'alcade à sa nièce, en étouffant de fureur. » Pédrigo, en déposant Isabelle entre les bras de Rosa, reçoit une blessure dans la poitrine, avant de s'être armé.... Reculant aussitôt de quelques pas, il oppose au marquis une vigoureuse résistance; mais, voyant que l'on en veut à ses jours, il profite des avantages que sa force lui donne sur le vieillard, et bientôt son arme meurtrière atteignant son ennemi au cœur, le renverse sur l'herbe humide de son sang....

« Pédrigo, qu'avez-vous fait? s'écrie Rosa. — Pédrigo! répète le marquis, quel nom ai-je entendu?.... jeune homme, quel est l'auteur de tes jours?..... — Enfant abandonné, répond tristement l'amant d'Isabelle, en jettant au loin son épée, je ne l'ai jamais connu..... — O comble de l'horreur! dit en se soulevant le vieux marquis : malheureux! tu es le meurtrier de ton père.... — De mon père....— Hélas! oui; c'est moi qu'un perfide valet a privé jnsqu'ici de ta chère présence, en fuyant, après m'avoir volé, sans me dire ce qu'il avait fait de toi.... Tu fus trouvé le 4 de janvier, il y a

dix-neuf ans..... — Mon père, mon cher père. — Mon fils, mon Pédrigo ; veuf de ma première femme, j'aurais pu te reconnaître, et faire ton bonheur, et c'est ta main parricide qui me donne la mort...... — N'achève pas, je t'en supplie, reprend le malheureux fils ; des secours, en grâce, des secours.... » et Pédrigo, couché sur le gazon, rougi du sang du marquis, appuie ses lèvres décolorées sur la blessure horrible qu'il a faite à son père, et dans les plus tendres embrassemens voit expirer l'infortuné entre ses bras.

La foudre éclate en ce moment : Pedrigo dans un horrible délire s'é-

loigne rapidement du cadavre de don Carlos. Les ondes profondes qui baignent le jardin de l'alcade lui offrent à la fois une mort prompte et l'oubli de son crime..... Il n'hésite pas.... et disparaît pour jamais de la rive. Isabelle ensevelit ses douleurs et sa beauté dans un austère couvent, et périt ensuite au milieu d'un incendie dans les dernières guerres d'Espagne.

~~~~~~
~~~~~~

LA CHAUMIÈRE DE ZURICH.

CHAPITRE PREMIER.

Le dîner.

« MANGE donc, mon neveu. — Mais, mon oncle, je n'ai pas faim. Eh! voilà ce qui me désole; si tu te regardais dans ton miroir, tu serais étonné du changement de tes traits : tu étais frais, robuste, couleur de rose, il y a trois mois, lorsqu'à mon retour des îles je vins me fixer ici à Paris et que je te retirai du

collége, pour te prendre avec moi; maintenant tu n'as plus que la peau sur les os; et d'où cela vient-il? de l'amour, je le parierais; morbleu Monsieur, j'aï été amoureux aussi dans mon temps, mais jamais d'une façon aussi bête que la vôtre. Tiens, Gustave, fais comme moi, et tu t'en trouveras bien; écoute : dans mes voyages sur mer, je restais six mois quelquefois entre le ciel et l'eau, sans apercevoir seulement l'ombre d'un cotillon; je touchais terre enfin, je commençais alors par voir descendre mes marchandises, ensuite je les emmagasinais, ensuite j'avalais deux bols de punch, ensuite je

pensais à la tendresse, je courtisais ma belle un quart d'heure ; et la preuve que je faisais mieux l'amour que toi, c'est qu'il n'y a peut-être pas un port dans l'océan où je n'aie laissé des regrets..... et des enfans. Ah ça, décidément, tu ne veux pas dîner? — Non, mon cher oncle. — Sapredié, Gustave, je vais entrer en fureur; je t'aime comme le fils que j'ai perdu, et dont tu me tiens lieu ; mais si tu n'avales cette aile de poulet et ce verre de vin, je te déshérite. » Et Gustave qui voit le chagrin de son oncle, mange, ou fait semblant de manger pour le satisfaire... «Jacques,

crie le capitaine du Lusse, à son valet : ôte la table, et donne-moi ma pipe. — La voici, not' maître. » Pan, elle est cassée dans un mouvement de colère du vieux marin. « Allons, mousse, une seconde. — Capitaine, répond Jacques, en voici une douzaine ; si vous les brisez toutes comme la première, j'en irai chercher d'autres. — Je crois, figure de poupe, que ce coquin-là se mêle de me régenter, s'écrie du Lusse ; je te ferais attacher à la grande vergue, maraud, si nous étions encore en mer. » Jacques, entendant gronder l'orage, descend l'escalier quatre à quatre, rencontre dans son chemin

mademoiselle Julie, la fille de la cuisinière, qui montait le dessert du capitaine, pousse la petite personne devant lui ; la petite personne, en se sauvant, pousse la porte de sa chambre ; Jacques pousse mademoiselle Julie, qui ne pousse rien mais qui laisse pousser ; tout en poussant la demoiselle, Jacques heurta violemment un pot qui n'était pas un pot de fleurs, le brisa ; la vieille cuisinière accourut au bruit, et le derrière de Jacques, et les joues de sa filles, attestèrent long-temps après cet événement que Gothon tenait à l'honneur de sa famille.

Gustave de son côté, effrayé de

la fureur de son oncle, se disposait à sortir, quand le capitaine l'arrêta, s'assura que la porte de son salon était fermée, et se jeta aux genoux de son neveu, en pleurant comme un enfant. Le jeune homme surpris le relève, et le supplie, en le serrant dans ses bras, de lui faire connaître le motif de sa douleur.... « De ma douleur, répond le marin..... ingrat, l'ignores-tu..... depuis deux mois je te conjure de m'apprendre pourquoi tu perds l'appétit, les couleurs, la gaieté, et tu t'obstines à garder ton cruel secret.—Je ne ferai, mon cher oncle que vous affliger inutilement en vous ouvrant mon cœur, mais, n'im-

porte, je vais tout vous dire ; je dois cette marque de confiance à votre tendresse pour moi... Il y a deux mois que je fus présenté dans la maison de milord Doldbridge.—Ah ! oui, dit en l'interrompant, le capitaine, chez cet Anglais si renommé par son flegme et son originalité, le spleen personnifié. — Chez lui-même, reprit Gustave ; je vis sa fille, l'adorable miss Amanda : causer une fois avec elle, et l'adorer pour le reste de ma vie, fut l'affaire d'un moment; j'osai lui avouer mes sentimens.... — Et tu as eu tort, reprend encore le capitaine; moi, je ne disais à une belle que je l'aimais qu'après le lui

avoir prouvé ; enfin, que fit ta miss ? — Elle agréa mes hommages, mon oncle ; je lui écrivis ; après les plus vives instances, elle promit de me répondre, et la personne qu'elle chargea de sa lettre la trahit en portant son billet à son père. » Ici le vieux marin donne une telle secousse à la table à thé, qu'il la renverse au milieu du salon ; puis, sans dire un mot, il fait signe à Gustave interdit de continuer.....

« — Milord, ajoute le jeune homme, me fit défendre aussitôt sa maison, et depuis ce jour fatal je n'ai pas même l'espoir que vous obteniez pour moi la main de mon Amanda.....

— Eh! pourquoi cela, s'il vons plait, Monsieur mon neveu? j'ai quatre-vingt mille livres de rentes, je te donne tout, et je ne demande à ton Anglais, en échange de ma fortune, qu'une petite fille pour t'amuser à en faire une femme; parbleu, le milord serait bien sot de refuser le marché. — Mon oncle, dit Gustave, le père d'Amanda possède six ou sept millions, et sa fille n'épousera, j'en suis sûr, qu'un homme aussi riche qu'elle..... — Bah! bah! je vais l'aller voir ce monsieur-là, reprend le capitaine, et s'il ne faut, pour avoir autant d'argent que lui, que redevenir commer-

çant, eh bien morbleu, je le redeviendrai. » En terminant ce discours, qui peignait toute la bonté de son cœur, le cher oncle met son chapeau, et s'efforce en vain d'ouvrir la porte que Jacques, en se sauvant, a fermée à double tour sur lui.... D'une voix de tonnerre, il appelle son mousse, c'était l'instant où le pauvre garçon fuyait le pied vigoureux de la mère de Julie. — « Jacques, Tom! Plumb! crie le marin furieux. » Ils sont au cabaret, Bacchus est en ce moment leur seul maître. Que fait notre homme? En jurant comme un damné, il ouvre une fenêtre du salon, qui donnait sur la cour; une

charrette, pleine de fourrage, était dessous, il dit adieu à Gustave, et s'élance aussitôt sur le foin ; son neveu qui n'a pas eu le temps de le retenir, le voit descendre mollement d'entre les bottes de la voiture, et à peine est-il dans la cour qu'il casse sa canne sur les épaules du premier valet qu'il rencontre, lui en jette les débris au nez, et se dirige, en courant, vers l'hôtel de milord Doldbridge ; nous verrons ce qu'il y fera.

CHAPITRE II.

Le duel.

« Où va Monsieur? — Pas de réponse. — Que demande Monsieur? — Pas de réponse. — Que veut Monsieur? » Le capitaine, sans écouter le concierge de Milord, continue sa course vers le vestibule de l'hôtel. Un Suisse peut être une franche bête, une machine à fusil, quand un souverain l'a acheté, ou bien un automate monté pour tirer un cordon, quand un grand seigneur l'a sali de

sa livrée; mais malgré sa nullité bien reconnue l'Helvétien possède une qualité rare dans notre siècle, c'est la fidélité; aussi le cerbère de l'Anglais, payé pour empêcher d'entrer dans l'hôtel de son maître les mauvais sujets, les voleurs et les fous, s'empressa-t-il de courir après le marin et de le questionner ainsi........ « Monsieur se rend sans doute chez Milord? — Oui. — Mais Monsieur n'est pas en habit noir. — Qu'est-ce que cela me fait? — Milord ne reçoit que les personnes en costume. — Et que la mer t'engloutisse, coquin, avec ton costume, j'ai habit, veste et culotte, tu vois bien que je

ne suis pas en chemise, allons, retire-toi ou je te traiterai comme un corsaire. » Et le capitaine, furieux de la résistance que le suisse lui oppose, saisit d'un bras vigoureux le compatriote de Guillaume-Tell, et l'envoie réfléchir au bout de la cour à la vivacité des marins français, qui ont sur leurs voisins de la Grande-Bretagne l'avantage d'être aussi bons soldats sur terre que sur mer.

Le capitaine du Lusse arriva chez Milord au moment où l'usage le plus sot, le moins galant, en un mot, le plus anglais, avait éloigné de la fin du dîner le sexe aimable qui en fait si bien l'ornement.

En France, lorsque le champagne a brillé dans nos verres, tout vain cérémonial est oublié ; c'est l'instant du repas où l'esprit se déploie, où la conversation s'anime, où les bons mots se disent, où la pièce nouvelle est vantée, déchirée, l'artiste aimé porté aux nues; c'est pendant le quart-d'heure où le chypre et l'alicante chatouillent agréablement nos palais gourmands, que les réputations de société se commencent ou s'achèvent : le chevalier de Forlis, assure une antique baronne, est vraiment un homme de mérite ; il danse comme Paul, monte à cheval comme Franconi, de plus il a toute l'amabilité de l'ancienne

cour et donne surtout le bras avec une grâce....... — Qui coûte cher à la bonne dame, dit à l'oreille d'un vice-consul futur la petite comtesse de B........ : la baronne passe mille écus par mois au chevalier, pour l'avoir tout le jour à ses ordres. — Et toute la nuit, répond le jeune homme pour faire la cour à sa maligne voisine. Là-dessus la jolie causeuse déploie son éventail afin de cacher une rougeur.... qui n'existe pas. — Qu'est-ce que la pièce nouvelle, demande un vieux littérateur jaloux à un collègue aussi envieux et aussi souvent sifflé que lui? une rapsodie, faite après trois pièces sur le même

sujet, un mauvais ouvrage, où l'on se moque des plus respectables doctrines, et de pareilles pièces réussissent, tandis que ma dernière comédie n'a pu être achevée; c'est une horreur, le goût du siècle est perdu. A l'autre bout de la table un jeune étudiant en droit, et la jolie Amélie, espiègle de quinze ans, profitent du bruit que l'on fait autour d'eux pour causer tout bas de certaines petites affaires qui les intéressent...... Enfin, dans notre pays, le dessert est le moment de la plus aimable joie, mais pas de plaisir complet chez nous, si la beauté ne les partage.

Miss Doldbridge et ses amies s'é-

taient donc retirées dans le salon, quand le vieux marin pénétra dans la salle à manger de Milord, après avoir distribué force coups de poings aux domestiques qui voulaient l'empêcher d'entrer... Une fois arrivé, tout son courroux s'apaise, et il va pérorer lord Doldbridge, qu'il a reconnu, lorsque tous les valets, après s'être ralliés, entrent à la fois à la suite de du Lusse, l'un le prend par les jambes, trois autres par les épaules, et tous se préparent à l'emporter. Le capitaine furieux rassemble ses forces, délivre une de ses jambes, en donne un coup à la table du repas, la renverse

et dessous et à côté, tous les lords à moitié gris à qui le choc avait fait perdre l'équilibre.

Le capitaine, parvenu à se débarrasser de ses agresseurs, court à lord Doldbridge, le saisit au collet, et s'en servant comme d'un bouclier, l'oppose aux coups redoublés que les valets veulent faire pleuvoir sur lui..... Tout à coup une pensée lumineuse s'empare de son esprit, sans quitter le collet de son Milord, il le pousse devant lui, sur une porte qui cède à son effort, le retourne aussitôt, et la lui fait fermer avec son derrière, comme il la lui a fait ouvrir, puis après l'avoir assis dans un fau-

teuil qui se présente, il lui demande pardon de sa brusquerie, lui apprend le motif de sa visite, et s'apprête à lui en dire plus long, quand le lord, sans répondre un mot, se lève, court à son secrétaire, saisit deux pistolets qu'il arme; et, prenant la main du capitaine, le fait descendre dans son jardin, par un petit escalier dérobé qui donnait dans la pièce où ils étaient précédemment. Arrivés sous une allée couverte, lord Doldbridge remet une de ses armes au marin, et lui tient ce discours..... « Monsieur, depuis long-temps je vous connais de nom; votre neveu m'a offensé en écrivant à ma fille; mais vous m'avez

encore plus insulté par la conduite indécente que vous venez de tenir chez moi. On enfoncera bientôt la porte de la pièce dans laquelle nous étions tout à l'heure; j'ai laissé ouverte celle qui conduit en ces lieux, et lorsqu'on y viendra l'on y trouvera mort l'un de nous deux; prenez et tirez ». Le capitaine, qui voit en ce moment Amanda perdue à jamais pour Gustave, veut faire quelques objections à l'anglais.... « Tirez, lui dit Doldbridge, ou vous êtes un lâche ». A ce mot, du Lusse ajuste l'Anglais, les deux armes partent ensemble. Le capitaine est intact, le père d'Amanda est renversé.

CHAPITRE III.

Disparition d'un milord.

« Par ici, par ici, chiens de valets, crie le capitaine en courant vers la maison, Milord est mort; j'ai tué Milord, allez vite le secourir; du vinaigre, de la charpie, de l'eaude Cologne, des chirurgiens, du vieux linge». Amanda avait à peine entendu le bruit de l'arme à feu, que se dirigeant du côté où le coup était parti, elle venait d'être jointe par le capitaine, qui

courrait vers l'hôtel comme elle en sortait. « Suivez-moi Mademoiselle, lui crie-t-il, vous êtes la cause de la mort de votre père. » A ce cruel discours, la jeune fille tombe évanouie aux pieds de du Lusse ; celui-ci, sans songer à la secourir, arrache le schal qui couvrait ses jolies épaules, en fait des bandes, revient à son Anglais, le regarde, le secoue, s'aperçoit qu'il a seulement le bras fracassé et que le sang en sort abondamment, il se dispose à l'étancher quand les compagnes d'Amanda, qui la cherchaient dans le jardin, arrivent à l'endroit où gissait lord Doldbridge, et frappées de terreur à

sa vue, tombent toutes à la renverse sur le gazon, les unes après les autres. Le capitaine redouble ses cris, et bientôt il est entouré par tous les domestiques de l'hôtel ; tandis que les uns s'empressent autour de Milord et des dames, d'autres s'emparent du capitaine, en le traitant d'assassin. Du Lusse, pour la première fois de sa vie se modère : il garde le silence en rugissant de fureur, et médite un moyen de se soustraire à ses gardiens ; car pense-t-il en lui-même, un homme offensé peut rosser le drôle qui l'insulte, s'il a plusieurs agresseurs et que dans sa défense il casse quelques dents, poche quelques yeux, ébrèche

quelques mentons, les spectateurs rient aux dépens des battus, en applaudissant le vainqueur ; mais blesser grièvement son adversaire en duel, sans témoins pour déposer de l'égalité du combat, ceci devient trop dangereux pour que je doive en courir les risques et.........
Le capitaine aurait sans doute réfléchi à bien d'autres belles choses, si le pansement de Milord avait duré davantage ; mais le sang venait d'être arrêté ; deux forts laquais avaient chargé le blessé sur leurs épaules. Amanda, sortie de son évanouissement, tenait la main de son père, et marchait à côté des porteurs,

et du caiptaine contenu par six Anglais. Le cortége était terminé par la troupe des ladys qui n'avaient eu mal aux nerfs que tout juste le temps nécessaire pour se rendre intéressantes, et s'établir dans le monde une petite réputation de sensibilité, qu'ambitionne toujours une jolie femme.

Que faisaient, pendant ce temps, les milords que nous avons laissés dans la salle à manger de Doldbridge, les uns dessus, les autres dessous la table? Ils s'étaient endormis sur les débris du festin dans l'état où notre bon patriarche Noé montra son c.. à monsienr son fils.

On couche Milord; on dégrise ses amis, en leur versant à chacun une caraffe d'eau froide sur la tête; les miss, les missis, les mistriss, s'emparent à la hâte de leurs chapeaux, de leurs schals, et la discrétion met tout le monde à la porte.

Le capitaine aurait bien voulu y être mis aussi; mais ses six gardiens ne le lâchaient pas, malgré les instances d'Amanda pour que l'on laissât partir l'oncle de son Gustave. Enfin lord Doldbridge, faisant un effort, apprit à sa fille comment tout s'était passé, et ordonna que l'on rendit la liberté à du Lusse, qu'il accabla d'excuses en le congédiant; le capitaine,

sans lui répondre, le salua, lui tourna le dos et sortit; il avait encore sur le cœur d'avoir été arrêté comme un assassin..... — Morbleu, sarpebleu, ventrebleu, disait-il en retournant chez lui, moi, qui n'ai jamais vu d'Anglais qu'à une portée de canon, faut-il que je me sois trouvé plus de deux heures avec tous ces pirates-là, et pour ne rien faire encore de ce qui me conduisait chez cet original de Doldbridge?..... Triple salve, monsieur mon neveu, quand vous me reprendrez à visiter de pareils gens, je serai aussi sec que du biscuit, après deux ans de voyage.... Allons, mon parti est pris; je ferai

courir le monde à mon Gustave, cela le dissipera; je n'ai pas épargné mes peines, pour lui obtenir sa belle; je me suis conduit en bon oncle, j'ai eu vent contraire; tant pis, je ne m'expose plus aux bourrasques.... — Eh! bien, mon cher oncle, que dois-je espérer? qui avez-vous vu? Qu'avez-vous fait pour mon bonheur? s'écrie le jeune homme en apercevant le marin qui venait de rentrer. — Ce que j'ai fait, mon neveu? Prends cette chaise et écoute; d'abord j'ai sauté par la fenêtre, pour être plus vite dehors....; j'ai déchiré les fesses d'un Suisse, en le jetant sur son derrière, d'un bout d'une cour à l'autre; j'ai battu dix ou

douze laquais d'un milord, qui voulaient m'empêcher d'arriver jusqu'à lui....; j'ai couché quinze gros Anglais sous la table de leur dîner.:..; je me suis servi des épaules de Doldbridge, comme de la cuirasse de Bayard, pour m'épargner les coups dont ses valets m'accablaient.... Je me suis enfin battu en duel avec lui, parce qu'il m'a dit que tu l'avais offensé en écrivant à sa fille.... Et le cher papa est maintenant dans son lit, avec un bras fracassé, et une bonne leçon que je lui ai donnée.... — Oh! ciel! dit Gustave, mon oncle, vous m'avez perdu; jamais lord Doldbridge ne consentira à mon bonheur; vous avez élevé

entre Amanda et moi une barrière éternelle.... — Par la Sainte-Barbe, répond du Lusse en colère, voici une jolie récompense de ce que j'ai fait pour toi... Va, Gustave, tu n'es qu'un ingrat, je te déteste.... — Ah! pardonnez-moi, reprend Gustave, mon chagrin m'a fait méconnaître un moment votre bonté, mais jamais je ne l'oublierai.... — Pan, pan, on frappe à la porte du salon.... — Entrez, crie le marin... Ah! c'est vous pendard de Jacques, maraud, ivrogne, corsaire, Turc enragé qui m'enferme, qui m'expose à me rompre le cou sur le pavé de ma cour : voyons que veux-tu?.... — Mon capitaine, ré-

pond le mousse, c'est une lettre....
—Donne; c'est bien, va-t-en, et rappelle-toi que si tu me fais encore une sottise, je te brûle la cervelle pour la première fois. Tiens, Gustave, décachette cette lettre, et lis-la moi ; de qui est-elle ?..... — De lord Doldbridge, répond le neveu...
—Encore de l'Anglais! est-ce qu'il voudrait une revanche; allons, lis donc. « Monsieur le capitaine, au
« moment où vous recevrez mon
« billet, j'aurai quitté mon hôtel, pour
« soustraire à jamais mon Amanda
« aux poursuites de votre neveu; ne
« faites aucunes démarches pour con-
naître ma demeure, elles seraient

« inutiles. Adieu; consolez votre pa-
« rent de la perte de ma fille, et
« croyez-moi votre serviteur,

« Lord Doldbridge. »

Il serait impossible de peindre le désespoir de Gustave, en lisant cette lettre. Son oncle, sans perdre de temps, appelle ses valets, paie leurs gages, ne garde que Jacques, lui ordonne de faire les malles, et de commander des chevaux de poste pour le lendemain matin à cinq heures. Il apprend à son neveu la résolution qu'il a prise de le faire voyager. Gustave, plongé dans sa douleur, entend à peine ce que lui dit son oncle. Le capitaine fume une

pipe, boit un verre de punch et va se coucher.

Dès que Gustave voit son oncle sorti, il s'enveloppe dans son manteau, et s'achemine vers l'hôtel de l'Anglais; tout est calme autour de lui, il entre dans la rue, s'approche de la porte, frappe; on lui apprend que, depuis deux heures, milord a disparu, qu'on le croit sorti avec sa fille par la petite porte du jardin, et que son hôtel doit être mis en vente le lendemain même.... Le jeune homme se retire et rentre chez lui, le désespoir dans le cœur.

CHAPITRE IV.

Six mois en dix minutes.

Si j'écrivais un roman, je serais fort embarrassé dans ce moment, pour amener la catastrophe qui finit mon récit, je craindrais qu'une trop grande rapidité dans la marche de mes événemens ne les fît taxer d'invraisemblance, et ne leur ôtât par conséquent ce charme de vérité que tout lecteur sensé aime à rencontrer dans les ouvrages qu'il parcourt.... Mais ici, narrateur de faits

réels, je les présenterai tels qu'ils sont arrivés, et ne serai point responsable de la conduite de mon histoire, puisque Clio est la seule muse que j'aie invoquée en la commençant.

« Allons coquin, en selle, crie le capitaine au postillon qui doit lui faire courir la première poste, je paierai double, maraud; mais sors-nous vite de cette chienne de ville de Paris, où je n'aurais jamais dû mettre les pieds: eh bien Gustave! parle-moi donc; ah! bon Dieu qu'a-t-il, mon pauvre neveu; arrête, chien, voleur, maroufle, arrête tes rosses, Gustave se trouve mal. Holà! monsieur le maître du café, de

la fleur d'orange, de la limonade, de l'eau fraîche, enfin de tout ce qui est chez vous; mais au nom du ciel dépêchez-vous.... » Et le capitaine de plus en plus effrayé de l'état du jeune homme, qui, assis près de lui dans la chaise de poste, s'était évanoui à ses côtés, saute en bas de la voiture, et se casse le nez contre le front du cafetier qui sortait de sa boutique, les mains pleines de tout ce que le cher oncle avait demandé: le choc de ces deux messieurs fut si violent, que le marchand laissa tomber tout ce qu'il portait, et du Lusse, s'apercevant aussitôt que son neveu était tout à coup sorti de son évanouissement, jeta quelque argent au

propriétaire de l'occiput contre lequel il avait endommagé la partie saillante de son visage, et se bouchant le nez avec son mouchoir pour arrêter le sang qui en sortait à grands flots, il remonta dans sa chaise, après avoir envoyé Jacques sur le siége du cocher avec un coup de pied dans le derrière, ce dont le mousse, habitué à ces espiègleries de son maître, ne dit rien, et ne pensa pas davantage.

Sur ce, la voiture roula de nouveau, et les trois individus qu'elle renfermait parcoururent en six mois de temps, la France, l'Allemagne et l'Italie. Nous ne suivrons point nos voyageurs dans leurs diffé-

rentes courses; nous nous bornerons à dire, que dans tous les pays où ils allèrent, Gustave fut profondément triste, qu'aucun plaisir, quelque piquant, quelque varié qu'il fût, ne put l'arracher à la sombre mélancolie que lui avait causée la perte de son Amanda; nous ajouterons, que le marin désolé du chagrin de son neveu en brusqua Jacques un peu davantage, et que Jacques, oubliant quelquefois l'obéissance et la subordination qu'il devait à son maître, eut quelques cannes cassées sur les épaules et portées en retenue sur ses gages du mois, comme frais faits à son occasion.

Notre petite compagnie vers la fin du sixième mois de son voyage, était retenue depuis quelques jours par une légère indisposition de Gustave, dans une auberge de la ville de Zurich, en Suisse, lorsque vers le soir de la veille de son départ pour la France, le capitaine entra dans la chambre de son neveu, et s'informa de l'état de sa santé avec une inquiétude qui n'était que trop visible pour Gustave : celui-ci, surpris du trouble, du désordre qui régnaient dans les discours de son oncle, le supplia de l'instruire de la cause de son agitation... «Morbleu, s'écrie du Lusse, si j'avais affaire à un jeune

homme plus courageux que toi, je lui révélerais sans hésiter le triste secret qui pèse depuis quelques heures sur mon cœur mais je redoute trop ta tête de feu et ton âme sensible pour t'en instruire. » Le marin n'agissait pas en adroit politique; car parler ainsi, c'était exciter au dernier point la curiosité du malheureux jeune homme. Mais Dulusse n'avait jamais habité les cours, et l'art perfide de tromper ses semblables et de les poignarder en les caressant lui était inconnu.

— « Je vous supplie mon oncle de m'apprende ce que vous voulez me taire, répond Gustave; la cruelle ignorance dans laquelle vous me lais-

seriez me serait plus affreuse encore que tout ce que vous pourriez me dire. — Ah! si je le pensais, s'écrie le capitaine; mais au fait, pourquoi te le cacherais-je? C'est un malheur, un malheur bien grand, sans doute, mais par saint Nicolas, cela devait arriver tôt ou tard; d'ailleurs cet événement ne change en rien ta position, tu n'en seras ni plus heureux ni plus à plaindre, et puis »... — Ah! de grâce, apprenez-moi de suite ce dont il s'agit, mon cher oncle. — Eh bien! mon ami, mon cher neveu, mon bon Gustave, sache donc qu'Amanda..... — Amanda, mon oncle! que ui est-il arrivé? —

Elle n'est plus reprend du Lusse... A la suite d'une maladie de chagrin, elle a cessé de vivre. — Et moi j'existe encore... furent les seules paroles que l'infortuné Gustave prononça. —Un de mes amis qui connaissait lord Doldbridge, vient de m'écrire ce funeste événement, continue le marin; la pauvre enfant est morte à son arrivée à Londres. » Du Lusse s'attendait à ce que cette nouvelle produirait un effet terrible sur son neveu; aussi fut-il fort étonné de ne pas l'entendre se soulager de son malheur en imprécations horribles contre le ciel et la terre, en juremens, blasphêmes et autres locu-

tions à l'usage particulier des braves gens de son espèce. Il ignorait que les grandes douleurs sont muettes, et que l'état morne et silencieux de Gustave était plus à craindre pour lui que la fureur ou les larmes..... Le bon marin prit donc pour du calme ce qui était le comble du désespoir, et fut se coucher, après avoir placé Jacques en sentinelle extérieure, à la porte de la chambre de son neveu.

A peine le jeune homme se voit-il seul, que s'élançant hors de son lit, il s'habille à la hâte, écrit deux mots d'adieux éternels à son oncle, et s'apprête à sortir, quand tout à

coup Jacques, fidèle à sa consigne, l'arrête et lui apprend l'ordre exprès qu'il a reçu de s'opposer à son départ dans le cas où l'envie lui prendrait de s'en aller. « Écoute, répond Gustave au mousse, tu n'es pas heureux chez mon oncle : suis-moi ; je ne sors pas pour attenter à mes jours, mais pour aller m'ensevelir dans quelque retraite profonde, ignorée, où la douleur terminera ma vie. »

Et Gustave, en trompant le pauvre garçon, ne pense pas que sa mort livrera à toutes les horreurs de la misère le malheureux qu'il cherche à corrompre. Jacques, qui chérit le Jeune homme, prend son man-

teau, quelques épargnes, et le suit en silence, se promettant bien d'instruire au plutôt le capitaine de la retraite de son neveu; ainsi, deux personnes qui se croyaient sûres l'une de l'autre, se trompaient toutes deux à la fois; ainsi, les hommes se jouent ensemble de la bonne foi de leurs semblables. Ainsi, M. de *** épouse par convenance mademoiselle de ***; ils se jurent de s'aimer uniquement, mais l'une a un amant, et l'autre conserve sa maîtresse; ainsi, ainsi, etc., etc.

CHAPITRE V.

Troisième nuit.

O nuit! chaste déesse du silence et du repos, c'est toi que j'invoque ; le tableau que je dois tracer a besoin de tes sombres couleurs.

Divine muse de l'éloquent Young, fais passer dans mes lignes quelques-unes des pensées qui découlaient de sa douloureuse plume pour se graver en traits de feu dans les âmes tendres et mélancoliques !....

Tout était calme dans les plaines

fortunées de cette riante partie de l'Helvétie ; la terre, fatiguée des travaux de l'actif laboureur, aspirait à longs traits la douce rosée des ténèbres... Le baume et le thym sauvages parfumaient l'atmosphère de leurs délicieuses odeurs, et les vastes champs de la Suisse, dont la nuit dérobait aux yeux l'horizon, présentaient à l'imagination du voyageur l'image enivrante d'une liberté sans borne, sublime, illimitée, comme celle dont jouissait naguère l'heureuse patrie de Gesner.

Onze heures.

Mais, qu'entends-je ? à deux lieues

de la ville de Zurich ; quel bruit vient tout à coup troubler la rêverie de l'infortuné Gustave, et tirer de son apathique léthargie l'homme qui l'accompagne, et que le jeune homme n'a pu encore éloigner !..... O ciel ! ce sont les cris d'une mère, d'une mère éplorée ; elle accourt du fond d'une sauvage vallée, et se précipite aux pieds du neveu de du Lusse, et de son compagnon... « Messieurs, dit-elle, en embrassant leurs genoux, ah ! Messieurs, sauvez-le, sauvez mon fils ; hélas ! il est peut-être trop tard, mon enfant est à jamais perdu pour moi : du secours, au nom de mon Dieu, du secours, ne résistez pas à

mes larmes, ce sont celles d'une mère : sauvez-le, sauvez mon fils.... » — Femme, répond Gustave, en la relevant, où est la cause de tes pleurs, où est le danger qui te menace?

Sans répondre, la paysanne saisit le bras du jeune homme, et l'entraîne sur ses pas.... « Je l'ai vu, lui dit - elle, se diriger vers ma demeure au moment où j'allais prendre du repos; depuis quelque temps nos paysans sont à sa recherche ; la douleur, la crainte, m'ont troublé l'esprit ; mon époux est absent, depuis huit jours je suis seule dans ma chaumière ; j'ai craint que le monstre n'en enfonçât la porte, qui manque

de solidité, et je sortais par une croisée donnant sur mon jardin pour chercher du secours chez mes voisins, quand je vous ai aperçus.... Hélas! je n'ai point emporté mon enfant de peur que des cris n'accompagnassent son réveil et que l'homme enragé, attiré par ce bruit, ne fondît et sur lui et sur moi. » Elle approche de sa demeure en terminant ce discours. « O ciel! s'écrie la malheureuse mère; tenez, tenez . . .

. . . .

je ne trompe pas, ma cabane est ouverte; le monstre est chez moi, grand Dieu! Le voilà baissé sur le berceau de mon fils! terre, englou-

tis-moi. » La malheureuse mère, à ces mots, tombe évanouie sur le seuil de sa porte..

Minuit.

Un rayon de l'astre des nuits pénètre dans la chaumière, et Gustave voit en y entrant, un homme appuyé sur un petit lit dont la blancheur du linge était souillée par d'affreuses et larges taches de sang...... Le bruit qu'il fait en pénétrant dans l'humble habitation semble arracher l'homme terrible à la contemplation de son innocente victime.... il se retourne du côté des voyageurs; dans ce mo-

ment, la lune disparaît; une nuit profonde environne les acteurs de cette scène horrible... Jacques s'aperçoit en un instant du danger de Gustave; il se précipite sur le malheureux dont l'approche est si redoutable, et se baissant rapidement pour éviter sa morsure, le saisit par le bas du corps, le renverse, et profitant de l'étourdissement que la chute cause à l'infortuné, il jette sur lui un des matelats du lit de la pauvre femme; puis, invoquant l'aide de son maître, ils emploient leurs efforts réunis pour priver la victime de son souffle empesté. Des gémissemens horribles, rendus plus sourds

par l'affreux supplice percent le cœur de Gustave ; tremblant, éperdu, il retire précipitamment son genou de dessus la poitrine du malheureux qu'il étouffe, et dont un dernier effort repousse au loin le bourreau. « Je suis morte ! » est le seul mot qui précède son trépas.... et ses nerfs en se contractant, écartent le matelat qui cachait sa figure, et découvrent aux yeux de Gustave les traits adorés d'Amanda.... qu'éclaire une faible lueur échappée de l'âtre rustique. Que vois-je? s'écrie en frémissant le malheureux amant, qu'elle épouvantable vision vient effrayer mes sens...... n'est-ce pas toi, chère

amie, qu'un démon cruel offre à mes regards? » Il dit, et s'élançant sur le corps inanimé de la fille céleste; il le traîne près du foyer, ranime de son souffle quelques charbons prêts à s'éteindre, et se convinct de son effroyable malheur à leur expirante clarté...... Je quitte la plume.... Gustave est fou.............

Quiqu'il m'en coûte de revenir sur des faits aussi tristes, je dois l'explication de quelques-uns d'entre eux. La nouvelle de la mort d'Amanda était inventée par le capitaine, dans le but de guérir pour jamais son neveu de son amour. Instruit par un messager que Jacques

lui envoya de l'état de Gustave, il vint le prendre dans la vallée, et consacra le reste de ses jours à le soigner en expiation de son mensonge, cause première des derniers malheurs de l'infortuné jeune homme. Le capitaine voulant connaître pourquoi miss Amanda avait quitté les vêtemens de son sexe, et comment elle se trouvait en Suisse, apprit que lord Doldbridge voyageait avec sa fille dans ce pays, que la jeune personne, instruite par le maître d'une auberge où ils avaient demeurés, que Gustave était à quelques lieues d'elle, avait voulu le rejoindre, et qu'après s'être procuré

des habits d'homme, elle s'était enfuie de chez son père; mais que mordue aux environs de Zurich, par un dogue enragé qui faisait la désolation de la contrée, elle en était devenue elle-même le fléau le plus affreux comme le plus terrible.

FIN.

L'Infortunée.

L'INFORTUNÉE,

PAR M.[me] F. DELA....

J'ai vécu vite, parce que ma sensibilité, qui était ma vie, s'est usée en essais infructueux et en affections stériles. CH. NODIER.



A PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE RAYNAL,
Rue Pavée-Saint-André-des-Arcs.

1824.

A M. A. P...

d'Amsterdam.

C'est à votre amitié que j'offre mon premier et imparfait ouvrage.

F. Dela....

L'Infortunée.

LETTRE PREMIÈRE.

*FÉLICIE A VICTORINE S******.*

DEPUIS que j'ai abandonné Paris et les arts, pour suivre M. de G***, tranquille sur mon sort, tu gardes le silence lorsque je passe mes jours dans les tourmens de l'incertitude ; tu me crois heureuse, parce qu'il t'a assurée que mon sort était fixé : il t'a trompée, il nous a trompés tous, en ne remplissant aucun de ses engagemens envers moi ; tu sais que, sur sa parole, je fus auprès de lui ; j'arrivai en Lorraine, où tout devait être prêt pour notre union ; il vint à ma rencontre, me conduisit dans la maison et les appartemens que lui-même habitait. La vie indépendante que j'ai menée par état, ne m'empêcha pas de voir l'inconvenance d'un tel voisinage, du

moins aux yeux du public. Je songeais à lui en faire mes réflexions, lorsqu'on m'annonça des visites. Je fus surprise et honteuse de m'entendre nommer M.me G***, mon embarras fut extrême ; et, lorsque nous fûmes seuls, je lui demandai l'explication d'une conduite aussi extraordinaire. Il répondit, qu'il avait été obligé à dire qu'il attendait Madame, que ce mensonge lui avait été suggéré par la crainte de me perdre ; que dans nos intérêts il ne pouvait faire à présent ce mariage, mais que sa parole était sacrée, et que, sitôt que la chose deviendrait possible, il accomplirait ce vœu si cher à son cœur. Tout m'était suspect ; et, pourtant, j'avais tant besoin de le croire, que je me laissai persuader. Visites reçues, visites rendues, invitations d'assemblée suivies d'autres encore. Nous prîmes aussi nos jours de réception, et c'est ainsi que je me trouvai jetée, presque malgré moi, dans une société, qui me recherche, semble m'aimer, mais qui bientôt me rejèterait ignominieusement, si elle pouvait soupçonner l'affreuse vérité. Tant que M. de G*** m'a entourée de son amour, j'ai oublié ma fausse position ; mais aujourd'hui, il a cessé de m'aimer : il est dans cet âge où

l'ambition chasse les passions douces ; tout à son intérêt, il m'oublie ou ne se souvient de moi que pour me faire sentir ma cruelle dépendance. Il m'a rendue au monde, dit-il ; ah ! ma reconnaissance serait grande, s'il ne m'y avait introduite d'une manière clandestine. Lorsqu'il m'arracha à ma première existence, je vivais tranquille, le monde ne pouvait me faire un reproche ; mais ici....., ah ! ma chère, je redoute que l'indiscrète renommée ne vienne éveiller le préjugé contre moi ! M. de G*** n'est plus le même, et mes seuls jours heureux, sont ceux que je passe à la campagne. Là, j'oublie tout ; l'amitié seule parle toujours à mon cœur..... Je reçois à l'instant une invitation de M. le duc de Cas****. Il donne un bal à la marquise de Cas**** et ne me permet d'autre réponse qu'un *oui*. Il faut retourner à la ville, adieu, ma chère bonne, adieu ; c'est avec toi seule que je puis penser tout haut.

LETTRE II.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Tu as pensé qu'invitée à un bal, j'allais

me livrer au plaisir. Non, mon amie, les plaisirs ne sont jamais sans nuages pour moi; je ne connais plus que les contrariétés, et, si j'ai quelques loisirs, il sont bientôt troublés par les chagrins que l'on me cause. A peine je te quittai, je revins à la ville avec M. de G*** qui était venu me chercher, dans la crainte que je ne préférasse rester à la campagne. L'heure venue, je fus à ma toilette; lorsqu'elle fut terminée, je parus au salon et m'approchai de M. de G***. Mais quel accueil! comme il repousse ma tendresse! Après m'avoir regardée, il me dit : Je ne sais quelle fureur vous avez de faire de la toilette! quand cela ne rend pas plus jolie, c'est un ridicule impardonnable et qui se fait remarquer de tous. Mais je ne suis pas parée, lui dis-je; songez que c'est un bal prié, une presque toilette est nécessaire. — Je ne veux pas que vous restiez comme cela. J'obéis, et je revins fière d'avoir pu remplir son désir. Mais combien je suis peu heureuse dans mon intention de bien faire. Lorsque je demandai Monsieur, il était dans son cabinet et ne paraissait pas devoir sortir; je fus le trouver. Eh bien! vous ne m'accompagnez pas?..... Non, je viens de faire prier la vi-

comtesse de vous prendre....... J'avais le cœur bien gros ; tant de contrariétés l'avaient froissé, et je ne pus retenir mes larmes. Il en parut attendri, me prit dans ses bras, en me priant d'excuser ses brusqueries; mais vous avez souvent trop d'orgueil, me dit-il, vous vous croyez bien au-dessus de moi, et j'ai résolu de vous vaincre. Désespérée de pareils traitemens, je l'assurai que je ne pouvais plus vivre ainsi, que j'aimais mieux m'en séparer que d'éprouver des peines si vives de celui de qui j'attendais le bonheur. Il implora son pardon, et me pressait sur son cœur : lorsqu'on m'annonça la vicomtesse du ***** et la comtesse Bar.....; ces dames m'entraînèrent. Arrivées, elles plaisantèrent avec le duc du charmant tête-à-tête qu'elles avaient interrompu. On m'en tourmenta un moment. Où est-il donc ce grand M. G***, que je le gronde de vous avoir gardée si tard? Je ne savais que répondre : il fallait l'excuser ; vous êtes trop bon d'avoir bien voulu vous en apercevoir, M. le duc, M. G*** serait bien touché de vos reproches, mais des affaires indispensables le priveront des plaisirs de cette soirée..... Eh bien ! nous vous garderons; puis, se tournant vers sa belle-

sœur : Madame, vous servirez de chaperon à Mme G***. Cette dame me combla de soins, de bontés ; mais rien n'a pu dissiper la tristesse de la soirée. A trois heures, j'étais rentrée chez moi. Voilà, mon amie, mes plaisirs. Cette réunion était brillante : toutes les phisionomies respiraient le bonheur ; moi seule, souriais à peine. Comment peindre la gaîté, quand l'âme est si triste ! Aujourd'hui, il semble que nous ayons repris notre douce intimité. M. G*** m'a ramenée à la campagne, où j'aime à diriger les études de la plus jeune des demoiselles de la maison. Je la suis dans tous ses penchans. Pauvre petite ! elle est sensible, elle a des dispositions à la jalousie. Que je crains l'avenir pour elle ! Il y a peu de tems que je découvris la maladie dont son âme est atteinte..... Elle changeait beaucoup. Lorsque je parlais d'un enfant qui m'intéressait, elle devenait rouge, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Lorsque, courant au jardin, sa sœur me prenait le bras, ma pauvre Cornélie restait sur le perron ; et lorsque nous rentrions, elle avait pleuré ! Je la menai à la ville passer quinze jours ; sa gaîté revint, et ses couleurs reparurent. Un jour que je lui en témoignai ma

joie, elle jeta ses bras à mon cou et me dit : C'est que je suis contente, ne l'étais-tu pas à Vouzy, dans une campagne charmante, près d'une famille qui te chérit.... Pourquoi avais-tu toujours les larmes aux yeux ? Ah ! c'était la jalousie qui me rendait comme cela ; lorsque vous alliez vous promener avec ma sœur, je croyais que vous ne songiez pas à moi ; quand vous m'appeliez, je craignais de devenir importune, et je refusais de vous accompagner ; mais vous avez eu tant de soins de moi dans ma maladie, ma sœur était si attentive, que j'ai bien vu que vous m'aimiez. J'ai reconnu mes torts, j'en ai demandé pardon à Dieu, et je ne souffre plus.... Pauvre enfant !..... Puisse le Ciel t'envoyer des consolations aussi promptes et si profitantes ! Tu vois, mon amie, que les peines sont pour nous dans toutes les saisons de la vie, et que c'est presque toujours notre imagination qui nous les crée. Je me souviens qu'étant en pension, j'eus un lien d'amitié avec M.lle d'Ag... Elle avait 18 ans, j'en avais 10. Un jour que, préoccupée, elle était venue dans la classe sans songer à moi, ma douleur fut si vive que soudain elle s'en aperçut ; elle me pressait dans ses bras, et il fallut bien faire

l'aveu de la cause de mes larmes. Ah ! ma bonne amie, lui dis-je, pardonnez-moi si j'ai pu vous déplaire, ne me privez pas de votre amitié, je crains trop de la perdre. D'autres plus jolies pourraient m'enlever la place que j'ai dans votre cœur, et que deviendrais-je alors ? Elle me gronda doucement de cette défiance, et ses soins ne ramenèrent pourtant point la paix dans mon cœur. Tout ce qui était calme me faisait craindre la froideur, et mon imagination, habile à me présenter des fantômes, n'en saisissait que trop souvent l'occasion. C'est ainsi que j'ai commencé la vie et que mon âme a contracté l'habitude de la crainte. Je ne jouis du bonheur qu'avec la cruelle pensée qu'il va m'échapper. Quoique dans toutes circonstances, tes pensées soient conformes aux miennes, tu cèdes plus facilement aux événemens que moi : je murmure contre le sort. Pourquoi le bonheur fuit-il si vîte ?..... Pourquoi ?..... Mais rien n'est stable dans le monde, la douleur seule est durable. Adieu, mon amie, écris-moi : je ne puis vraiment causer qu'avec toi, c'est ton amitié seule qui me donne du courage.

LETTRE III.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je suis toujours à la campagne, j'y retrouve des forces et des images plus douces. Ici, on ne tyrannise pas mes habitudes, on ne force pas à penser d'après les autres. Je me retrouve, je songe à toi, mon cœur a tant besoin d'un sentiment! Mais il faut le cacher, car il fait mon bonheur, et l'on travaillerait à m'en faire un tourment. Comment M. de G*** a-t-il pu changer ainsi! Il était doux, prévenant, il n'avait de désirs que les miens, de pensées que les miennes, il ne trouvait de bonheur que dans le mien. Maintenant que l'intérêt le domine, il est toujours irrité. Les choses nécessaires me sont refusées, elles sont devenues superflues. Il n'a plus rien de doux à me dire, c'est une maladie, une fièvre continue. M. de G*** nous a présenté un de ses amis, le baron C., fils du général de ce nom, brave et excellent homme qui rendait fortunée sa nombreuse famille. On assure que son fils lui ressemble beaucoup. Il est grand,

il a l'air froid, le regard fier, mais pourtant plein de douceur. Lorsqu'il parle de son père, son âme se peint dans ses yeux. Bon jeune homme ! Il t'aurait attendrie, lorsqu'il nous raconta la perte qu'il a faite. Il sortait de l'école militaire pour rejoindre l'armée à Dresde. Son père, qui était fort sévère, lui prit la main et lui dit : O.., je ne demanderai jamais rien pour toi, suis mon exemple, que ton courage et l'honneur seuls te protégent pour ton avancement ; mais n'oublie pas que le jour où tu recevras l'étoile des braves, sera le plus beau de ma vie. C'est ainsi que, pleins d'espoir, ils se quittèrent. Six mois après, il fut décoré, et il fut doublement heureux en pensant à l'auteur de ses jours. Il lui écrit que cette marque d'honneur lui est mille fois plus chère, puisque son père peut l'avouer avec gloire. Il attend une réponse, mais qu'elle tarde au gré de son impatience ! Il pense à la joie qui va animer sa famille. Mais, hélas ! tout son bonheur est illusoire ! Un journal lui tombe sous la main : l'article L... frappe sa vue : déjà il ne voit plus rien, il connaît son malheur, son père n'était plus ! Il est mort des longues suites de l'amputation d'une jambe, il est mort le jour que son fils rece-

vait le prix de la valeur...... Pauvre jeune homme !..... Quel intérêt il nous inspire ! Toute cette journée s'est passée à parler de sa famille, qui est composée de M.me la baronne O..., ainsi que son fils la nomme, la mère de Madame, la mère du général, quatre demoiselles et cinq fils, et toute cette famille est parfaitement unie. Tu ne peux te faire l'idée du désir que j'ai de la connaître. Que l'union, la bonne intelligence font plaisir à voir ! Mais, mon amie, je ne te parle que de moi, de ce qui m'entoure, et je ne te dis rien de toi. Aussi, tu ne m'en parles jamais !... J'en conçois bien la raison : tu sais que M. de G*** lit mes lettres. Il est de ces riens que nous seules savons comprendre et qu'un autre saurait mal interpréter; je chercherai le moyen de recevoir tes épîtres sans avoir à redouter des regards indiscrets.

LETTRE IV.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Depuis un mois, nous avons eu beaucoup de monde, c'était la fête du pays, et nous

n'avons eu que bals et dîners chez nos voisins de campagne. Le baron est revenu ici, et nous avons passé quinze jours charmans. M. de G*** l'a prié d'être mon chevalier, et, à ce titre, il ne m'a pas quittée. Nous avons fait de la musique ensemble et quelques lectures; il a quelquefois une gaîté folle, mais il revient souvent à son caractère, qui est mélancolique. Il est parti; il a dû rejoindre son régiment, et nous voilà seuls. Je crois que le bourdonnement qui s'est fait autour de moi depuis quelque tems, m'a fait désirer la solitude. Je la cherche, et je n'y trouve plus de charmes; je ne sais plus ce que je veux. J'aime à être seule, et alors la tristesse s'empare de moi. Je ne puis former une idée, tout est bouleversé dans ma tête. Je veux m'occuper, je ne puis. Je rentre au salon et je m'approche de M. de G***, je crois que j'aimerais à avoir son bras, parcourir la campagne avec lui, épancher mon âme dans la sienne : s'il savait y répondre! Mais, dans ce moment, il a une grosse gaîté que je me garderai bien de troubler. Mais quel est le mal qui m'agite? M. de G*** ne me tourmente plus, il ne s'occupe pas de moi..... Peut-être est-ce cet oubli qui cause ma peine?

Mon cœur aimant a besoin d'être occupé : mon âme cherche l'âme qui lui réponde. En effet, être seule, n'inspirer d'intérêt à personne, sentir qu'on n'est pas nécessaire au bonheur d'un autre, et ne plus espérer....Ah! ma chère! puisses-tu ne connaître jamais tout ce que cet oubli a d'affreux!...... Je ne puis finir cette lettre, mon cœur bat d'une vîtesse effrayante, je me sens mal, j'ai besoin d'air pour respirer..... Depuis huit jours que cette lettre est commencée, je n'ai pu y ajouter un mot. J'étais oppressée, je pris un livre et fus à travers champs. Il y avait fort long-tems que je marchais, lorsque le ciel se couvrit, le tonnerre se fit entendre, et je m'aperçus alors de tout le chemin que j'avais fait. Je me hâtai de regagner le village; malgré ma vîtesse, une grosse pluie vint me surprendre, un vent épouvantable s'éleva, pas un abri pour me garantir. Mes vêtemens étaient traversés, et j'arrivai glacée. On était inquiet, on me gronda fort, et on eut raison. La nuit, j'eus une fièvre violente, et je fus, pendant trois jours, dans un état alarmant..... Je suis mieux, beaucoup mieux, j'ai repris mes occupations et mes promenades favorites; adieu, ma chère, tout à toi.

LETTRE V.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je suis bien contrariée, ma chère bonne ; il faut perdre mes connaissances et mes chères habitudes. M. de G*** vient de recevoir l'ordre de se rendre en Artois. Je voyagerai dans ma voiture jusqu'à Paris. Là, j'attendrai qu'il soit installé, et, lorsque mes appartemens seront disposés, je partirai. Je serai obligée à de nouvelles connaissances ; que cette vie errante me donne du dégoût pour les voyages ! A peine commence-t-on à s'apprécier, à se connaître qu'il faut tout rompre pour aller recommencer d'autres liaisons, qu'il faudra rompre encore pour de nouvelles. Cette pauvre Cornélie pleure déjà. Paméla est triste, elle n'avait d'autre compagne que moi ; elle a 16 ans, elle n'a connu aucun des plaisirs de son âge ; elle dirige seule la maison de son père, et s'en acquitte avec un zèle, un ordre qui serviraient de modèle à la meilleure femme de ménage : pourtant elle n'en reçoit jamais l'éloge qu'elle mérite. Son père, qui

a passé la moitié de sa vie dans les colonies en a rapporté la rudesse. Quoiqu'aimant ses enfans, il n'a rien de doux à leur dire ; j'étais le conciliateur dans tout, j'ajoutais à leurs plaisirs, et ils se trouvaient heureux d'avoir une personne de plus dans leur société. Enfin, il faut partir, et si j'éprouve du regret en quittant ces lieux, un plaisir m'attend sur mon passage, puisque j'espère t'y rencontrer.

LETTRE VI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Rien ne me réussit. J'arrive à Paris, j'espère t'y trouver, et tu en es partie ! J'ai mille choses à te dire ; j'ai besoin de tes conseils, et tu n'es pas là ! je t'avouerai que je retarde, autant que possible, mon départ pour A.... Je ne sais, mais je n'y songe qu'avec tristesse ; d'abord, c'est une place forte, par conséquent ville fermée. On assure qu'il y a de la société, et c'est elle qui m'effraie. Je hais ces visites à froid, ces

devoirs me fatiguent d'avance. Il faut arriver, frapper aux portes des gros bonnets du pays ; on s'examine scrupuleusement, on ne se connaît pas, on cherche à se deviner, on n'a parlé que de la pluie et du beau tems, et on se quitte, en s'assurant qu'on est enchanté d'avoir fait connaissance. Ce plaisir se renouvelle partout, et, s'il est heureusement varié, c'est lorsqu'on peut se faire représenter par une carte. Mon Dieu ! que je voudrais avoir terminé ces insipides corvées! Que me fait le monde, lorsque mon cœur reste isolé ! Quand l'intimité ne peut me donner ces doux épanchemens d'amitié que je ne trouve qu'avec toi ! Enfin, cela doit être, les convenances le veulent, et si vous osez vivre seule, vous suffire à vous-même, on vous jugera sans mérite ; vous n'osez paraître, c'est que vous n'êtes pas faite pour le monde, et vous êtes condamnée sans instructions de convenances. Tu penses que je serais fort insensible à de telles décisions ; mais M. de G*** en souffrirait trop. Il tient beaucoup à l'idée qu'on peut se former de moi, et, plus je suis recherchée et plus il est heureux ; du moins il en est ainsi à mon entrée dans une société nouvelle. Mais lorsque

le jugement est bien établi, il change d'humeur, il en devient presque jaloux, quoiqu'il prétende ne pas l'être et que son amour propre craint seulement le ridicule attaché au mari d'une femme recherchée..... Décidément, je vais lui faire encore la prière de me laisser à mon intérieur : nous ne vivrons que pour nous ; je veux qu'il y trouve des charmes ; il ira dans le monde quand il voudra, moi, je suis armée contre l'ennui avec ma bibliothèque, la musique et le travail : je puis tout défier, qu'en penses-tu ? Est-ce bien là le moyen d'être heureuse ? Oui, c'est le parti que je dois prendre. En attendant, si tu ne viens pas vîte, je suis décidée à aller te trouver. Adieu, mon amie, toute la famille se rappelle à ton souvenir.

LETTRE VII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je t'ai fait mes adieux, ma chère Victorine, nous avons eu bien peu de tems à passer ensemble, une semaine à peine, et il

a fallu nous séparer.... C'est en vain que j'ai voulu faire partager mon projet de retraite à M. de G***. Il aime, dit-il, à se délasser de ses travaux, et à faire sa partie de bouillote ; il faut que je sois près de lui. J'ai vu tout le monde. Il y a ici beaucoup de demoiselles, ce qui égaie les réunions ; mais pour faire danser ces dames, il n'y a que deux hommes. L'un est un grand jeune homme qui a paru trois mois dans les gardes-du-corps, ce qui lui a fourni l'occasion de voir Paris, d'où il n'a apporté que le ridicule ; c'est le sot élégant du pays. L'autre, fils du marquis d'H... sans aucune idée de convenances, et qui met du luxe à être butor, vient en soirée, en descendant de cheval ; il entre avec les éperons, la cravatte en sautoir, la veste fourrée : celui-là a permission d'impertinence. On se moque de lui, mais on souffre ses sottises. Il y a ici quelques fortunes, mais une garnison est bien nécessaire ; car, pas d'hommes, pas de prétentions, dès lors pas de caquets, et que devenir ?... J'observe les vieilles demoiselles pleines d'espoir en voyant leurs partners au boston ; l'air occupé de la maîtresse de maison, qui pense faire des mariages en arrangeant ses parties.

Les jeunes filles critiquent, et aux petits jeux, se vengent de leurs aînées. La jalousie, qui naît chez elles, du même désir, celui de plaire et de fixer, donne de mauvaises impressions sur celles qui déjà commençaient à inspirer quelque intérêt. Cette petite ville, peu peuplée, offre une assemblée de famille, et, lorsque par ses liens, elle devrait nous montrer une douce union, elle ne nous montre qu'une réunion de petites animosités. Les demoiselles ont la conversation des jeunes femmes, les femmes parlent les yeux baissés; c'est un tableau fort divertissant. Que n'es-tu près de moi, mon amie, tu trouverais de quoi éveiller la dose de malice que la nature t'a donnée. Je crains bien d'avoir dérangé les soirées. Elles finissaient à huit heures et demie, on les prolongera d'une heure, ce qui flatte beaucoup le baron de Cou..., qui, étant venu ici par amour pour la pêche, disait qu'il n'était pas venu dans ce pays pour se coucher avec les poules et se lever avec les coqs, que les heures de ses repas sont changées, qu'il ne s'y retrouve plus. Nous allons avoir une noce : le major se marie à une demoiselle de 28 ans, une élégante des Pays-Bas. Je doute du bonheur de ces époux. Le

monsieur est brutal, jaloux, laid, grossier, sans fortune; dis-moi, qui a pu décider cette dame à passer sa vie près d'un tel être? Il n'a pu la tromper, car sa figure peint son âme..... Nous verrons : pauvres gens!.... Ils ne songent pas aujourd'hui que c'est pour toujours! Ce vieux major est dans une cruelle agitation! il m'a consultée pour la corbeille; il est étonné, il ne comprend pas qu'il faille tant d'argent pour se marier. Il en perdra la tête. J'avoue que je me suis un peu amusée de ses frayeurs, parce qu'il est avare : et puis me trouvant un jour à dîner dans une maison, on servit un lièvre (pour lequel tu connais l'antipathie de mon estomac.) Je perdis connaissance; et ce vilain homme assurait à son voisin que c'était pure coquetterie de ma part. Ma coquetterie n'est que le désir de ne pas déplaire, et ce moyen ne serait pas dans mes projets. Je me suis vengée en le forçant à être généreux et agréable à sa dame, je ne suis pas trop méchante; tu ne te plaindras pas, car je cause longuement. Envoie-moi, ma chère bonne *Marie*, une petite nouvelle de M.[lle] Des..., on en dit beaucoup de bien. Joins à cet envoi quelques romances nouvelles, car j'ai quitté Paris sans prendre mes précautions.

LETTRE VIII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Nous avons été agréablement surpris dimanche au soir. Le baron O..., qui est en garnison à quinze lieues d'ici, est arrivé pour huit jours. Sa famille habite à St.-A...à une lieue de la ville. Demain, il doit me conduire chez sa mère. Enfin, il sera satisfait ce désir de connaître cette famille. Déjà, ses frères sont venus faire connaissance avec nous; j'en suis fort contente : je ne terminerai cette lettre qu'après avoir fait une visite au château....

J'ai vu la baronne; c'est une femme aimable; elle m'a accueillie, comme si elle me connaissait, et je me sentis de suite entraîner vers elle. Elle est d'une complexion fort délicate, je crains que sa poitrine ne soit attaquée. Elle a conservé le deuil depuis la mort du général. Elle était entourée de ses demoiselles lorsque j'arrivai : je demandai à être présentée aux bonnes mamans; je les ai vues. Que la vieillesse fait plaisir à l'âme, quand on voit sous les rides de l'âge le

calme d'une conscience pure ! L'une de ces bonnes mères a quatre-vingt-dix-huit ans. Comme elle était en Allemagne, lorsque son fils mourut ici, elle croit qu'il est prisonnier en Russie, et espère toujours. C'est par cette erreur, qu'on lui a évité la douleur de survivre à son fils bien aimé. L'autre est mère de Madame, elle a 90 ans ; elle est gaie, douce, aimante : elle dansa l'hiver dernier un menuet, avec un de ses petits-fils, dans une soirée que l'on donna au château. J'étais heureuse de cette douce harmonie de famille. J'aurais voulu avoir des soins qu'elles voulussent bien recevoir. Il est si pur l'air qu'on respire près d'elles ! Le baron proposa de nous faire voir sa campagne. Madame me prit le bras et me fit connaître dans le jardin les carrés cultivés par ses enfans. Là, mon fils a fait un berceau pour moi, quand je veux bien venir visiter les fleurs de ces demoiselles ; plus loin, au bout du jardin anglais, devant ce ruisseau, est un banc de mousse, nommé l'oubli du monde. Nous allions poursuivre quand une des demoiselles m'appela pour me montrer le cœur de son frère : c'est un dessin au milieu du parterre. Madame, d'un air fort gai, m'en fait examiner la sé-

cheresse. Le cœur est plein de pensées, le myrthe qui est au milieu n'a plus de feuilles, le soleil l'a brûlé. Le baron seul veut en prendre soin ; mais il le néglige. Madame me fit un bouquet des pensées qui restaient. Je ne sais quel était leur charme pour moi, mais je ne pus contenir les battemens de mon cœur : dans ce moment, ces Messieurs nous rejoignirent.—Quoi ! Madame, vous êtes arrêtée à mon parterre !..... Oui, dit la baronne, et M.me G*** trouve que ton cœur est bien malade. — C'est très-vrai, dit-il, je le soignerai. — Si tu fais bien, mon frère, tu en arracheras tout ce que tu y as mis. — Non, ma petite sœur, non ; j'y ajouterai des fleurs, mais je conserverai celles qui y sont... — Je te *le* conseille, il n'y a plus que du bois et des feuilles : maman vient de donner toutes les pensées.... — Ah ! Madame, je suis un mal-adroit, permettez-moi de vous donner un bouquet de plus belles fleurs..... — Non, Monsieur, je tiens aux pensées qui m'ont été offertes par Madame .... La baronne plaisanta un peu son fils sur le retard de sa galanterie et la mauvaise fortune de ses offres. —Cette propriété est charmante, et ses hôtes adorables. On m'a beaucoup priée de venir y

passer quelques semaines ; nous avons une invitation pour y dîner jeudi. Le baron vient nous voir tous les jours et part vendredi. Adieu, ma chère bonne, adieu.

LETTRE IX.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Depuis un mois j'ai cessé de t'instruire de mes plaisirs ; j'ai toujours été hors de chez moi : j'ai peu quitté le château de St.-A***. Le jeudi, je devais y aller dîner, le tems était affreux, les chemins impraticables aux voitures, le baron était désolé : une lettre de sa mère me donna le courage de braver le mauvais tems. Monsieur et moi partîmes à cheval, le baron nous accompagna. Malgré une petite pluie qui mouillait fort, nous avons été d'une grande gaîté. Arrivés dans la cour, j'allais descendre, quand Madame vint sur le perron, me défendre de mettre pied à terre..... — Tu vois que M.me G*** ne peut descendre, la terre est trop mouillée. — Je fus enlevée de dessus mon cheval et portée au salon : je quittai ma mante, et il n'y parut

plus. La journée fut charmante, et la soirée plus gaie encore. Madame n'a pas voulu me laisser partir, et, depuis, je l'ai très-peu quittée. Il est impossible d'avoir plus de soins, d'attentions délicates. La baronne a une de ses demoiselles mariée et partie pour les colonies hollandaises ; elle la regrette beaucoup. — Ma Cécile me manque ici, M.me G***; je sens que, lorsque vous occupez sa place, ma tristesse est moins grande : venez donc souvent. Elle me prit la main. — Ah ! que j'aurais voulu être libre de tout engagement, et qu'alors elle m'eût proposé de remplacer sa Cécile! De combien de soins mon cœur aurait payé sa tendresse !...... Elle m'a raconté son amour pour ses enfans, celui qu'elle eut pour son époux ; elle me dit combien il l'aimait, quoique parfois il portât ses hommages ailleurs ! Ah ! j'ai versé bien des larmes, me dit-elle un jour, je crains bien pour mes fils l'inconstance de leur père. Le baron surtout, il est bon, mais violent ; puis il a une imagination qui m'inquiète ; il saisit tout avec enthousiasme, mais je crains l'instabilité de ses idées..... — Vous le jugez bien sévèrement, Madame ; dans toutes les conversations que j'ai eues avec lui, il m'a

parlé de sa tendresse pour sa famille, avec un feu, une sensibilité qui ne peut naître que dans une âme pénétrée.— C'est fort bien, ma chère amie, mais vingt fois il m'a annoncé des projets de mariage, je le priais d'attendre quinze jours avant de faire sa demande; il cédait avec peine, et, le tems écoulé, il n'y songeait plus, et riait d'en avoir eu la pensée.....— Peut-être y avait-il songé par ennui, par désœuvrement; il n'aimait pas. Je l'excusai, et pourtant je craignais qu'il ne fût tel que sa mère le jugeait.... Ah! s'il trouve du plaisir à briser le cœur qu'il a su attirer, qui est-ce qui pourra faire connaître ce charme si doux de ne vivre que pour un autre?...... L'amour, tel que mon imagination l'a créé, ne serait-il pas de ce monde? J'ai cru le rencontrer un jour dans un autre : il avait ses charmes, mais ce n'était qu'une froide imitation. Cet amour, qui brûle mon cœur de sa chimérique existence, n'a pu naître dans mon âme seulement. Peut-être est-il une âme comme la mienne : rien n'est découplé dans la nature..... Non, Emile est sensible:.... Depuis un mois, il est retourné à son régiment; il viendra passer son semestre ici, je trouve un grand plaisir

à nous réunir en son absence : sa mère parle de lui ; elle est si bonne ! j'aime tant à l'entendre ! Elle sait si bien aimer, que tout mon être est attiré vers elle.... Elle me disait hier : Savez-vous bien que je crains pour mes fils ;...... ils vous recherchent, vous apprécient, trouvent du charme à être avec vous ; s'ils allaient vous aimer!—Quelle idée, mon Dieu, nous avons trop d'abandon, trop de gaîté, c'est l'amitié de frères....—Hum!..... Le baron n'a plus son caractère léger......— Ah ! Madame, vous voulez plaisanter ; ne m'effrayez pas, je vous supplie.....—Loin de vous effrayer, ma chère Félicie, je veux vous préparer à repousser un sentiment qui, s'il venait à naître, ferait le malheur de l'un d'eux....Ce n'est pas pour vous que je crains. Votre gaîté, votre attachement à des devoirs que l'on ne vous rend pas agréables, je le sais, mais que vous respectez, vous mettent à l'abri de tout ce qui pourrait vous en éloigner..... Je ne sais quel trouble cette conversation a jeté dans mon cœur, quelles pensées elle a éveillées ? S'il était vrai ? Je cesserais mes visites, ou du moins elles seraient plus rares, et cette douce harmonie serait troublée ; chassons ces idées affligeantes.

Ils ont dans la société mille raisons de laisser parler leur cœur, et s'ils me recherchent davantage, c'est que nous voyant à tous les instans, il y a plus d'intimité....., et puis à la campagne on est si libre !.... Dis-moi que c'est à tort que je me suis effrayée.

LETTRE X.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Le mariage du major est consommé. Il est arrivé de Belgique et nous a présenté Madame. C'est une petite femme brune, très-brune et gaie jusqu'à la folie. Elle est bien supérieure à son mari et le fait bien sentir. Je ne sais combien de tems cela arrangera son orgueil, car on n'en a pas plus que lui. Malgré cela, il affecte un grand plaisir à traiter Madame en enfant gâté. Pauvre femme ! Elle devrait bien prendre de suite cette souplesse, cette douceur, cet oubli de soi-même, enfin cette grâce d'état qui convient au mariage. Elle annonce de l'entêtement, de la fierté ; jamais, dit-elle, elle ne cédera à un

mari ; je la plains, si elle ne réussit pas. Quant à l'âge de cette dame, on se marie, on doit et il faut avoir tout prévu.... Il faut savoir que c'est pour la vie. Heureuse la femme qui rencontre à son premier amour celui qui doit être son époux, et qui passe doucement de l'amour à l'amitié, sans que d'autres passions cruelles aient déchiré sa vie !. Si j'avais trouvé ce cœur qui devait répondre à mon amour, je ne rêverais pas ce bonheur si doux d'être nécessaire au bonheur d'un autre.... Mais non, on a froissé, déchiré sans pitié mon âme ! Et que faire alors quand nos pensées, nos peines ne sont pas dans l'ordre des idées ni des sentimens que l'on conçoit...... Il faut donc fermer son âme, concentrer ses douces affections ; c'est ainsi que le cœur se flétrit par l'injustice et la dureté, et que l'on se fatigue de la vie. Les hommes retrouvent leur bonheur dans d'autres liaisons ; mais nous, dont le cœur est plein d'un seul sentiment, que devenons-nous quand notre félicité se détruit ? Il faut se taire, souffrir et attendre la fin d'une existence dont le charme ne peut renaître..... J'en étais là de ma lettre lorsqu'on entra ; je me hâtai de fermer mon secrétaire..... C'était le

baron qui arrivait pour la fête de sa mère ; M. de G*** était avec lui. Pendant la conversation, M. de G*** avait ouvert mon bureau et en avait pris la lettre commencée. Je ne m'en aperçus que lorsqu'avec ce rire qui m'annonce la peine, il dit au baron : Vous ne connaissez pas encore le caractère de M.me G***. Elle paraît si gaie, que jamais vous ne pourrez comprendre tous les sentimens tristes que son âme renferme ; et il lut ce que je t'écrivais; les larmes me vinrent aux yeux de cette tyrannie..... Quoi ! ne pouvoir tracer en liberté mes pensées, le seul soulagement que je croyais pouvoir me permettre !..... Ah ! cette conduite m'irrite à un point que je ne puis exprimer !..... Le baron me regarda ; que de douceur, que de pitié dans ce regard !.... Je vis sur les traits de M. de G*** qu'il était blessé de quelques réflexions de ma lettre ; si du moins la découverte qu'il vient de faire le ramenait à de plus doux sentimens ; mais, dit Montaigne, *au lieu de tendre les bras à la correction, nous y tendons les griffes*.... A peine le baron nous eut-il quittés, que j'eus à soutenir les injures les plus grossières..... Il nous vint du monde. M. de G***, d'un air gracieux parut

au salon ; il m'y conduisit en annonçant que j'étais fort souffrante et que je m'affectais des plus petits maux : il m'accabla de soins, de caresses, et on nous quitta persuadés que je suis la femme du monde la plus heureuse !..... Il dîne au château, et je suis seule. Bon Dieu ! que j'ai été trompée, lorsque M. de G*** s'offrit à moi !.... Comment a-t-il pu pendant deux ans feindre des sentimens qui ne sont pas les siens ! Peut-être ai-je plus tort que lui, peut-être l'ai-je embelli de toutes les qualités que je lui voulais.... Quel réveil ! souvent j'ai eu l'envie de tout abandonner ; la crainte du scandale m'arrête. Depuis sept ans que je suis près de lui, cinq sont passés dans les peines : je prendrai du courage, je resterai pour expier les torts de mon imagination, peut-être un jour..... Hélas ! c'est ainsi que d'espérances en espérances, nous arrivons où elles ne passent jamais. Reste dans ta position, mon amie, profite de tes beaux jours, songe qu'il est fragile le bonheur d'une femme.

LETTRE XI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

On a célébré la fête de la baronne : c'était une vraie fête de famille. Le lendemain, elle a voulu me procurer le plaisir de la pêche. Les viviers sont pleins de poissons ; depuis trois ans on les avait oubliés ; aussi nous en prîmes considérablement. Je quittai un moment les pêcheurs pour rejoindre les bonnes mamans qui, de loin, jouissaient de nos succès. J'étais près d'elles depuis dix minutes environ, lorsque des cris m'attirèrent près de l'eau. J'arrivai au moment où on en retirait le baron. Il se jeta dans les bras de sa mère ; ce n'est rien, lui dit-il, ce n'est rien ; j'étais monté sur le bord du bateau, un étourdissement m'a pris, je suis tombé.... Madame le tenait dans ses bras, et ne pouvait se lasser de le regarder. Ce petit événement, qui nous a fort effrayés, n'a pas eu de suites ; mais je n'ai pu retrouver ma gaîté de tout le jour. Je pensai que toute cette famille, heureuse à l'envi, de m'être agréable, au milieu

des plaisirs qu'elle inventait pour moi, avait été au moment d'être livrée au désespoir ; qu'au milieu des jeux, la mort qui ne respecte rien avait manqué de frapper un être aussi cher. Mes regards s'attachèrent sur cette pauvre mère, qui oubliait le passé pour jouir du présent. Emile s'efforçait de rire de notre effroi, tout le monde était dans l'ivresse, moi seule ne pouvais chasser les noires pensées qui me poursuivaient. Tout le monde fut au jardin, Emile s'approcha de moi, nous parlâmes de l'événement du matin. Je vous cherchais, me dit-il, lorsque la tête m'a tourné. Combien je suis heureux de cet accident, puisque sans lui, j'ignorerais encore tout l'intérêt que l'on prend à moi ! Ah ! si vous connaissiez toutes les souffrances de mon cœur!.....On nous rejoignit, je n'en entendis pas davantage. Qu'allait-il m'apprendre ?.... Il est malheureux..... Aimerait-il ? mais non. — Je m'en serais aperçue. Il ne s'occupe de personne, jamais son regard ne va chercher celui d'un autre....... Je m'y perds ! Pauvre Emile !..... Je crains sa confidence et la désire.... Bon soir, mon amie, je te quitte ; je suis mécontente de tout le monde, je suis mécontente de moi-même.

LETTRE XII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

On ne parle que mariage. Hier, chez la baronne, on voulait absolument marier son fils, malgré qu'il assurât ne le pas vouloir. — Tu le désirais tant autrefois..... — Cela est vrai, mais j'y ai bien pensé depuis. Sa mère n'insista point; je me trouvai plus à l'aise. Je crains tant pour lui les malheurs d'un long engagement!.... Cette proposition nous a occupés tout le jour..... M. de G*** lui disait : mon cher Emile, ne prenez jamais qu'une femme comme la mienne, et vous serez heureux. Je fixai M. de G*** pour connaître sa véritable pensée, mais il parut pénétré de ce qu'il disait. C'est aussi une femme comme M.me G*** que je souhaiterais à mon fils..... — Eh bien! j'attendrai qu'elle se présente. — Si ma femme devient libre, promettez-moi que vous me remplacerez. — Oh! de tout mon cœur, lui dit Emile, en lui prenant la main...... Cette conversation mit tout le monde en gaîté, et la baronne trouva

fort plaisant de me faire faire la même promesse.... Je me sentis rougir, et pus à peine balbutier que l'honneur de lui appartenir ne reposant que sur la perte que je pourrais faire, je la priais de rompre un entretien qui me faisait souffrir. — Voyez comme ma femme est bonne. — J'approuve M.me G***, elle vous aime, peut-elle songer à contracter de nouveaux liens? — Je l'aime bien aussi, moi; mais si je la perdais, je ne vivrais pas en hermite, et d'y songer ne tue personne. Emile se leva brusquement et sortit. On dit mille choses encore auxquelles je ne pris point de part. Je songeais à la sécheresse d'âme de M. de G***; je pensais qu'il était libre aujourd'hui, et je redoutais le sort qu'il me réservait. Nous retournâmes à la ville; Emile paraissait triste et inquiet. M. de G*** le plaisanta sur sa tristesse..... — Vous riez, mon cher G***, c'est aux heureux à rire..... —Mais, de quoi vous plaignez-vous, baron? Tout vous réussit; on vient vous offrir jolie femme et fortune, vous refusez le bonheur et vous osez vous plaindre!...... — Je crains de ne pas rendre heureuse celle que j'épouserai; j'ai de grands défauts, dit le baron..... — Bah! une femme doit les supporter! — Quoi! je

rendrais malheureuse par mon caractère celle qui m'aurait confié son bonheur et sa vie !.... non, je ne me marierai pas..... — Avec la réflexion que vous venez de faire, lui dis-je, vous ne devez pas craindre de vous engager; on peut confier son bonheur à une âme comme la vôtre, sans crainte d'être trompée.... — Le croyez-vous, Madame ?..... — Si elle le croît !..... Oh ! ma femme croît à tous les beaux sentimens !..... — J'ai du moins besoin de croire aux bons..... — Croyez-y, Madame, vous êtes faite pour les inspirer.... — Ne gâtez donc pas les femmes, elles n'y sont que trop disposées.... — Ne craignez rien, lui dis-je, vous m'avez appris à me connaître.... — Pourquoi, mon cher G***, ne voulez-vous pas laisser voir à Madame le bonheur que vous lui devez ?.... — Mais c'est moi qui voudrais la voir heureuse !.... — Ah ! cela vous eût été facile, mais vous avez toujours repoussé mon cœur, vos duretés m'ont forcée au silence; j'en souffrais, vous seul le saviez, et jamais vous n'avez essayé à me rendre le bonheur.... — Eh bien ! vous l'entendez !...elle m'accuse !... — Allons, M. de G***, ne repoussez pas Madame..... — Laissez donc, mon cher, enfantillage que tout cela !.... Le baron nous a

quittés, et je suis rentrée dans mon appartement..... Ah! ma chère, ma position est chaque jour plus affreuse! Il faudrait des forces bien supérieures aux miennes pour la supporter.

LETTRE XIII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Le baron est parti pour Lille, où il doit passer la revue et revenir ici en semestre..... Nous voilà tous bien seuls. Que c'est une chose triste que le départ d'une personne que l'on voyait à tous les instans! On est dans les mêmes lieux, on a les mêmes occupations que la veille, et pourtant tout vous semble changé. La baronne est triste; elle s'enferme dans son cabinet; tout le monde sent l'absence momentanée d'Emile. Je vais au jardin; j'y retrouve les eaux, les arbres, les fleurs; mais je n'y retrouve plus le charme que j'aimais à y rencontrer; et, dans cette maison si agréablement habitée, un seul être manque, et tout semble attristé. Je te quitte, nouvelles contrariétés; il nous arrive des visites...

Nous avons eu à entendre tout ce que la conversation offre de plus ennuyeux..... Un ancien chevalier, l'on n'en peut douter lorsqu'on aperçoit sur un habit marron un long ruban rouge auquel est suspendue une large croix de Saint-Louis, emblême d'honneur, et qui nous porte à mieux observer celui qui en est décoré : dans cette circonstance, je t'assure que rien n'est à l'avantage de celui-ci. Figure-toi un grand homme maigre, au teint basané. Il entre en riant et rit sans sujet; il parle toujours de Madame sa femme et de Mademoiselle sa fille. Il nous raconte à tue-tête ses nouvelles plantations, il ne nous fait pas grâce des plus petits détails sur les colsats, l'œillette et les houblons; on n'entendait que lui et les petits éclats de Mademoiselle qui riait pour applaudir à tout ce que disait Monsieur son père. La baronne, qui voulait changer d'entretien, lui dit : Quand mariez-vous Mademoiselle? Et cela fit rire M.lle Caroline.... Le chevalier répondit : Oh! nous y pensons..... Depuis quatre ans que Caroline est sortie de pension, elle m'a attiré bien des demandes! mais je veux pour elle un militaire distingué; et tout ce qui s'est présenté ne pouvait me convenir.... Oh!

elle n'en manquera pas !...... et Mademoiselle riait toujours. Je proposai à ces dames une promenade sur l'eau et m'emparai des demoiselles, ce qui me sauva l'ennui du chevalier et l'embarras de ne rien trouver à lui répondre. Quant à la dame, c'est une bonne allemande, qui est très-caressante. Elle est toujours en admiration devant son mari : Dieu lui a donné bien des grâces. Penses-tu, ma chère, que nous nous soyons vu arracher agréablement à nos rêveries ?... Pour moi, je préférais ma tristesse pensive, au bruit fatigant d'une telle visite.... Il y a des gens bien mal inspirés! Hier, ils nous eussent amusés, car je ne doute pas qu'ils aient songé à nous être agréables, mais c'est le tems qu'ils ont mal choisi.... On sonne à la grille..... Il est tard.... qu'est-ce qui m'effraie ? Je suis tout émue....Ce n'était point en vain que la tristesse portait à mon âme cette vague inquiétude, c'était le pressentiment douloureux de la nouvelle que je viens de recevoir. Un exprès, envoyé hier au soir à M. de G***, ne le trouvant point en ville, vint le chercher au château, et lui remit une lettre qu'il ouvrit. Elle est du baron, dit-il, il est blessé ; mais ce n'est rien, rassurez-vous, et écoutez....

« Mon cher G***, prévenez doucement Ma-
» dame O... de l'événement qui vient de
» m'arriver. Parti seul de Saint-A... je con-
» duisais. Plongé dans mes pensées, j'ou-
» bliais et le cheval et la route que je
» parcourais. Bientôt mon cheval s'emporta,
» prit le mords aux dents; ne pouvant plus
» en être le maître, je sautai de la voiture;
» mais mon carrik se trouva accroché, et je
» fus traîné environ à cinquante pas. Je fus
» laissé sur la terre, au moment où la voi-
» ture tournait dans la cour d'une ferme. Il
» est miraculeux que je sois sauvé; une se-
» conde plus tard, j'étais pris entre la porte
» et la roue. On me transporta chez le fer-
» mier, un chirurgien est venu, et j'en suis
» quitte pour quelques contusions. J'ai le côté
» gauche meurtri et surtout le bras très-
» douloureux. Je me fais conduire à Lille,
» où ma présence est nécessaire. Prévenez
» doucement ma mère, assurez-la qu'il n'y
» a nul danger; présentez mes hommages
» respectueux à Madame; et vous, mon cher,
» recevez l'assurance de mon attachement....»
La baronne est dans une inquiétude qui ne lui permet pas de rester en place. Elle part dans une heure, pour voir par elle-même

s'il n'est pas plus mal qu'il ne le dit. Je ne suis pas sans inquiétudes, je retourne à la ville; j'attendrai de ses nouvelles avec bien de l'impatience. M. de G*** trouve fort ridicule nos craintes et assure qu'un militaire est fait à ces secousses-là, que lui-même en a vu bien d'autres...... mais il pouvait être tué, lui dis-je. — Eh bien! après, ne faut-il pas mourir?.... Quel raisonnement!.... Est-on heureux d'envisager de sang-froid la perte d'un ami? Non, quand on ne conçoit pas la douleur de le perdre, on ne peut connaître la douceur de le posséder. J'entends les chevaux; nous partons, adieu, ma chère bonne.

LETTRE XIV.e

FELICIE A VICTORINE.

Que les heures sont lentes, lorsque l'inquiétude nous dévore! voilà deux jours que la baronne est partie, et point de nouvelles! Est-elle malade? A-t-elle trouvé le baron plus mal? Voilà les seuls sujets sur lesquels mon imagination peut s'étendre. Les idées

les plus tristes se sont emparées de moi, et je n'ai de courage à rien.... M. de G*** a un voyage à faire à Saint-Om..... il faut l'accompagner. Pendant ce tems une lettre de la baronne peut venir, et, dans l'incertitude où je suis, un voyage de deux jours m'offre des tourmens que je n'ose envisager..... M. de G*** vient de m'apporter une lettre tout ouverte, elle est de la baronne. « Ma chère Félicie, me dit-elle, j'ai trouvé » mon Emile, il venait d'être saigné. Il » a un peu de fièvre, mais le médecin » assure que cela n'aura point de suites. » Que je suis heureuse d'être ici ! Il n'y » a pas de comparaison entre ma position » du soir où je reçus la nouvelle, et celle » d'aujourd'hui. Je n'aurais jamais pu la supporter. Je croyais l'accident beaucoup plus » dangereux; mais là, près de mon fils, je » reconnais que, dans quelques jours, il » pourra revenir au milieu de nous, et » je puis à mon tour calmer vos inquiétudes, » car je connais votre attachement pour » moi. Emile veut joindre un mot à ma » lettre, il ne faut pas contrarier les malades, » et je cède à son désir..... »

« Vous êtes mille fois trop bonne, Madame,

ma mère m'a raconté toutes les craintes que vous avaient causées ma chute : j'espère vous en remercier bientôt. Je ne me sens pas assez mal pour rester ici, et sitôt que l'on me le permettra, j'irai à Saint-A... En attendant, croyez-moi pénétré de reconnaissance pour vos bontés..... » Maintenant, je pars plus tranquille. Monsieur a voulu que j'écrivisse à la baronne et à son fils avant de monter en voiture. Je fis bien et de bon cœur une réponse à sa mère ; mais je trouvai une grande difficulté pour écrire à Emile. Je montrai ma lettre à M. de G***, il en fut content, et elle partira. Je regrette maintenant de ne lui avoir pas recommandé de rester quelques jours de plus, pour prévenir une rechute. Je sens que j'avais mille choses à lui dire encore, mais il est trop tard.... adieu, ma chère, au retour.

LETTRE XVe

FÉLICIE A VICTORINE.

Nous avons passé huit jours à Saint-Om...., et toujours en fête : Bon Dieu ! quel ennui !

que l'on est mal loin de chez soi ! Enfin, nous sommes de retour. Nous avons été bien étonnés de rencontrer le baron sur la route : il se promenait à cheval ; il nous a dit être de retour depuis trois jours, il souffre encore de son bras, et je l'ai trouvé bien pâle. Le lendemain, nous avons eu à dîner, Madame, deux de ses demoiselles, le baron, un de ses frères, le colonel et quelques personnes de la ville.... Nous partîmes tous à sept heures pour terminer la soirée à la campagne. Nous quittâmes nos voitures près du château, pour jouir de la promenade. Le colonel ne me quitta pas d'un instant. Nous étions tous très-gais, Emile seul semblait nous fuir. On proposa de valser ; il me prit la main, je n'osai lui parler. Jamais sa figure ne m'a paru si sévère. Enfin, il rompit le silence par ces mots :....Vous avez été bien gaie aujourd'hui ! combien vous avez été aimable ! On vous recherchait, moi, dans un coin, je suivais tous vos mouvemens, vous étiez occupée de tout le monde et moi seul oublié.... — Comment !... — Non, Madame, ce n'est pas un reproche que je vous adresse ; moi seul ai tort, excusez ma plainte. J'ai besoin de votre indulgence, car je suis bien malheureux !... — Com-

ment ai-je pu vous affliger? Vous avez pu penser qu'heureuse, je pouvais vous oublier? Emile, vous connaissez mal mon cœur. La valse finie, Emile me reconduisit, se plaça près de moi et ne m'adressa plus la parole. Je dansai avec son frère, il m'observa avec inquiétude, il semblait que la joie portât la peine à son cœur.... Est-ce Emile qui s'afflige du bonheur des autres?.... Je suis bien digne de pitié, si j'ai pu l'affliger? On s'est quitté à minuit : on assure n'avoir passé de longtems une soirée aussi agréable. Elle a laissé dans mon âme une occupation toute nouvelle. Je ne suis plus moi. Combien j'avais besoin d'être seule! Toutes mes pensées étaient bouleversées. Rentrée, Monsieur ne pouvait quitter mon appartement : enfin, il sortit, et je fus libre de me rappeler toutes les circonstances de la journée. Je songeai aux discours d'Emile, et le sommeil me prit sans avoir pu fixer mes idées. A mon réveil, j'ai retrouvé la pensée de la veille; je voulais aller passer la journée à Saint-A..., mais je donnerai ce jour à une personne malade, Monsieur ira seul. Adieu, mon amie, sois indulgente pour moi.

LETTRE XVI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

J'ai été à Saint-A... On m'a grondée d'être restée cinq jours sans venir. Je cherchai à m'excuser ; mais Madame fut si bonne pour moi, que je m'étonnais d'avoir eu la force d'être restée si long-tems sans la voir. M. G*** prévint la baronne qu'il me laisserait quelques jours chez elle ; il en fut bien remercié, et nous passâmes une journée heureuse. Le lendemain, Madame se trouva indisposée et se retira de bonne heure. Comme nous n'étions pas sortis de tout le jour, je fus au jardin avec les petites, qui étaient gaies, comme on l'est à leur âge. Le baron vint nous rejoindre. La maladie de Madame, son état de souffrance habituelle fut notre premier entretien. Insensiblement notre conversation prit un tour mélancolique, que le tems et le lieu ne firent qu'accroître. Il me parla de moi : il voudrait me voir heureuse ; puisse-t-il être mieux inspiré dans ses souhaits ! car le malheur, qui m'a accueillie à

ma naissance, m'ôte l'espoir qu'il me quitte jamais. C'est dans ce confiant abandon que nous sommes rentrés au salon. Je songeai que s'il connaissait ma fausse position, peut-être me traiterait-il avec le plus grand mépris. Que cette pensée est accablante ! Emile, si bon, si aimant, pourra donc un jour rougir de la préférence qu'il m'accorde ! Plus je trouve de charmes dans cette maison, plus mes craintes augmentent. Mais quoi ? Est-ce Monsieur G*** qui ira prévenir d'une chose qu'il a intérêt à cacher ! non, mais moi seule, je pourrai peut-être avouer à Emile.... Ah ! que je crains mon cœur, quand je suis seule près de lui, qui sait si bien me comprendre, et que je sens que si mon âme est digne de la sienne, le préjugé m'en sépare !... Je me sens prête à lui tout avouer et à fuir pour jamais ! Fuir ? et où ? sans ressource aucune..... Ah ! plains-moi, mon amie, mon secret est aux prises avec mon cœur.

LETTRE XVII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Nous sommes tués de bals et de soirées.

M. G*** fait sa bouillote, et le baron est toujours des nôtres. Qu'elle sera heureuse celle qu'il choisira ! mais il n'y songe pas, personne ne l'a fixé, et s'il doit prendre quelque dame à la danse, c'est toujours une personne âgée, sans agrémens et sans grâces. Il est aussi de toutes nos parties. Quand Monsieur ne va pas au château, Emile est chez nous ; et à Saint-A... nous avons mis la lecture en partage : je lis pour les mamans et les demoiselles, et, lorsque tout le monde est retiré, qu'il ne reste plus que Madame, Emile et moi, Emile lit à son tour, et souvent nous oublions les heures. Que je préfère ces soirées de famille aux brillantes assemblées ! Ici, ce n'est qu'un échange de sentimens, de douce sensibilité, lorsque là-bas il faut craindre de laisser connaître sa pensée. Cependant, depuis qu'Emile est ici, je ne suis plus seule. Souvent, dans le cercle le plus animé, nous faisons nos petites réflexions. Malgré que toutes ces dames me recherchent et qu'il me serait doux de pouvoir penser tout haut avec elles, je crains encore la manière dont elles raconteraient les gaîtés qui m'échapperaient. Je ne veux blesser personne, et cela pourrait m'arriver sans m'en

douter. Tu vas juger si les femmes ont de l'influence dans la société. J'étais à N..., M. de G*** y retrouva un camarade d'enfance, le fils d'un général, auquel il devait beaucoup. Ce jeune homme, compris dans la grande réforme de 1816, s'était retiré avec sa femme chez sa belle-mère, et reçu dans la société, attendait en silence les ordres du souverain pour reprendre son service. Le père de ce militaire, frappé par les lois, avait fui la France, abandonné la terre natale et les objets de son affection, pour conserver ses jours. M.me R... était de mon âge ; elle me rechercha, nous nous liâmes. Elle appartenait aux premières familles de la ville, et nous suivions les mêmes assemblées. Un jour que je visitais une très-belle et ancienne noble dame, elle me fit des reproches de mon intimité avec la famille d'un banni. Elle se servait d'expressions qui attaquaient fortement mes amis, j'en fus offensée. Je lui répondis que je ne chercherais pas à pallier les torts du général ; que la reconnaissance pour l'homme auquel il devait sa gloire et sa fortune, ne devait pas l'emporter sur le serment qu'il avait fait à son souverain légitime ; mais qu'enfin sa faute avait reçu une grande

punition et que le Roi n'avait pas voulu poursuivre toute cette famille, puisque le fils restait à sa disposition...... Je n'entends rien aux discussions politiques, Madame, mais ayez la bonté de venir aux soirées de M.me R..., elle en sera flattée; vous y verrez des personnes dont les bons principes sont connus, vous y verrez des gens qui ont oublié le passé et qui jouissent d'un présent qui fait espérer un plus doux avenir. Elle parut persuadée, mais le lendemain on défendit aux officiers de se trouver dans les soirées de M.me R... Un personnage, époux de cette dame, fit une démarche près de moi, dans laquelle il ne gagna rien, parce que je suis persuadée que céder à l'injustice, c'est lui donner une force qu'il faut redouter. — Mais votre mari a promis de ne plus les voir.....— Si M. de G*** le croit de son devoir, il fait bien; il est libre d'ajouter, par son abandon, au malheur de son meilleur ami; mais moi, je me crois obligée de me charger de sa dette. On ne m'en reparla plus. On fit un voyage à Paris, où l'on chercha à nuire à M. de G***. Je quittai la Lorraine, ce qui me fit rompre mes liens d'amitié, sans me faire oublier les jours heureux que je leur

ai dus. Voilà, mon amie, ce qui m'est arrivé en 1817, par la folle exaltation d'une femme.

LETTRE XVIII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Une lettre de ma sœur m'apprend qu'elle retourne en Hollande ; elle désire m'avoir auprès d'elle. M. de G*** lui accorde sa demande. Je vais la prendre à Paris, d'où nous partirons pour Amsterdam. M. de G*** doit me conduire à Arras, en cabriolet, d'où je prendrai la poste. Il a été faire une visite au château ; il revint avec le baron qu'il avait instruit de mon départ.... — On dit que vous allez nous quitter, Madame?... — Oui, baron, je me suis obligée à conduire ma sœur ; ses intérêts les plus chers la réclament, elle assure que je puis lui être très-utile dans cette affaire-là.... Vous-même, Emile, vous retournez à votre garnison ; votre semestre est fini, et vous nous quittez avant mon départ. Ces Messieurs sortirent, et je demeurai seule. Je fus le lendemain à Saint-A... Ma-

dame me dit : Revenez bien vîte, ma chère Félicie, votre absence va causer un grand vide. M. de G*** assura à Madame qu'il viendrait tous les jours. Je compte beaucoup sur vous, lui dit la baronne, mais ne donnez-vous pas un trop long congé à Madame.... Je ne lui accorde que deux mois, dit-il...— Deux mois ! Mon fils part demain, Madame, dans quelques jours tout le monde nous abandonne. Que ferons-nous donc? M. de G***?... Tout en causant, nous passâmes au jardin; le baron prit mon bras, M. de G*** celui de la baronne. Bientôt ils nous laissèrent seuls, le bruit des rames nous apprit qu'on était sur l'eau ; nous avons hâté le pas, mais on n'a pas voulu nous recevoir. Il fallut bien les attendre, et nous nous sommes assis où le bateau devait revenir. Il faisait nuit, nous étions seuls, et tout ajoutait à nos pensées mélancoliques. Emile allait partir, et je n'osais lui en parler, tant mon cœur était péniblement agité ! Enfin, il me prit la main : —Quelques heures encore, et je quitterai ces lieux, d'où vous partirez bientôt aussi. Les plaisirs vont vous suivre, mais moi ! loin de vous, qui seule m'avez fait connaître la vie, que deviendrai-je ?... Si du moins vous dai-

gnez me plaindre !... — Ah ! Emile ! Emile ! n'attaquez point mon cœur, c'est moi qui demande votre pitié.... Le bruit que faisaient les cygnes qui fuyaient devant le bateau et celui des rames, nous apprirent que nous n'étions plus seuls. Je me sentis presser dans ses bras, et son premier baiser fut son baiser d'adieu. Nous rentrâmes tous au salon ; je n'avais plus ma tête, je répondais sans avoir pensé. On annonça la voiture, et nous partîmes pour la ville. Monsieur était fort gai ; mais à l'incohérence de mes idées, il me dit : Qu'avez-vous donc ? Vous précipitez vos réponses ! — Je ne sais, lui dis-je, je souffre de la poitrine, je suis oppressée... — C'est l'orage, me dit-il, le repos vous fera du bien. Rentrée dans mon appartement, Monsieur m'annonça qu'il partirait de bonne heure, parcequ'il avait promis de conduire le baron jusqu'à Bét..., où lui-même avait à faire. Il se retira : je restai seul. Dieu ! Quelle nuit j'ai passée !... J'ai vu dans mon cœur ; il est plein d'un être auquel je n'appartiendrai jamais. A six heures, Monsieur est entré chez moi. — Tiens, voilà des fleurs qu'Emile t'apporte, et il jeta sur mon lit un bouquet de Germandré.... Partons, baron, partons.

A peine si j'eus le tems de le voir, et ils partirent. Mes larmes coulèrent en abondance. Nous reverrons-nous jamais ? Tant d'événemens peuvent nous séparer pour toujours. Je pris le bouquet qui était sur mon lit, j'en écartai machinalement les feuilles, et j'aperçus un billet. Surprise, je l'ouvris avec précipitation, et je lus ces mots : « Qu'il faut de » forces pour quitter les lieux où vous êtes » encore ! L'heure d'hier au soir a décidé du » sort de toute ma vie. Déjà je ne vivais que » pour et par vous ; ah ! ne m'ôtez pas la » douceur de vous entendre encore ! Un » mot, un seul mot de vous, et je croirai » que vous m'avez pardonné ! Peut-être » alors trouverais-je la force de vivre jus- » qu'au retour. Vous partez lundi, jeudi j'au- » rai osé vous adresser un mot à Paris ; ne » me privez pas de cette douceur ? Je ne » pense que par vous ; laissez-moi vous ex- » primer toute ma reconnaissance. Adieu, » Félicie ! Adieu ! Ce mot donnerait la mort, » s'il n'était suivi de l'espérance.... » Voilà le contenu de ce billet. Tu ne peux te figurer dans quel embarras j'étais. Je ne voulais pas déchirer ce billet, je ne pouvais pas le garder ; enfin, après l'avoir lu et relu plus de

vingt fois, je l'ai donné au feu. Eh! qu'ai-je besoin de souvenirs! Je le retrouve partout, dans mon cœur, autour de moi, dans l'air que je respire. Comment revoir M. de G*** ? Jusqu'à ce jour, supportant une vie semée d'amertume, j'avais droit à ses égards, parce que j'étais sans reproches! Ah! qu'il m'accable d'injures, d'humiliations, je n'ai plus droit de me plaindre. Adieu, mon amie, adieu, c'est à toi seule que je confie mes faiblesses.

LETTRE XIX.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je t'écris de mon lit, la tête ouverte et le corps brisé de contusions. J'y vois à peine, mais je veux essayer de te peindre l'événement qui retarde mon arrivée à Paris. J'allais partir, la tristesse la plus sombre s'était emparée de moi. Je fis part de mes craintes à la baronne qui me plaisanta beaucoup, parce que ces craintes ne reposaient sur rien qui dût m'effrayer, disait-elle. Elle ne me quitta que lorsque nous fûmes en voiture.

M. G*** conduisait ; tous les mouvemens du cheval me causaient beaucoup d'effroi, ce qui lui donnait de l'humeur. A trois lieues de la ville, il descendit. Il s'avisa de débrider le cheval, et ordonna qu'on le fît boire. J'étais restée dans la voiture sans pouvoir fixer une idée qui ne fût d'un triste présage. Tout à coup le cheval part ; mais quelle fut l'horreur de ma situation, lorsque je vis M. de G***, qui s'était jeté au cou du cheval, traîné pendant quelque tems, tomber et la roue passer sur lui. Mes cris portèrent l'épouvante, et l'animal effrayé s'emportait plus encore. Lorsque je ne tremblai plus pour M. de G***, je restai sans forces, résignée à la volonté de l'Etre qui peut tout, lorsqu'au détour d'un pont ma roue heurta une grosse borne qu'elle brisa : la secousse me jeta avec violence la tête sur le pavé. Je me relevai pour chercher M. de G***, je le vis accourir. Tranquille sur son sort dont l'intérêt seul me prêtait des forces, je me laissai tomber sur les genoux. On me transporta dans une maison, et, lorsque M. de G*** me vit couverte de sang, il fit un cri d'effroi et courut à sa voiture pour mettre en sûreté une somme qu'il devait laisser à Bét... C'est en vain que je

le cherchai en recouvrant mes sens ; j'étais seule au milieu des personnes obligeantes, mais étrangères, dont je ne concevais rien à l'effroi, ne sentant aucun mal. J'étanchai moi-même le sang qui sortait de mes blessures.... M. de G*** rentra, fut obligé de recevoir des secours, il se trouvait mal. Je m'informai s'il était blessé ; le chirurgien me dit qu'il n'avait que les jambes meurtries par la roue qui avait passé dessus. On me pansa à la hâte, je voulais continuer ma route. Une heure après, nous retournâmes à A...; on fut obligé de prendre d'autres chevaux, ce qui me fit fort gronder. Moi seule étais cause de l'événement arrivé et de toutes les dépenses inutiles que cela avait occasionnées. Je gardai le silence, une autre crainte m'agitait. Emile ignorait mon accident, allait écrire à Paris ; on ne sait pas dans ma famille que j'ai des lettres que moi seule dois voir.... On va peut-être me l'envoyer.... Cette pensée me donna une agitation qui fixa l'attention de M. de G***. Vous souffrez, me dit-il.... — Oui, je me sens mal, je songe aussi à l'inquiétude de ma mère, de ma sœur, lorsqu'elles ne me verront pas arriver. Je vais leur écrire de suite. Rendue chez moi, le chirurgien vint ;

je ne voulus pas laisser panser ma blessure avant celle de M. de G***. Pendant ce tems-là, je traçai à la hâte quelques mots pour les miens. Monsieur me gronda, mais ma lettre partit. J'ai remarqué, dans cette circonstance, que les forces ne m'abandonnent que lorsque l'effroi est passé. Je perdis connaissance, on me posa l'appareil pendant mon évanouissement, et je garde le lit depuis ce tems. Tâche de me lire, je n'y vois plus.

LETTRE XX.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Depuis un mois que je ne t'ai écrit, tu as eu de mes nouvelles par les miens. Tu sais que M. de G*** a toujours voulu marcher, et que le mal a fait des progrès. On nous a saignés. Enfin, j'étais mieux lorsqu'il prit le lit à son tour. Souvent, la nuit, les douleurs qu'il ressentait le chassaient de sa chambre. Il arrivait près de moi, m'éveillait pour me débiter des injures. Je gardais le silence et l'excusais de tout mon cœur, parce que sa vivacité naturelle lui ôte la patience de souf-

frir. M.me O... vient me voir tous les jours; elle a reçu les lettres du baron auquel elle avait mandé mon accident, elle m'a lu une de ses lettres, elle respire l'inquiétude la plus grande. Il voulait venir, mais Madame lui a commandé de rester. Elle paraît préoccupée; l'empressement d'Emile l'inquiéterait-elle? Pourtant, elle veut que je passe ma convalescence chez elle, et, lorsque M. de G*** sera mieux, je compte y aller.

LETTRE XXI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Emile n'a pu résister à son inquiétude. Il a envoyé un de ses frères pour mieux savoir l'état dans lequel j'étais. J'allais partir pour Saint-A... lorsque Prosper arriva. M. de G*** le pria de me conduire au château; c'est en route qu'il m'apprit que son frère l'avait prié de lui éviter une démarche inconvenante. Pars, lui dit-il, hâte ton retour : je ne puis vivre dans cet état d'incertitude. J'ai appris des détails effrayans sur cet événement, par des personnes du lieu même où la scène s'est

passée ; c'est à ton cœur que je confie le secret du mien. Voilà ce que ce bon Prosper m'a appris. Pour éviter tous soupçons à Madame, il doit passer quelques jours ici.... Je reçois une lettre de ma sœur ; elle sera à Lille demain, d'où elle part de suite pour la Hollande. M. de G*** n'est pas rétabli ; mais il veut que j'exécute la promesse que j'ai faite de l'accompagner. Je pars seule. M. de G*** et M.me O... m'ont chargée de lettres pour le baron. Tout est prêt pour mon voyage, le tems me presse, je pars, adieu.

LETTRE XXII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je ne veux pas quitter la frontière sans t'adresser encore un mot. J'arrivai à huit heures du soir, et le baron fut le premier que je trouvai en descendant de voiture. Sa vue fit une telle impression sur moi, que je ne pouvais me soutenir. Il s'en aperçut, me prit le bras, et nous arrivâmes à la chambre d'Anna, sans nous être adressé un mot. Je me jetai dans les bras de ma

sœur que je n'avais pas vue depuis deux ans, et nos larmes coulèrent en pensant que nous avions été au moment de ne plus nous revoir. Je lui présentai Emile. Après les complimens d'usage, elle nous apprit qu'ayant hâte d'arriver, nous repartirions le lendemain matin à quatre heures. Emile a demandé à nous accompagner jusqu'à Gand : nous serons encore ensemble quelques heures de plus. Dans le moment où ma sœur me priait de lui raconter les détails de l'événement, effrayée, elle se jeta dans mes bras. Emile était pâle, je lui tendis la main, il la serra contre son cœur en disant : Ah ! je sens plus que jamais que ma vie dépend de la vôtre ! Elle n'était plus supportable tant que j'eus à trembler pour vous. Mais n'y a-t-il pas de danger ? Ne voyagez-vous pas trop tôt ? — Non, mon cher Emile, je suis bien, merci mille fois. Ma sœur et lui firent plus ample connaissance. Il vient de nous quitter, afin d'obtenir la permission de nous accompagner. — *Quatre heures !* Emile vient d'arriver, il ne pourra nous conduire que jusqu'à Courtray ; les chevaux sont mis, nous partons : adieu, mon amie, adieu !

LETTRE XXIIIe.

FELICIE A VICTORINE.

Nous voilà en Hollande, pays qui fut l'objet de mon admiration il y a deux ans. J'ai déjà parcouru les mêmes chemins, les mêmes villages, les mêmes villes, et tout au nouvel intérêt de ma vie, je n'ai de pensée que pour me reporter aux lieux que je viens de quitter. Ici tout est triste. Mon cœur est trop occupé pour trouver de l'activité à ce pays. Mon œil se repose sans intérêt sur ces grands bâtimens, qui au dehors paraissent inhabités, et cependant renferment des familles entières. Pour une seule maison j'ai conservé le même enthousiasme : c'est la maison Pl.... Que j'aime à juger de l'homme libre et policé par ce banquier respectable. Les hommes, en général, ont un intérêt particulier dans leurs opinions ; mais lui, libre par sa pensée, respectant celle des autres, il fait tout ce qui est obligation. Il fait le bien par sentiment, et c'est toujours de lui que viennent

ces nobles entraînemens. J'ai eu occasion de le bien connaître, et j'ai conçu pour son caractère une vénération qui me pénètre d'enthousiasme. Il est si rare, ce caractère de loyauté, de franchise et de générosité! Observateur instruit, il aime les arts et les protége. C'est la première personne que j'ai connue dans ce pays : l'impulsion que j'en ai ressentie ne s'effacera jamais. Que je souffre maintenant d'une absence à peu près volontaire! Bientôt peut-être il faudra quitter pour toujours la famille de Saint-A.. Cette absence, qui devrait me préparer, me fait mieux connaître combien j'ai peu de forces pour renoncer au bonheur. La tristesse qui s'empara de mon âme lorsqu'Emile nous quitta, il y a deux ans, ce dégoût de la vie que j'éprouvai alors, était l'annonce des tourmens que son amour me préparait. J'aurais dû fuir le danger; mais tout conspirait contre ma résolution. J'ai trop long-tems pris pour amitié le sentiment qui nous rapprochait à tous les instans. Je m'enivrais de bonheur, et c'est quand j'ai connu la vérité, que j'ai senti tout-à-coup l'obstacle qui nous sépare. J'étais trop abandonnée pour ne pas laisser

échapper mon cœur. Comment M. G*** ne m'a-t-il pas défendue par des soins délicats ! Les hommes nous accusent ! Eh, ne sont-ils pas coupables de nos erreurs ? La douceur, un seul mot obligeant, suffiraient pour nous arrêter sur le bord du précipice..... Mais, quand on ne se sent pas soutenue, protégée ; quand on est seule pour sentir et penser, comment résister à l'entraînement de celui qui répond à votre âme ! Je le voyais à tous les instans : mêmes goûts, mêmes pensées, mêmes sentimens, tout nous unissait..... Ah ! nous avons approché le bonheur de trop près, il a fui pour toujours.

LETTRE XXIV.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je reçois une lettre d'Emile, j'y respire son âme tout entière. Il n'a fait que rêver un bonheur qu'il ne connaîtra jamais, dit-il. Moi seule, qu'il déifie, aurai ses vœux, tout son amour ; il ne vivra que pour moi. Puisque des liens que la mort seule peut

rompre, me séparent de lui, il renonce à tout engagement. J'ai répondu; je combats toutes ses résolutions. S'il ne veut pas céder, je suis décidée à lui tout avouer. Jamais il ne donnera son nom à celle que la société a rejetée. L'implacable préjugé, qui flétrit tout, m'atteint et m'enveloppe dans ses proscriptions; il l'apprendra, et c'est moi qui lui avouerai et mes faux liens et ma honte. Son idole brisée, il retirera son cœur à lui et m'oubliera. Toutes les qualités qui méritaient son admiration vont s'éclipser à jamais, et une autre, protégée du bonheur, pourra embellir une vie qui doit se séparer de la mienne. Je déchire mon cœur par cette résolution, mais qui suis-je contre l'avenir de toute cette famille? Non, je dois souffrir, ma destinée m'y porte, qu'elle soit remplie. D'ailleurs, comment jouir d'une estime usurpée! Puis-je entretenir dans l'erreur celui que j'aime, dont l'estime m'est si chère! Non, cette conduite est indigne de moi! Je confierai mon secret à son honneur: c'est pour lui seul que je ferai mes aveux. Je resterai ici à attendre que M. de G*** retourne à Paris. Je fuirai le regard d'Emile, je ne lirai pas

dans ses yeux, jadis si pleins d'amour, le mépris que ma sincérité lui aura inspiré. Ah ! pourquoi ai-je quitté la carrière des arts ! Ma vie coulait entre le plaisir et la louange ; je ne songeais pas qu'il existât un monde qui nous rejette, parce qu'encensée le soir je ne voyais rien dans son jour. Pourtant, voyons de près cette morgue ignorante ! Nous y trouverons l'insolente ineptie, la nullité jointe à l'orgueil révoltant. Que d'êtres qui nous méprisent et auxquels nous rougirions de ressembler ! Tous les jours, je hais le monde davantage. Adieu, mon amie, crois que tu n'es pas comprise dans ma misantropie.

LETTRE XXV.e

FÉLICIE À VICTORINE.

Le sacrifice est fait, tout est avoué ; déjà l'impression est reçue ; tous les tourmens se sont emparés de mon âme, et j'ai besoin de me rappeler à chaque instant que c'est pour son bonheur que je donne le mien. Je crois que si j'avais pu attendre

un jour, j'aurais encore mon secret. Pourquoi donc coûte-t-il tant pour être d'accord avec soi-même ! Je ne suis qu'irrésolution, mes inquiétudes augmentent à chaque minute; je ne vis plus : j'aurais besoin d'activité. Tout est réglé ici, tout est calme, et ce calme me consume. Je voudrais m'occuper, me fuir enfin ; rien n'arrête ma pensée, elle m'entraîne, et je me retrouve toujours pour souffrir davantage. Crois-tu que je puisse longtems encore rester dans cette fluctuation de sentimens ? Non, je sens que le courage m'abandonne, quand je ne trouve plus rien en compensation de ce que je perds. Ma lettre se sent du peu de suite de mes idées : j'ai la fièvre depuis deux jours, j'ai la tête brûlante, et mon imagination troublée ajoute à son feu. Adieu, mon amie, adieu, je voudrais être auprès de toi...

LETTRE XXVI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je reçois une lettre d'Emile. Ne l'aimai-je pas assez ! fallait-il encore une preuve de

son amour pour me le rendre plus cher. Voilà sa lettre, connais Emile :....

D'EMILE A FÉLICIE.

« Depuis huit jours que j'ai votre der-
» nière, je suis un être tout nouveau;
» depuis ce tems, vous êtes beaucoup plus
» pour moi, plus que je ne puis l'expri-
» mer. Je n'osais espérer être aussi heureux.
» L'entière confiance que vous avez eue en
» moi, me rend fier d'avoir su vous ins-
» pirer ce sentiment qui fait tout mon
» bonheur. Ah ! mon amie, que ce lien qui
» m'attache à vous est puissant ! Oui, je
» le jure encore : *Jamais qu'avec toi*. Ce
» peu de mots te donne la mesure de mon
» amour; plus tard, tu pourras peut-être
» en apprécier toute l'étendue. Maintenant,
» dis-tu, je suis le maître de ton affreuse
» destinée. Ne crains pas que j'en abuse;
» tu es maîtresse de la mienne. Elle ces-
» sera d'être affreuse, si tu veux consen-
» tir que je l'unisse à la tienne. Oui, mon
» amie, je ne respire que pour toi, je
» n'aime pas comme tout le monde non
» plus, moi; et je serai le plus heureux
» des hommes, si tu consens aux désirs

» de mon cœur. Je suis décidé à tout ! » dis un mot, et qu'il vienne faire luire » un éclair de bonheur. tu as été jetée sur » cette terre de douleur, dis-tu, dans la » colère de Dieu. Loin de toi ces pensées ! » N'accuse pas la divine providence ! Les » uns sont plus heureux que les autres ; ta » destinée à toi était de souffrir jusqu'à » ce jour : je viens terminer tous tes cha- » grins. Donne-toi à ton Emile, rends-le » le plus heureux des mortels, viens passer » la vie près de lui ! Sans beaucoup de » fortune, on peut encore être heureux. » Nous vivrons l'un pour l'autre. Quelle » idée avais-tu donc conçue de mon amour, » quand tu avais cru le bannir par tes aveux ? » Tu m'es devenue mille fois plus chère. » Ma conscience est plus tranquille, tu peux » être à moi : l'espoir est rentré dans mon » cœur. Réponds, j'attends un mot qui dé- » cidera de ma vie. Tu ne le refuseras pas » à celui qui n'espère qu'en toi.... »

Il faut que je respire, mon amie, cette lettre si persuasive est trop entraînante. J'ai besoin de prendre des forces pour y répondre.

LETTRE XXVII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Non, je ne puis céder à ces idées de bonheur! Il faut briser son cœur, mais c'est pour mériter son estime. Un jour, en me connaissant mieux, il saura toute la force du sacrifice que je lui fais. Voilà la copie de la lettre que je lui adresse......

« Non, mon cher Emile, non, je ne puis » être à vous. Songez à votre mère : je » perdrais sa tendresse qui m'est aussi pré- » cieuse que la vôtre, si je lui enlevais » sa plus chère espérance. Vous même pour- » riez me blâmer un jour d'avoir pu céder » à votre amour. Votre âme délicate vous » porterait peut-être à garder le silence : » je veux le croire; mais moi habituée à » lire dans votre âme, le moindre mot, la » moindre réflexion viendrait porter dans » mon cœur la honte de n'avoir pu vaincre » mon attachement. Songez-vous à tout ce » que j'aurais à souffrir? Je vous verrais » livré aux réflexions dures de toute votre

» famille ; vous rougiriez peut-être un jour » à leurs froides plaisanteries. Non, mon » cher Emile, que je conserve votre es- » time, celle de votre mère, et j'aurai en- » core une part de bonheur. Cessez de me » parler du soin qui vous occupe. C'est le » délire de votre imagination, je dois le » craindre. N'écoutez pas un amour qui vous » trompe sur vos vrais sentimens. Laissez- » moi la gloire de vous avoir rendu heureux. » Ce n'est qu'à cette condition que je pour- » rai rentrer en France ; sinon, je suis » prête à suivre ma famille qui s'embarque » pour Saint-Pétersbourg. Emile, je vous en » conjure, donnez-moi du courage, n'ajou- » tez pas à mon malheur...... »

Oui, je suis décidée à ne rentrer de long-tems en France. Si je pars pour la Russie, tu en seras la première instruite. Je suis toujours souffrante, ma santé se détruit tous les jours. Peut-être dois-je déposer mon corps sur une autre terre ; n'importe la terre qui me couvrira, si je trouve le repos. Adieu, mon amie bien chère, je te voudrais près de moi, pour m'aider à mener à fin mon entreprise.

LETTRE XXVIII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

BILLET D'ÉMILE.

« Tu veux partir, tu renonces à moi, tu
» ne m'as donc jamais aimé. Non, tu ne me
» quitteras pas. Je pars, j'abandonne tout,
» rien ne m'arrêtera. Partout je te suivrai :
» mon âme s'élance vers toi, je ne puis
» vivre que près de toi, ou mourir près de
» toi. Ah ! ma divine amie, pardonne-moi
» toutes les peines que je te cause; mon
» imagination est exaltée, ma tête n'est pas
» plus à moi que mon cœur. Mon amie, au
» nom de notre père à tous, au nom de
» notre amour, écarte toute idée de me fuir.
» Tu ne m'aimes donc pas, tu veux me lais-
» ser seul sur cette terre. Dis ? Quel avenir
» me réserves-tu! Abandonné de toute la na-
» ture, car tu es tout pour ton Emile... Amie,
» consacre-moi ta vie, confie-moi ton bon-
» heur, donne-moi l'espérance que tu ne
» seras jamais qu'à moi, c'est à moi de finir
» ce qu'un autre a commencé : je veux t'at-

« tacher à moi pour la vie.... ÉMILE. » Ah! que je craindrais ma faiblesse, si j'étais en France! que je craindrais de laisser échapper le *oui* qu'il me demande ; mais je ne veux songer qu'à son avenir, aux regrets qu'il pourrait avoir plus tard. Je ne veux m'occuper que de lui pour retrouver des forces ; ma vie s'use en tourmens, en combats, et je ne la sens que pour souffrir encore davantage. Je suis toujours dans un mauvais état de santé, l'incertitude de cette vie me tue en détail. Tu sauras jusqu'au dernier moment mes secrets les plus cachés. Le sentiment qui me lie à toi ne peut donner de peines, et notre correspondance donne du repos à mes pensées.

LETTRE XXIX.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Depuis près de deux mois j'ai cessé de t'écrire, j'ai beaucoup souffert, et, à peine rétablie, j'ai reçu une lettre de M. G***. Il me grondait de ma longue absence; il était forcé de garder la chambre des suites de sa

chute, parce qu'à peine remis, il a voyagé beaucoup, le tout pour son agrément; maintenant il en porte la peine. Il m'accusait d'ingratitude, mes soins lui devenaient nécessaires, et j'ai dû quitter la Hollande. Je suis arrivée si promptement, que M. G***, qui voulait être fâché, m'a presque su gré de mon retour. Un autre, plus impatient encore, est arrivé le lendemain. Madame, qui pense pour nous tous, a empêché son fils de paraître pendant quelques jours, non qu'elle me croie d'intelligence, mais elle craint du monde les interprétations malignes. Pauvre mère! que je vous aime pour vos bontés! et qu'elle est affreuse la pensée que j'en suis indigne, car ce n'était pas moi que vous auriez donnée à votre fils, et j'ai toutes ses affections, tout son amour. Oh! pardonnez-moi! Il porte sa punition cet amour, que vous m'envieriez, s'il vous était connu. Pourtant, je vais essayer encore de vous le rendre. Encore cette année, et, peut-être que lorsqu'il sera persuadé de tout mon amour pour lui, lorsqu'une longue habitude aura calmé ses idées, il écoutera la raison : voilà le dernier moyen que je puis employer. Emile est homme; certain d'être aimé, il

sera satisfait..... et non, je fais injure à son âme délicate, elle est trop belle ! Emile, t'aimerais-je, si tu étais un homme ordinaire ? Je ne changerai rien à mon plan de conduite. Je lui ferai observer les suites de cet amour qui l'entraîne à me donner son nom ; il faut plus que le sentiment qui le domine, il faut une grande force de caractère pour braver le monde. Eh ! quel est l'homme qui oserait braver le ridicule qu'il donne. Ne crois pas, mon amie, que ces réflexions soient faites avec calme. Je veux qu'il les sente, mais en même-tems, je le redoute, puisque je perdrai tout ce qui me fait aimer la vie. Pourquoi ce sentiment qui nous fait sentir l'existence, nous donne-t-il tant d'irrésolutions ? Est-ce que l'amour sera toujours plus fort que la raison ? J'ai trouvé Monsieur levé ; il n'était pas malade comme il me l'annonçait. Moi seule souffre, j'ai une douleur fixe au cœur ; ma respiration est gênée, je crois que les fortes émotions que je ressens, mes combats avec moi-même, sont contre mes forces. Combien je regrette que tu ne puisses venir me sacrifier quelque tems ! Ma sœur viendra bientôt. Elle amène sa fille passer l'hiver avec moi. Les soins que sa jeunesse réclame pour-

ront peut-être me distraire du sentiment qui use ma vie. Adieu, ma chère bonne, je sens toute la douceur de tes réflexions : mais je suis bien malade et bien indocile.....

LETTRE XXX.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je suis accablée de fêtes de campagne, je n'en puis éviter une, parce que M. G*** assure que j'ai besoin de plaisirs, de distractions. Emile est toujours de toutes nos parties ; mais le monde, où nous aimions tant à nous rencontrer, nous gêne. Nous ne sommes plus capables de supporter ses regards, comme par le passé. Emile, lui-même, se plaint des soins dont on m'entoure ; il en souffre, et je ne puis porter le calme à son âme prompte à s'alarmer. Tout l'inquiète, le contrarie ; il boude tout le monde qui s'en étonne. Emile, si doux, si aimable, n'est plus qu'un être triste et mécontent. Je le trouvai fort affligé hier ; je le lui dis ; il m'assura qu'il n'en avait que trop sujet.—Pourquoi vous taire ? N'avez-vous rien à me dire ?— Il me serra la main, nous quitta,

peu de tems après il reparut au salon, où il trouva moyen de me remettre ce billet écrit à la hâte : « Emile n'avoir rien à dire à Fé-
» licie ! Peux-tu le penser, mon amie chérie ?
» Moi qui voudrais être toujours près de toi,
» qui regarde comme perdus les momens que
» je suis obligé de passer loin de toi. Pour-
» quoi veux-tu toujours méconnaître ce cœur
» qui s'est donné à toi du jour où je t'ai
» connue. Depuis deux ans, tout m'attache à
» toi davantage : l'amour, la reconnaissance,
» me lient à jamais, et tu doutes de ma ten-
» dresse ! Si parfois je suis triste, c'est que
» je redoute tout ce qui t'approche. Tu es
» pour moi un être surnaturel ; mais parfois
» tu descends sur cette terre. Tu es aimable
» pour tout le monde ; je crois que je ne
» t'occupe plus. Alors, toute idée de bonheur
» fuit, pour faire place au désespoir. Ne
» peux-tu pardonner à la force de mon
» amour ? Crois que rien ne se passe dans
» mon cœur dont tu ne sois l'objet ; que toi
» seule m'occupes, que je n'ai de pensées
» que pour toi.... » Pauvre Emile ! comment douter de ma tendresse, quand je t'aime de toutes les forces de mon âme ! Si mes souffrances me sont précieuses, c'est que l'idée

qu'elles me viennent du sentiment que tu m'inspires, me les rendent plus chères. Il m'est doux de sentir que la vie me quittera bientôt, et que je n'aurai pas vu la fin d'un amour qui embellit tout pour moi. Tu seras libre alors, et tout le monde sera content. Eloigne donc des craintes qui me font injure. Je suis toute à toi, je ne respire que pour toi, ne t'ai-je pas fait tous les sacrifices que je pouvais te faire! Ah! Mon amie, qu'il faut de courage pour repousser le bonheur!

LETTRE XXXI.[e]

FÉLICIE A VICTORINE.

Je crois que mes souffrances fatiguent M. de G***. Hier, pour la première fois, il fut surpris du changement de mes traits. Qu'avez-vous donc? Où souffrez-vous?... Je ne saurais le dire, je ne puis croire que cette douleur au côté gauche fasse de si grands ravages; mais je suis privée du sommeil, peut-être cela contribue-t-il beaucoup aux maux que j'éprouve.... — Il faut faire des promenades en voiture.... — Je le veux bien, mais pas

en cabriolet ; j'ai pour ce genre de voiture une aversion !... Le souvenir de l'accident qui vous est arrivé me poursuit toujours.... — Allons, allons, c'est faire l'enfant.... Je cédai, et je sentis mes forces prêtes à me quitter, lorsque je montai. Cette révolution et les efforts que je fis pour rappeler mes esprits, ont tellement augmenté mon mal, qu'il fallut rentrer : malgré qu'il en soit contrarié, il garde le silence et s'informe seulement si je suis mieux. Emile n'ignore pas tout ce que je souffre pour lui ; il poursuit son plan avec activité, il veut arranger ses affaires et partir. Voilà une lettre de lui :

BILLET.

« Que je suis triste de tout ce qui se passe » dans ton intérieur, chère Félicie. Je voudrais assurer ton repos, et, par suite de » ma fatale destinée, je suis la cause de tous » tes chagrins. Avant de m'avoir connu tu vivais, sinon heureuse, du moins paisible. » Tu étais gaie, aimable ; j'ai vu parfois » M. G*** heureux de tes saillies ; il mettait » sa gloire au plaisir que l'on trouvait à t'entendre. Mais, nous nous sommes vus, notre » destinée était de vivre l'un pour l'autre, » ou de mourir ensemble : il faut que l'un

» ou l'autre s'accomplisse. Je ne puis sup-
» porter l'idée accablante de te voir ravie à
» toute ma tendresse; je te consacre à jamais
» mon existence. Oh ! mon amie, toute idée
» de bonheur ne se présentera-t-elle jamais à
» ton imagination ! Ne peux-tu m'accorder
» la douce volonté de faire ta félicité par mes
» soins, par mon amour. Crains-tu qu'un
» jour n'amène des reproches de celui qui
» n'aura jamais assez fait pour toi. Que
» m'importent les observations des personnes
» qui se croient en droit de me les faire !
» Je veux être heureux, je ne puis l'être
» qu'avec toi. N'ai-je point assez vécu pour
» les autres ? Je suis résolu à tout, je puis
» tout sacrifier, hors le lien qui nous unit
» et qui deviendra indissoluble, lorsque la
» loi l'aura autorisé. M. de G*** te soupçonne
» une funeste résolution : pourquoi ne pas
» vouloir soigner ta santé ? Peux-tu ainsi
» disposer de toi, sans blesser les lois hu-
» maines et divines. T'appartiens-tu pour ne
» pas songer à ton Emile, que tu dis aimer
» avec tant d'amour ? Qu'il est affreux ce
» moyen de le prouver ! Si tu ne te soignes
» pas, tu es dans le plus grand danger, et
» cette idée me tue : je ne puis la supporter.

» Tu ne feras pas tout mon malheur ; tu
» éviteras que ton Emile se porte à des extré-
» mités qui le rapprocheraient de toi. Toi,
» qui règles ma destinée, qui peux tout sur
» moi et pour moi, rends-moi la vie en te
» donnant à moi, je ne vis que dans cet
» espoir. Avec toi je puis tout oublier : sur la
» montagne la plus aride de l'Helvétie, je
» jouïrai du sort le plus doux, si tu le par-
» tages. Là, nous jouirons avec reconnaissance
» de tout notre amour. Séparés du monde,
» nous vivrons pour nous seuls.... Bonsoir,
» mon cher ange, puisses-tu reposer, et
» qu'un rêve te montre ton Emile tel qu'il
» sera toute la vie..... »

Voilà, mon amie, ce qui vient toujours troubler mes résolutions. Que dois-je faire ? Ce bonheur qu'il me présente, combien de fois je l'ai souhaité ! Non, il n'est pas fait pour moi, et je n'y arrête ma pensée qu'avec le regret de ne pouvoir en jouir.

LETTRE XXXII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je disais vrai, quand je redoutais les suites

du mariage du major. Déjà ces époux sont séparés. Le mari court toutes les maisons pour raconter son malheur et l'inconstance de Madame. Elle a dit vrai, elle n'a pas cédé à son mari. Déjà la jalousie avait averti le major d'une façon assez comique. Un jeune officier faisait tous les soirs de la musique avec Madame ; Monsieur, nouveau Bartholo, voulait être présent : mais la musique n'avait pas grand charme pour ses oreilles, et il s'endormait. Un jour il s'éveilla : les chants avaient cessé et la conversation dont il saisit les derniers mots, lui donna l'idée que Madame se moquait de lui. Il se fâcha, priva Madame de ses soirées de musique ; elle sentit son esclavage, jura de se venger (ce qu'elle fit en effet), et le major, qui n'en put douter, l'a dit à tout le monde. Ce pauvre major, tout le monde se moque de lui. Cette aventure me rappelle celle du président de Harlay. Il avait une femme jeune et jolie. Un matin, il sortait pour aller au parlement. Passant devant l'appartement de Madame, il veut lui donner un bonjour avant de partir. Il entre sur la pointe des pieds, afin de ne pas brusquer son réveil. Il approche de l'objet de son affection et de son respect...... Mais quelle

fut sa surprise, en reconnaissant dans la personne qui reposait près de Madame un jeune homme ami de la maison, et recommandé aux soins du président. Que fit-il ? il prit son bonnet carré, le posa doucement entre les deux têtes, et s'en fut plus doucement encore qu'il n'était entré. A son retour, Madame ne parut point à table. Il la fit demander, s'informa de sa santé, ne lui fit aucune réflexion : c'est alors qu'elle sentit toute l'énormité de sa faute, et vécut dans la retraite, pénétrée des vertus de son époux. Ce trait d'esprit et de sang-froid valut plus tard au président la place de grand chancelier. Quel empire il faut pour faire taire l'amour propre, plus que l'amour offensé. L'amour pardonne, l'amour propre jamais. Je me prosterne devant le sang-froid du président ; mais la chose est embarrassante. Tu peux penser quel bruit l'aventure récente fait ici ! On se fait visite exprès pour en parler, et déjà on l'a racontée de cent façons différentes. Toutes ces mêmes personnes qui trouvaient la dame charmante, assurent aujourd'hui qu'elles l'avaient jugée légère, et que si, elles sont surprises, c'est que la chose n'ait pas éclaté plus tôt. Voilà le monde ! brillant et

heureux, il nous recherche, et sitôt que le malheur nous tient dans sa main de fer, il nous abandonne, et les motifs ne lui manquent pas pour lui donner raison de son indifférence.

LETTRE XXXIII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Ma sœur est ici depuis quinze jours, et depuis ce tems, nous sommes en fêtes. Je l'ai trouvée bien changée. Elle a des chagrins aussi ; mais où trouver la femme qui ne connaît pas la souffrance. Elle a pu se distraire un moment ici. Elle envie mes plaisirs, pauvre Anna ! Elle ne sait pas qu'ils passent près de moi sans que je songe à les saisir. Mon cœur, plein d'un seul être, ne voit rien qui ne soit lui, rien autre que le sentiment qui me domine. Elle ne comprendra jamais un tel délire, et je renferme dans mon cœur ce qui pourrait le lui faire connaître. Elle laisse Henriette près de moi. Il est convenu avec M. de G*** qu'au printems je la reconduirais près d'elle. Anna nous quitte demain, tu vas la voir, elle passe l'hiver à Paris. J'ai eu hier

un chagrin bien nouveau pour moi. Nous étions réunis chez une dame de mes amies. Emile était près d'elle, il causait avec feu, me regardait souvent. Rien ne m'inquiétait, parce que je connais l'amitié que me porte Stéphanie. Mais elle s'éloigna pour arranger une partie ; alors, Emile, qui avait l'air heureux, contre son ordinaire, fut lier conversation avec une personne que la baronne assure qu'il a aimée. Cette légèreté, si nouvelle de la part d'Emile, a bouleversé toutes mes pensées. J'étais à ma place, sans forces, immobile, les yeux fixés sur ces deux personnes, qui portaient, sans s'en douter, la mort dans mon âme. La danse commença : Emile vint près de moi m'offrir sa main que je refusai. Juge de sa surprise..... Qu'ai-je donc fait, me dit-il, pour vous déplaire ?.....— Ah ! Emile, lui dis-je, vous pourriez me tromper !... Cette pensée prenait un tel caractère de certitude, en en parlant, que j'en fus suffoquée et obligée de sortir du salon. Stéphanie, envoyée par lui, ne tarda point à me suivre. Ses soins, son amitié me rendirent à moi-même, et les larmes que je répandis achevèrent de me calmer. Je rentrai avec elle, Emile la prit à part ; il paraissait s'excuser. Il revint

près de moi, et ne me quitta plus de la soirée. J'ignorais jusqu'à ce jour ce que c'était que la jalousie. Quelle affreuse maladie que celle qui ne vous permet pas la réflexion, qui saisit aveuglément tout ce qui ajoute à sa peine, et fait un monstre des objets les plus agréables ! Adieu, mon amie, ma sœur doit te porter cette lettre ; puisse-t-elle te trouver heureuse !

LETTRE XXXIV.e

FÉLICIE A VICTORINE.

BILLET D'ÉMILE.

« Les larmes que je t'ai fait répandre hier » au soir, mon amie, sont toutes tombées sur » mon cœur et l'ont noyé de chagrins. Je sais » t'apprécier tous les jours davantage. Tous les » jours je découvre en toi une vertu : tu es » l'être parfait destiné pour Emile, et tu veux » que je renonce au bonheur! Non, mon amie, » tu seras à moi, à moi pour la vie. La plus » grande difficulté, c'est le long tems qu'il » faut pour arranger nos affaires. Peut-être » six mois encore ! Mais que fait ce tems ?

» Notre amour n'est-il pas là : la volonté de
» nos cœurs ne sera-t-elle pas toujours la
» même ? Va, sois tranquille, mon amie
» chérie : l'espace, le tems n'y peuvent
» rien. Non, on ne renonce pas au bonheur !
» J'ai été trop sensible à la peine que je t'ai
» causée hier, pour ne pas mettre toute ma
» vie à te prouver combien je t'aime : tu
» me l'as dit, j'ai un bien vilain caractère :
» j'en juge bien moi-même. Aussi, me suis-
» je bien promis d'unir mon sort au tien. Toi
» seule sais me pardonner, apprécier mon
» cœur et adoucir l'aprêté de ce caractère.
» Oui, il dépend de toi de me rendre meil-
» leur. Je cherche le bonheur ; toi seule tiens
» la coupe, ne retire pas ta main bienfai-
» sante. Voudrais-tu prolonger l'agonie dans
» laquelle je suis. Te refuseras-tu toujours à
» te confier à moi ? Non, tu m'aimes, et tu
» me rendras le plus heureux des hommes.....»

EMILE.

C'est ainsi qu'Emile éloigne de moi tout ce qui pourrait détruire le charme de notre liaison. Cher Emile, c'est à toi que je dois les seuls beaux jours que je dois passer encore sur cette terre. Que n'est-il en mon pouvoir de te donner tout le bonheur auquel

tu aspires? Mais ce bonheur sera-t-il encore tel pour toi, quand je t'aurai tout sacrifié? Je n'ai nulle fortune, je serai dans ton entière dépendance. Ah! cette pensée me fait craindre qu'un jour, moins tendre..... Il m'est bien difficile d'être généreuse, que ferais-tu dans ma position? Je te demande un conseil, et ma confiante amitié n'agira que d'après ta pensée......

LETTRE XXXV.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je me suis fait des devoirs. Henriette me prend toutes les matinées, et Emile a voulu avoir sa part dans les soins que je lui donne. Elle fait de plus grands progrès en musique qu'en histoire. Du reste, cette pauvre petite est fort douce. Je l'excite fort au travail, parce que je suis persuadée qu'il faut de l'occupation aux femmes. J'ai partagé ses récréations par la danse, qu'elle aime assez, et la lecture, qu'elle aime de passion. Nous courons à la campagne, où nous avons de petites soirées de demoiselles. Cette vie lui plaît fort: elle paraît être heureuse, puisse-t-elle l'être long-tems! La baronne l'aime

beaucoup, mais je ne vois pas sans une peine extrême qu'elle soit devenue froide avec moi. Elle disait à son fils, il y a quelques jours : Tu ne vis plus pour nous, ta vie se passe à la ville, je ne suis plus tout pour toi....... J'ai bien senti l'amertume du reproche, je suppliai Emile de rendre ses visites plus rares. Il voulut m'obéir, mais la tristesse s'empara de lui, et il reprit ses habitudes.... Elle va donc bientôt me haïr, celle dont j'ai tant recherché la tendresse ! Comment peut-on retirer ainsi son cœur, sans songer à la peine que l'on cause ! Son amitié ajoute un nouveau lien entre Emile et moi, si elle vient à le rompre, que me restera-t-il près de lui ? Une nouvelle année commence, je veux être la première à t'offrir mes vœux pour ton bonheur. Si être bonne, spirituelle et jolie sont des titres pour être heureuse, je n'ai plus de souhaits à former pour toi.

LETTRE XXXVI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je suis fort affectée de n'avoir pas vu la baronne ; elle était en ville, lorsque je fus

chez elle, et je trouvai une carte qu'elle m'avait fait remettre comme à tout le monde. Emile ignorait que sa mère me porterait un coup si sensible, lorsqu'il m'écrivit ce billet.

BILLET D'EMILE.

« Dans trois heures, l'année 1819 sera » terminée, et je ne suis pas près de toi, » pour t'assurer de tous mes sentimens, » pour te serrer contre mon cœur que tu » occupes uniquement. L'année 1820 sera » une année bien heureuse pour ton Emile, » elle ne s'écoulera pas sans que ma Félicie » soit à moi par des liens indissolubles. Oui, » mon amie, je fonde mon avenir sur le » *oui* que tu m'as promis ; jamais je ne » l'ai tant désiré. Ne crois pas que ce lien » me refroidisse, s'il en était autrement, » je ne vivrais plus tranquille. Dieu me » maudirait. Nous serons unis, nous le serons » aux pieds des autels, l'Être Souverain sera » notre appui, comme il est dépositaire du » serment que nous avons fait : toi de » m'aimer, moi d'être ton appui. Qui pourra » me blâmer ? J'aurai le contentement de » moi-même, parce que je t'aurai donné » mon nom ; j'emploierai toute ma vie à

» te prouver ma reconnaissance pour le sa-
» crifice que tu m'auras fait. Je t'engage à
» quitter un monde où tu brilles sous
» tant de rapports, ou tu peux être plus
» heureuse par la fortune : que de motifs
» pour ton Emile qui apprécie tout ; non
» jamais je n'aurai de souvenirs injurieux,
» ils ne peuvent habiter un cœur pénétré
» d'estime pour toi. Je foule aux pieds tout
» ce qui peut contrarier mon bonheur,
» le tien ; je t'aime plus que je ne puis
» le dire. Une seconde ne s'écoule pas sans
» que tu sois l'objet de mes pensées. Bon-
» soir, mon cher ange, à minuit je t'é-
» crirai un petit mot au moment où vous
» serez chez notre amie. Crois que je serais à
» votre charmante soirée, si un ancien
» usage ne me retenait en famille. *Minuit* ?
» Il est minuit, je souhaite la bonne an-
» née à tout le monde, et je ne puis être
» auprès de toi. J'avais le projet d'y aller ;
» mais la ville est fermée, il faut rester :
» adieu, pense à moi... »

Non, ce billet n'a pu me consoler de la pénible impression que j'ai reçue : j'ai refusé d'aller au château, et, dans l'excès de ma peine, j'ai pu lui dire que je n'aimais

plus sa mère. Quel égarement a pu me porter à exprimer un sentiment si contraire à celui que j'éprouve. Je suis prête à renoncer à l'amour d'Emile, s'il cause à sa mère une si vive peine ; mais qui l'aimera comme moi ?

BILLET D'EMILE.

« Tu m'as fait beaucoup de peine hier, lorsque tu m'as dit que tu n'aimais plus M.me O...; si elle n'a plus de titres auprès de toi, bientôt aussi tu m'auras oublié ; mais non, un cœur comme le tien ne peut avoir de la haine, surtout pour un être qui m'a donné le jour. Le tems amènera un changement favorable dans sa manière de voir : lorsqu'elle saura que son fils est heureux par toi, elle te dédommagera de la froideur qu'elle peut te montrer et que je remarque comme toi. Sois bien tranquille à cet égard, sois à moi, et tu n'as plus rien à redouter. D'ailleurs, que t'importe la tendresse des autres, n'es-tu pas sûre de la mienne. Ne crains pas non plus que la vie paisible me fatigue ; tu as des talens, je cultiverai les miens ; nous nous créerons des occupations, et, après la journée où je me serai occupé de ton bonheur,

j'irai près de toi goûter des plaisirs qui me paraîtront plus doux encore. Tu seras tout pour moi ; alors, je te promets de n'être plus jaloux ; jamais je ne te donnerai le moindre sujet de chagrin, je t'aime trop, tu m'es trop chère. Adieu, mon amie, je te verrai tard aujourd'hui : Madame m'a annoncé M. de La....; dans un autre tems sa visite m'eût été agréable, mais il me retient ici, quand je voudrais être chez toi, et je suis fort maussade. Pardonne, ne sois pas fâché contre ton Emile, qui compte perdus les momens qu'il passe loin de toi. »

EMILE.

Emile a passé la soirée chez moi ; il nous a lu une lettre de son beau-frère qui l'engage à se marier, mais à fuir les liens de l'inclination et à songer à sa fortune. Emile, en lisant cette lettre, ne songeait qu'au sacrifice qu'il me faisait, et ne s'aperçut que tard, que chaque phrase me blessait profondément.... Si un jour cette famille allait me prêter des motifs qui feraient tort à mon cœur, si lui-même méconnaissait le sentiment qui me lie à lui.... Non, mon Emile n'est pas fait pour moi, j'ai vu seulement

celui qui peut donner le bonheur, mais je dois y renoncer.

LETTRE XXXVII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

J'ai été, la semaine dernière, à plusieurs cérémonies religieuses : des militaires ont été baptisés. L'aumônier est venu me prier d'être marraine, et j'ai dû céder à sa considération. Il était neuf heures du soir : quelques bougies allumées répandaient une clarté sombre, et, sous ces longs parvis, je vis s'avancer ces militaires semblables à des ombres qui vont rendre compte à l'Éternel de leur vie passée; l'impression de tristesse que j'en reçus se dissipa aussitôt qu'ils approchèrent. Ces figures animées, cette joie douce me montrèrent combien la religion est plus belle et plus persuasive, quand elle est compagne du courage: rien de plus doux selon moi qu'un héros adorant la Divinité...... Sentant le besoin de sortir de chez moi, pour éviter d'aller à Saint-A..., je vais visiter souvent une malade: pauvre femme, depuis deux ans elle se voit

mourir d'un mal affreux et sans remède. Que de forces Dieu donne aux femmes pour supporter de si dures et de si longues souffrances! Elle est de religion protestante et veut abjurer; sa foi est grande, c'est elle qui adoucit ses souffrances; dans ses momens d'espoir, elle forme des projets pour l'avenir! N'est-ce pas, me dit-elle, que je n'en mourrai pas? Je la rassure, je lui cite mille exemples; elle me fixe des yeux, elle cherche dans mon regard si je crois ce que je lui persuade; alors l'espérance la ranime, et je la laisse plus heureuse. Quand elle se sent plus mal, quand le courage l'abandonne, elle me fait chercher, et ma présence lui rend des forces factices qu'elle perd souvent à mon départ. Je suis fort inquiète, j'avais dans mon mouchoir une lettre d'Émile, car je ne sais où les cacher; à peine avais-je eu le tems de la parcourir: elle renfermait ses espérances pour l'avenir, notre union prochaine, et notre départ pour la Suisse. Cette lettre a été perdue chez cette dame; je l'avais posée sur son lit, et je n'y songeai que lorsqu'elle me dit: « Que j'aime cette broderie! » Alors seulement je le repris, je cherchai vainement mon billet, mais impossible de le retrouver;

elle me demanda d'où venaient mes craintes, je lui avouai que j'avais un billet dans ce mouchoir, que je donnerais beaucoup pour le ravoir; elle m'a promis qu'elle le ferait chercher; il était là pourtant, j'en suis certaine, quelle main indiscrète a pu s'en emparer: je ne serai plus tranquille qu'il ne soit trouvé: tout me fait peur.

LETTRE XXXVIII.e

FELICIE A VICTORINE.

Lorsque je t'ai quittée, j'étais dans de grandes inquiétudes; notre malade me fit demander pour assister à la cérémonie d'abjuration; elle me fit prier de venir auprès de son lit; là elle me remit mon billet; un instant après elle se fit catholique. On abrégea la cérémonie, elle parut plus calme, et moi je suis rentrée plus souffrante que jamais. Emile qui n'avait pu me parler de tout le jour, me remit le soir ces mots: — « Tu me caches une partie » de tes pensées; mais, depuis la lettre de » mon beau-frère, tu n'es plus heureuse, tu » me fuis, tu passes tes journées en visites,

» tu en souffres, et je lis ton mal dans tes yeux; » tu ne me fixes plus : si je surprends ton » regard, il est plein de larmes : tu crois » qu'il ne sera pas le seul à me donner son » improbation ; certes, je m'y attends, mais » mon sort ne regarde que moi : je veux en » disposer pour toi, pour toi que j'aime le » plus au monde. Notre bonheur les forcera » au silence. D'ailleurs, les réflexions que l'on » m'adresse n'ont nul rapport avec toi : » aie confiance en moi, je t'en supplie ; tes » inquiétudes détruisent ta santé, et je suis » bien triste du peu de soins que tu lui donnes. » Tu sembles heureuse des progrès que fait le » mal : ne refuse donc pas les conseils du » docteur D.... Fais quelque chose pour ton » Emile : tu ne t'appartiens plus, tu es à » moi ; prends soin de mon bien, je n'ai » d'espoir qu'en toi. Bonsoir, mon amie, je » vais retourner à Saint-A...; je crains bien de » ne pouvoir te voir demain ; nous avons des » occupations qui te concernent, c'est pour » le partage des biens. Pardonne les momens » que je passe loin de toi, ils sont bien longs » pour ton Emile. » — C'est en vain que je voudrais saisir l'espoir qu'il me donne, je ne vois rien d'heureux pour moi dans l'avenir :

plus mon cœur le souhaite, moins j'ose y prétendre. Hier, M. G*** me regardait, puis me pressa dans ses bras, et s'écria : « Pauvre Félicie ! tu n'es plus heureuse ! » Mes larmes coulèrent en abondance, j'allais le prier de me sauver de moi-même, je jetai mes bras autour de lui, il s'en dégagea, et me dit : « Le monde ne peut plus rien pour vous, » vous n'avez plus que le choix de vous laisser » mourir ou de vous retirer dans un cou- » vent. » J'accepte, lui dis-je, et mes larmes redoublèrent en songeant que je n'avais personne pour me protéger. Oui, je lui obéirai, je le délivrerai de moi, et bientôt arrivera le jour de notre séparation. Demain, je veux aller visiter le tombeau du père d'Emile. Il faut passer devant Saint-A...; je ne m'y arrêterai pas : on ne m'y attend plus comme autrefois. Je vais avec respect chercher du courage près de celui qui repose loin des objets de son affection : j'espère en obtenir quelque bien ! J'envoie ma femme de chambre demain à Saint-A...savoir des nouvelles de Madame qui est toujours languissante, et je partirai pendant ce tems. Adieu, mon amie, peut-être me verras-tu bientôt.

LETTRE XXXIX.e

FÉLICIE A VICTORINE.

J'ai fait ma promenade, comme je te l'avais annoncé dans ma dernière : il faisait grand froid, et, enveloppées de nos pelisses, nous sortîmes de la ville ; il était dix heures. Près de Saint-A..., nous avons rencontré Joséphine qui revenait du château ; elle me fit les complimens d'usage : Madame est toujours dans le même état. Cette fille me remit un petit billet d'Emile ; elle a eu l'indiscrétion de lui apprendre que je voulais me promener à la campagne, et il me priait de n'en rien faire, parce que le grand froid pouvait m'être contraire. Je n'en tins compte. Joséphine vint avec moi, parce que j'ignorais ou était W... (paroisse où est déposé le général); nous fîmes beaucoup de chemin, et nous arrivâmes à un petit village sans avoir rencontré un seul être vivant : tout était calme, chacun, renfermé sous son toit blanchi par la neige, n'osait quitter son foyer. J'arrivai au tombeau ; là je me prosternai, penétrée d'un

respect religieux : j'interrogeai ses cendres, j'y cherchai les présages de mon avenir, je priai ce bon père de me protéger, de ne pas rejeter mon cœur, et je me sentis plus calme et soulagée du poids qui m'oppressait. Henriette, qui n'avait pas les motifs de ma pieuse exaltation, pleurait parce que le froid l'avait saisie. Je me hâtai de regagner la ville, et, quand nous arrivâmes, Henriette était consolée. M. G*** me félicita sur mon courage par le froid qu'il fait, et le bien que cette promenade avait pu me faire. Emile vint et demanda à Henriette où nous avions été, il lui fit cette demande fort bas, mais j'entendis la petite lui répondre : « Nous avons été bien loin, » nous sommes entrées dans un cimetière, » ma tante a prié long-tems sur un tombeau, » j'ai eu bien froid, j'ai pleuré. » Emile me regarda : j'étais fort honteuse, il me prit la main, la posa sur son cœur, et sortit dans un trouble que le mien seul pouvait égaler. J'ai bien grondé Henriette de son indiscrétion; mais la pauvre petite n'avait trouvé que la douceur de se plaindre d'une promenade qui ne l'avait pas récréée, et dont elle n'avait ressenti qu'un froid excessif. Il faut aller demain à Saint-A... Comment va se passer cette

entrevue : il a fui ce tems, où la baronne ne voulait passer un jour sans moi ; les mois s'écoulent maintenant sans nous voir, et elle ne me désire plus ! Il vient de m'arriver des fleurs de Hollande, je vais les lui envoyer, du moins, quand je serai loin de ces lieux, quelque chose de moi pourra récréer sa vue, et je ne me croirai pas tout à fait bannie du château.

LETTRE XL.e

BILLET D'EMILE.

« Je viens te remercier du bien que tu » m'as fait ; de toutes tes actions, nulle » ne m'a plus flatté que la promenade au » tombeau de mon père : cette démarche, » mon amie, a enfoncé dans mon cœur le trait » qui l'a blessé ; j'ai trouvé dans le tien ton » amour et ta vénération pour l'auteur de » mes jours. Merci mille fois, mon amie, j'en » conserverai éternellement le souvenir. En » te quittant, j'ai été renouveler le serment » de t'aimer toujours, sur le tombeau de » notre père chéri, car il est aussi le tien ;

» J'ai interrogé ses mânes ; elles m'ont été
» favorables : mon père m'aimait, et ne se
» serait pas refusé à mon bonheur. Oh ! mon
» amie, quelle est cruelle la perte d'un père !
» il me reste une mère tendre, qui nous
» aime tous également : il m'en coûtera sans
» doute de m'en séparer, mais il n'y a rien
» que je ne fasse pour me réunir à toi : plus
» le sacrifice est grand, plus la preuve de
» mon amour est grande. J'attends ce bien
» heureux moment, où je renouvelerai le
» serment que je t'ai fait : je le ferai au pied
» des autels : le ministre d'un Dieu bénira
» notre union. Bannis toute inquiétude,
» sois bien persuadée qu'Emile n'a qu'une
» seule et unique pensée, celle de te rendre
» heureuse, d'unir son sort au tien et de te
» prouver à chaque instant que je suis digne
» de ton choix. Le tems n'est pas éloigné où
» nous serons unis l'un à l'autre : ne me
» parle pas de préjugés, je les foule aux
» pieds ; je veux te payer, par ma vie en-
» tière, le sacrifice que tu veux me faire.
» Ma mère était triste ce soir, et je suis
» resté près d'elle plus tard qu'à l'ordinaire.
» Bonsoir, mon amie, je te presse en idée
» sur mon cœur. »

LETTRE XLI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

J'arrive de Saint-André. Madame a été bonne pour moi comme par le passé; elle m'a grondée doucement de la tristesse répandue sur toute ma personne. En effet, j'éprouvais près d'elle une gêne que je ne pouvais vaincre. Enfin, la journée s'est passée, et j'ai emporté avec moi ma charge de douleur et d'incertitude nouvelle. Que dira-t-elle, quand elle apprendra la résolution d'Emile? Ces pensées, qui sans cesse se représentent à mon esprit, éloignent de moi toutes les idées de bonheur qu'il espère me faire partager. Lis ce billet qu'il ma remis ce matin, et vois avec quelle assurance il parle de notre avenir: « Je m'éveille chaque jour plus heureux » d'espoir, et j'en remercie l'Être Suprême; » je pense à toi, chère bien-aimée, tu occupes tous mes momens, tu m'es si nécessaire, j'ai tellement besoin de toi, de ta » douce présence, que je ne puis supporter » l'idée de ton départ prochain; cependant,

» je sens qu'il faut qu'il ait lieu ; mais, sans
» l'espoir que tu seras à moi, je ne pourrais
» plus vivre. Mes affaires seront bientôt
» terminées ; d'ici à ce moment il faudra ac-
» cepter, ou plutôt saisir l'idée qu'on t'a don-
» née d'entrer au couvent ; tu y resteras peu
» de tems : nous tromperons l'absence, nous
» nous écrirons souvent ; et, quand le jour
» du bonheur sera près de luire pour nous,
» ton Emile volera dans tes bras. Que les ob-
» servations que tu sauras que l'on me fait ne
» te tourmentent pas : je ne fais aucun sacri-
» fice, tout est pour moi ; si j'en fais un, n'es-
» tu pas mon excuse ; d'ailleurs, éloignés du
» monde, retirés dans un pays tranquille,
» nous ignorerons tout ce qu'il dira, nous
» ne chercherons pas à le savoir, nous vi-
» vrons heureux l'un de l'autre. Tu n'auras
» jamais un regret : ton Emile sera toujours
» le même, peut-être brusque parfois, mais
» toujours ton ami le plus tendre, l'amant le
» plus passionné. Adieu, mon amie, Madame
» est bien reconnaissante de l'envoi que tu lui
» as fait de tes fleurs de Hollande ; elle veut
» les avoir sous ses fenêtres, et j'ai un grand
» plaisir à lui entendre donner ses ordres
» à ce sujet. »

Comment résister à la persuasion ? Mais, que vais-je faire, abandonner M. G*** ! Si, malgré son caractère, je lui étais devenue nécessaire ? Mais non, il m'a souvent dit qu'il voudrait être libre, j'ai besoin de cette pensée pour me déterminer. Adieu, mon amie, bientôt je partirai pour Paris, j'y conduirai Henriette à sa mère, et peut-être tu m'aideras à vaincre les craintes qui me tourmentent encore.

LETTRE XLII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Tu auras peine à croire que M. G*** vient de me faire venir de Paris quelques parures nouvelles : certes, jamais, même aux jours de son bonheur, il n'en eut la pensée. Je le remerciai, les larmes aux yeux ; je le grondai : je ne mérite pas tant de prévenances, lui disais-je, c'en est trop. — On change avec le tems, me dit-il. — Hélas ! le tems ne vient pas toujours à propos, pensais-je tout bas. Je sentais à chaque instant mon secret m'échapper ; je n'aurais pu feindre plus long-tems, si je n'avais appris qu'il n'était pas de

bonne foi. Il veut ajouter à mes torts, il veut me donner des regrets. Sitôt que nous sommes seuls, il reprend sa froideur; ai-je du monde, il devient tendre et caressant. Emile en gémit, et c'est toujours nouvelle peine. Il faut hâter mon départ; on ne peut plus vivre ici. Non, je ne puis supporter les combats que j'éprouve. Emile ajoute à mon tourment par ses craintes; ne sait-il pas que je ne pense que par lui, que je ne vis que de cet amour qui m'est devenu indispensable comme l'air pour respirer.

Injuste Emile! Tu liras dans ce billet, mon amie, combien son caractère s'aigrit.

« Tu trouves que je boude souvent; oui, » est-ce sans raison? M. de G*** reste » près de toi, toujours je l'y trouve; sou- » vent tu l'écoutes, des larmes roulent sous » ta paupière, tu es gênée, j'en souffre, » et il a l'air heureux. Voudrais-tu me sa- » crifier: rien ne vient me rassurer contre » cette crainte; je conçois parfois que tu » ne peux faire autrement sans trahir notre » secret. Je plains ton affreuse position; mais, » quand je veux abjurer mes fausses pensées, » ma terrible jalousie est là pour tout dé- » truire. Comment ne serais-je pas jaloux

» de toi, mon amie, tu es tout mon bien,
» je n'espère qu'en toi. Les nouveaux soins de
» M. G*** me désespèrent; si tu es préve-
» nante pour lui, j'éprouve une peine qui
» me déchire le cœur. Le poison le plus actif
» ne produit pas un effet plus prompt que la
» jalousie qui me tourmente. Hier, il prit ta
» main dans la sienne, tu ne la retiras pas,
» je n'étais plus à moi : si je l'avais osé, je
» serais sorti pour t'éviter de lire dans mes
» yeux tout ce que j'éprouvais. Tu connais
» toute ma pensée, pardonne, sois indulgente
» pour des maux que tu causes. J'ai réuni sur
» toi tous les sentimens dont mon cœur est
» susceptible, je ne reconnais que toi au
» monde, tu es toute ma gloire, tu ne peux
» tromper mon espérance. Comment te re-
» mercier des consolations que tu as portées
» à mon âme. Hier, je sortais désespéré;
» j'entends un léger bruit, je me retourne,
» c'etait toi; tu t'es arrachée à un cercle ob-
» servateur, tu as tout bravé pour éloigner
» mes affreuses pensées et me rendre au bon-
» heur. Oui, hâte ton départ, mon amie,
» tu te confies à moi, tu me l'as promis. Que
» notre avenir sera délicieux; tu as refait
» mon caractère, tu jouiras seule de ton ou-
» vrage, j'ai toute confiance en toi; mais,

» je t'en supplie, éloigne de toi les soins de » M. G***, ils me font trop de mal. Un jour » tu m'as surnommé ton loup, je crains bien » de ne pas te paraître plus aimable. Hier » encore.... Mais nous avons passé si peu de » tems ensemble, j'étais si mécontent, puis » je craignais à chaque instant de voir mon » petit billet par terre, parce que tu étais » distraite et que tu paraissais l'avoir oublié. » Aie pitié de moi, Félicie, je n'ai plus la » faculté de raisonner. » Mais d'où viennent les soins dont m'entoure M. de G*** ? Ah ! ne me les devait-il pas lorsqu'il offrit Emile à mes yeux ; il devait me soustraire, par sa tendresse, au sentiment qui, je le sens malgré tout, doit faire le malheur de ma vie. Depuis six ans je suis l'objet de ses dédains ; il m'a abreuvée de dégoûts, de souffrances ; et, aujourd'hui, que je suis coupable d'un sentiment dont je ne suis plus maîtresse.... Il est trop tard, je vais partir.... Quelques jours encore, et je quitterai ces lieux pour n'y revenir jamais.... Du jour où M.me O... saura que je suis libre, que son fils va me payer d'un amour qui est devenu si nécessaire à sa vie, de ce jour même sa tendresse sera fermée pour moi. Emile peut obtenir le sacrifice qu'il me demande, mais ne me con-

vaincra jamais du pardon qu'il me promet, sitôt qu'il n'est plus près de moi. Je raisonne sans avoir la force d'en profiter, je n'ai plus le pouvoir d'être heureuse. Ne luttons pas contre la destinée, qu'elle s'accomplisse.

LETTRE XLIII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

J'ai fait mes adieux ; tout est prêt pour un départ sans retour, M. de G*** dit à tout le monde que je passerai l'été à Paris, et, seul avec moi, il me recommande un prompt retour : pourquoi ? Quelle est sa pensée ? Pourtant, il s'occupe des apprêts de mon voyage avec calme. J'ai été au château ; j'ai fait mes adieux à la famille : les bonnes mamans m'ont fortement pressée de hâter mon retour, elles veulent me voir encore. Bonnes mères, que Dieu les conserve, pour que quelqu'un m'aime ici ! Madame m'a félicitée de mon voyage : il me rendra la santé, dit-elle. Elle compte me voir à Paris, où elle viendra consulter. Sa maladie fait des progrès : la poitrine est bien malade. Tu ne peux t'ima-

giner tous les projets que je forme pour la recevoir : de combien de soins je veux l'entourer ; c'est la mère de mon Émile, juge si elle m'est chère : elle n'est pourtant plus ce qu'elle était pour moi. Aujourd'hui seulement elle a paru me voir avec plaisir, mais quelle différence ! J'allais lui faire mes adieux, elle me voit m'éloigner avec l'espoir qu'Emile m'oubliera ; il n'est plus, ce tems, où elle aimait à nous réunir, où, nous pressant dans ses bras, elle me disait : « Nous sommes en famille ! » Que les situations heureuses sont passagères ! la douleur seule tient à la terre, on la retrouve partout. J'ai parcouru la maison, les cours, les jardins ; j'arrête mes regards sur tout : il me semblait qu'après moi tout en parlerait encore : mon imagination animait les objets insensibles. Je fis mes adieux au parterre d'Emile ; je l'avais vu à ma première visite à Saint-A..; il était négligé, la terre était sèche, les arbustes ne donnaient plus de fleurs, les pensées qui l'entouraient étaient tristes et sans couleurs ; aujourd'hui, tout refleurit, tout semble heureux ; la fleur imprévoyante s'épanouit aux doux rayons du soleil, elle jouit du jour, le soir viendra : elle aura vécu ! Sommes-nous plus sages,

nous qui ne vivons qu'entre la crainte et l'espoir? La pensée, qui devance le tems, empoisonne nos plus beaux jours; nous les oublions dans l'inquiétude d'un lendemain qui ne brillera peut-être pas pour nous. Telles étaient mes réflexions à Saint-A... En quittant ces lieux, je ne vis plus rien que d'aride, mon cœur ne vit plus rien que de sombre. Je suis rentrée pour écrire à Émile. Je veux, avant tout, lui montrer tout ce qui peut arriver et l'éloigner de moi.

LETTRE XLIV.e

FÉLICIE A ÉMILE.

« Un mot encore, avant le départ que » vous avez voulu. Je vais être entièrement » dépendante de vous : je romps avec tout, » je reste sans fortune aucune ; mais je » trouve quelques douceurs à ne me réserver » aucune ressource, parce que c'est le seul » sacrifice que je puisse vous faire. Mon » avenir va être lié au vôtre ; mais, avant » tout, mon cher Emile, réfléchissez en- » core à ce que votre amour pour moi vous

» porte à braver : il en est encore tems.
» Quel que soit le résultat de ces réflexions,
» le sentiment que j'ai conçu pour vous
» ne peut en diminuer. Je sais tout ce
» qui est contre moi : mon amour pour
» vous, les jours que je vous sacrifie, ne
» pourront même porter à l'indulgence ceux
» qui auront intérêt à nous séparer. Quand
» votre mère apprendra de vous mes secrets,
» votre volonté, elle emploiera tout ce qui
» peut flétrir ma vie passée ; elle ne com-
» prendra pas cet avenir de bonheur,
» qui détruit celui qu'elle vous destinait ;
» c'est au nom du préjugé qu'elle con-
» damnera mon caractère ; et les vertus
» qu'elle me reconnaissait vont disparaître
» devant votre intérêt. Que direz-vous,
» qu'elle ne croie inspiré par un amour
» qui ne voit rien qu'avec son prisme ma-
» gique. Vous direz : j'ai promis, elle n'a
» plus que moi pour appui. Elle vous per-
» suadera que des promesses d'amour ne
» lient pas d'honneur. Qu'importe au cœur
» d'une mère, le sort, la vie entière de
» celle qui contrarie, par son existence,
» les projets qu'elle avait sur ses enfans.
» Par combien de moyens encore, ne vien-

» dra-t-elle pas s'opposer à votre tendresse ?
» Vous résisterez d'abord; mais les cruelles
» plaisanteries de ceux qui ne connaissent
» pas mon cœur, trouveront des sophismes
» pour vous persuader. Je serai loin de
» vous, et vous ne craindrez pas de me
» porter le coup d'autant plus cruel, qu'il
» me viendra de celui que je regarde comme
» le seul bon, le seul susceptible de
» partager le sentiment auquel j'ai donné
» ma vie. Que me restera-t-il alors ? Pensez-
» y bien, Emile ! Il faut un amour bien
» fort pour résister à tout ce qui va s'op-
» poser à moi : il en est tems encore.
» Quelle que soit votre décision, j'obéirai sans
» cesser de vous aimer : c'est un mal dont
» je ne puis guérir. »

LETTRE XLVe

BILLET D'ÉMILE A FÉLICIE.

« Comment peux-tu conserver un doute
» si offensant pour moi : quoi ! je céderais
» à des réflexions si contraires à l'amour
» que tu inspires, au respect que j'ai pour
» tes nobles sentimens ! Quelle idée as-tu

» conçue de mon amour ! Comptes-tu pour
» rien deux années passées à méditer mes
» projets, pour les rendre plus certains,
» oublies-tu les sermens faits sur la cendre
» de mon père, et, lorsque tu voulais m'arrê-
» ter en me disant : on ne joue pas avec
» les choses sacrées, m'as-tu vu hésiter ?
» Non, j'ai songé à tout : mes réponses sont
» prêtes, et, sans manquer au respect, à
» la tendresse que j'ai pour ma mère, je
» ne renoncerai pas non plus à mon amour
» pour toi. J'ai cru aimer parfois, mais
» toi seule devais me faire connaître cet
» amour qui ne finira qu'avec ma vie.
» Après-demain, tu quittes ces lieux. Oh !
» mon amie ! si j'étais certain que tu em-
» portes l'idée consolante que ton Emile
» sera toujours le même ; si tu étais per-
» suadée qu'aussitôt mes affaires terminées,
» j'irai près de toi assurer notre bonheur,
» alors, mon amie, je supporterais avec plus
» de patience une absence que les circons-
» tances exigent ; mais, tu te refuses à croire ;
» tu veux m'ôter même l'idée de remplir
» mes engagemens, de vouloir être heureux.
» Accorde-moi au moins quelque chose :
» ne me crois pas indigne de toi. Va,

» mon amie, ton Emile répète sans crainte
» le serment d'être à toi pour la vie. Je
» vais encore au tombeau de mon respec-
» table père : là, je me lierai en idée à
» ma Félicie. Il me semble l'entendre me
» dire, du fond de la tombe : *Emile, voilà*
» *ton épouse, celle qui doit faire ton*
» *bonheur !* Oui, oui, toi seule, ta vie
» est unie à la mienne ; mais, au nom de
» notre amour, prends des forces pour un
» départ qui me tue ; cache-moi tes lar-
» mes : j'ai besoin de courage, j'ai préparé
» les petits billets que tu me rendais, et
» que je te gardai fidèlement ; puissent-ils,
» quand tu les liras, te convaincre que
» je ne vis que pour toi, que le plus
» beau moment de ma vie sera celui où
» nous serons unis par les liens les plus
» sacrés. Dieu m'entend, il sait que mon
» cœur, que tout mon être est à toi, à toi
» pour la vie. Je regrette bien le tems
» que je suis forcé de passer loin de toi ;
» j'y suis encore obligé par quelques con-
» venances, mais bientôt je m'en affran-
» chirai : c'est alors que tu reconnaîtras ton
» Emile. »

LETTRE XLVI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je pars demain matin, ma chère bonne. M. G*** veut me conduire jusqu'à Bethune, et a prié Emile de l'accompagner : ce qu'il s'est empressé d'accepter. Je suis recommandée à la supérieure des dames de Sainte-Elisabeth : j'y entrerai comme pensionnaire jusqu'au moment où Emile viendra m'y chercher. Tel est son désir, et je suis heureuse de pouvoir assurer sa tranquillité pendant son absence. D'ailleurs, loin de lui, je préfère être tout entière dans la retraite. Puissé-je, par cette conduite, éviter les réflexions que la malignité pourrait faire. Seule je te verrai, tu me donneras le courage nécessaire et tu rendras la force à mes pensées, quand elle sera prête à me quitter. Je suis allée faire mes adieux au cimetière de W... : il était couvert de neige, et pourtant les feuilles commencent à percer le bourgeon. Je me suis assise sur la pierre, j'ai ébauché le dessin du

tombeau ; j'ai entendu la messe au village, et, avant de le quitter pour jamais, j'ai arraché d'entre les marbres du mausolée une touffe de mousse. Le tout est religieusement renfermé dans un album secret. Adieu, mon amie, bientôt je serai près de toi, et j'ai la certitude que tu seras la première que j'embrasserai à mon arrivée.

LETTRE XLVII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Je ne pourraî jamais t'exprimer tout ce que j'éprouve, mon cher ange. Que vais-je devenir ? Que ton départ m'afflige ! Que ne suis-je près de toi. Nos cœurs s'entendent parfaitement : ils souffrent des mêmes peines ; que l'espoir nous soutienne. Oui, je partirai, j'irai bientôt te consoler d'une nécessité cruelle, t'assurer de toute ma tendresse, de tout l'amour que tu sais m'inspirer. Nous sommes partis de Béthune à deux heures et demie ; nous avons beaucoup causé, mais il a été peu question de toi. Arrivés, M. de G*** a fait servir dans ta chambre. Comme le cœur

me battait, comme je la trouvai triste et déserte, cette chambre naguère si agréable à ton Emile. Quel affreux silence, plus jamais je ne t'y verrai; ce sera toujours la même solitude, et pourtant je sens qu'il faut que j'y revienne souvent. Tout est souvenir ici : ta place est vide, mais tu l'as occupée; ton portrait est là; tout, dans cette chambre, me parle de toi, tout porte à mon cœur une mélancolie dans laquelle je me plais. M. de G*** était fort triste; si je ne l'étais autant que lui, je chercherais à le consoler; mais, qui me plaindra, qui me donnera des consolations dans l'état où je suis ? Personne. Il a voulu me reconduire, et ne m'a quitté qu'au bout du chemin de l'Ecluse. En m'apercevant, Madame m'a dit: Ah ! te voilà; j'ai cru que tu étais parti pour Paris. Cela pourra venir, lui répondis-je, et notre conversation se termina là. Je n'ouvris pas la bouche de la soirée. Que dirais-je, je ne suis capable de rien : toi seule m'occupes uniquement; tout ce qui n'est pas toi ne m'intéresse plus. Oh ! mon amie, que tu as d'ascendant sur moi : n'en abuse pas, sois généreuse, ne m'abandonne pas, mon bonheur est entre tes mains : je n'existe que par toi. Demain, je fermerai

cette lettre, qui ne partira que mardi : puisse-t-elle te trouver en santé.

Du 11.

Ce matin, je reçois une lettre de Paris, qui m'annonce que je ne puis avoir de prolongation. Je vais partir pour L..., de là pour Paris, où je serai mardi. Les nuits passées ont été froides : je suis bien inquiet de toi. Depuis ton départ, tout me manque, je ne suis bon à rien, je ne sais que devenir. Adieu, mon amie, je sens que si je pouvais pleurer, cela me soulagerait ; mais pense à ton Emile, qui n'aspire qu'après notre réunion.

LETTRE XLVIII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

J'ai reçu ta lettre ce matin, j'en avais grand besoin ; elle ne m'a pas quitté, et me tient fidèle compagnie. La nouvelle assurance que tu me donnes de toute ta tendresse m'était nécessaire dans l'état d'isolement où je me trouve. Ce matin, je suis allé à la messe du village de W... ; je me suis arrêté un mo-

ment devant la dernière demeure de mon père : j'y ai vu l'empreinte de tes pas. J'ai trouvé dans la mousse une place vide, j'ai pensé que tu étais l'auteur du larcin. On récitait la prière pour mon père : c'est un adieu que je lui fais, c'est une consolation en partant. Puisse-t-il prier pour deux êtres qui l'aiment et le révèrent ! Bonne maman L... était bien mal ce matin : nous avons cru la perdre. A son âge, un rien peut l'enlever ; mais, ce soir, elle est un peu mieux, quoiqu'alitée. M. de G*** est venu dîner avec nous ; je l'ai quitté, et je viens me dédommager, en causant avec toi, de la contrainte où je suis. Personne ne parle de ma tristesse, personne ne me parle de toi, et l'instant le plus agréable pour moi est celui où je puis te communiquer mes pensées et te peindre tout l'amour que tu m'inspires. Cette ville m'est devenue à charge, sa vue me fait mal : tu n'es plus là pour me la faire aimer. Dans quatre jours, je serai près de toi, je pourrai te presser sur ce cœur que tu occupes uniquement. Je voudrais être déjà parti, quoiqu'il m'en coûte beaucoup de quitter ma famille, surtout ces bonnes mamans que je crains bien de ne plus revoir. A leur âge, on a bien peu d'es-

poir ; pourtant maman L*** va mieux. Adieu, mon amie, je voudrais avancer les jours qui me tiennent encore éloigné de toi.

LETTRE XLIX.e

FÉLICIE A ÉMILE.

Cher Emile, depuis que tu as quitté Saint-A..., tu ignores l'éclat que vient de faire M. de G***. Lui-même m'écrit qu'il a été partout demander des excuses de m'avoir présentée : il a avoué que je ne lui appartenais par aucun lien, que je ne reviendrai plus. Sa lettre ne contient aucun reproche ; il ignore mes torts, et me livre ainsi au mépris de toute une ville qui m'a tant recherchée ; il me rend à une famille qui ne comptait plus sur moi. C'est moins pour moi que je gémis du coup qui me frappe ; mais, que va-t-on dire à Saint-A...? que va-t-on penser ? cet éclat aura achevé de me perdre. M. de G*** craignait mon retour, et, pour m'en empêcher, il n'a trouvé d'autre moyen que de me flétrir dans l'opinion. Il n'a pas songé qu'il se faisait tort à lui-même : il n'a

pensé qu'à me fermer toutes les portes. Je suis au désespoir. Toi, cher Emile, tu n'as passé que deux jours seulement auprès de moi, puis il a fallu repartir; mais tu m'as promis un prompt retour : hâte-le ! je te prie. Je ne vis plus, je crains tout, je n'espère qu'en toi. Trois jours encore pour connaître tes pensées sur cette lettre : comment supporter ces longues heures d'attente ! Emile, donne-moi les forces que je n'attends que de toi : je ne puis rester ici. Le désespoir me prend quand je songe que je suis seule au milieu de tant de monde. Ah ! ne m'abandonne pas : que deviendrais-je sans toi ? Le scandale que M. de G*** vient de faire m'a-t-il tout ravi ? dis-le moi, je peux tout entendre ?

LETTRE L.e

ÉMILE A FÉLICIE.

J'ai peine à concevoir ce que je viens de lire, ma chère Félicie ; je suis encore tout bouleversé de la lettre que ton frère a reçue de M. de G***, elle me remplit d'horreur

pour son auteur. Il parle sentiment, délicatesse, et se comporte indignement envers toi qu'il a trompée, et pour cela je lui voue une parfaite inimitié. Oui, mon amie, il n'est que trop vrai, il a tout dit à Madame. Une lettre, qu'elle m'adresse aujourd'hui, me mande tout ce que je sais déjà, et me donne les plus grands détails, qu'elle accompagne de réflexions dures ; mais, sois tranquille, nous résisterons à la tempête. Plus je trouverai d'obstacles, plus je serai pressant, plus je hâterai le moment désiré qui doit m'unir à tout ce que j'aime : le passé n'est rien pour moi. Ta confiance dans Émile le rendra ton esclave, et le préjugé fait place à l'amour le plus sincère, à la tendresse la plus vraie. Je n'ai pas répondu à Madame et ne répondrai pas de sitôt. Je veux être plus maître de moi pour lui dire ce que je pense sur ses réflexions. Je n'ai plus de repos : l'idée que tu peux tomber malade me tourmente ; je voudrais être près de toi, pour soutenir ton courage, pour te donner mes soins. Bientôt, je l'espère, je reviendrai pour ne te quitter plus jamais ; oui, mon amie, si je parviens à te rendre à la société, d'où l'hypocrisie la plus affreuse veut t'exclure ; si je

parviens à te faire oublier tes malheurs, ton Émile sera heureux le reste de ses jours. Peu de tems nous sépare d'un moment si fortuné. Mais d'ici là il faut de la patience, il faut m'aimer assez pour supporter une absence exigée par des affaires qui, une fois terminées, me ramèneront près de toi. En attendant, il faut te choisir une maison où tu puisses vivre tranquille, à l'abri du soupçon. Puisse cette lettre te trouver plus calme et t'assurer de toute ma tendresse : tu es la seule au monde que mon cœur ait choisie pour compagne, la seule aussi qu'Émile chérira toute la vie : que serait-elle, si je devais la passer loin de toi? Qui pourrait m'y forcer? Quelle est la puissance terrestre assez forte pour me priver du seul bien que j'ambitionne au monde ? Il n'est au pouvoir de personne de mettre obstacle à mon bonheur : nous serons heureux en dépit de tout. Adieu, mon amie, compte sur la tendresse de ton Émile : il ne peut tromper : son amour pour toi ne finira qu'avec sa vie !

LETTRE LI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Hier, j'ai pris la lettre pour la supérieure des dames de Sainte-Elisabeth ; ma sœur m'y accompagna. Arrivées dans les cours, nous vîmes une douzaine de jeunes religieuses occupées à sortir des livres d'une grande caisse : elles se les jetaient l'une à l'autre, et paraissaient y prendre un grand plaisir. Anna en fut étonnée : elles sont heureuses, lui dis-je, c'est une joie dont le souvenir ne leur donnera jamais de peine : lasses de tout, nous dédaignons les amusemens simples, il nous faut les plaisirs du monde, plaisirs qui nous quittent sitôt que nous les goûtons, et qui ne nous laissent que l'amertume des regrets, ou le dégoût de la société ! On nous fit entrer au parloir. La première chose qui frappa ma vue fut une tête de mort, avec cette inscription en relief : *Éternité !*.... Je ne sais quels sont les pressentimens qui s'emparèrent de mon esprit, ma sœur me vit pâlir, elle avança un siége, et l'abbesse parut.

Je lui donnai la lettre de l'abbé de C..., et je demandai la permission de voir sa sœur. « Que verriez-vous dans ce moment, nous » dit-elle : je la quitte, elle est sans connais- » sance et à toute extrémité. Il y a huit jours, » lorsque j'écrivis à l'abbé de C... elle était » encore en santé, mais à son âge les sources » de la vie se dessèchent vîte : nous perdons » une sœur bien estimable ; mais enfin Dieu » la rappelle : sa volonté s'accomplisse. — Je » suis bien affligée, Madame, lui répondis- » je, de ne pouvoir m'acquitter des commis- » sions de l'abbé de C... près d'elle, mais » ayez la bonté de prendre lecture de cette » lettre : elle vous apprendra que je sollicite » un asile près de vous, comme pension- » naire. — J'aurais voulu répondre à la con- » fiance dont vous honorez notre maison, » me dit-elle, mais nous n'avons pas une » chambre de libre. Écoutez, mon enfant, » il serait possible qu'au printems prochain » une de nos pensionnaires nous quittât ; » alors, si notre maison vous devient né- » cessaire, venez, et je saisirai avec plaisir » l'occasion de vous être utile. » Je la quittai bien triste de n'avoir pu réussir : c'était la seule communauté où je fusse recommandée,

et Emile sera mécontent. Peut-être va-t-il penser que j'aime mieux rester dans le monde. J'ai projeté de faire une retraite de mes appartemens : les ordres sont donnés, et personne ne sera reçu que toi. Ma sœur part pour Lyon ; elle me laisse Henriette. Adieu, mon amie, ne m'oublie pas, songe que tu m'es plus nécessaire que jamais.

LETTRE LII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Chère Félicie, je reçois à l'instant ton bien triste n.o 4, et viens t'offrir toutes les consolations que ton cœur pourra trouver. Engagé par l'amour le plus vrai, le mieux senti, à être ton appui dans toutes les circonstances possibles, je saurai te prouver dans tous les tems que ton Emile ne peut te tromper, et que, fidèle à sa promesse, il trouvera le moyen de te rendre à ta tranquillité et aussi heureuse qu'il sera en son pouvoir. Je m'attendais bien que la triste certitude de la confidence faite à Madame te

causerait beaucoup de peine ; mais la honte retombe tout entière sur son auteur. Sois donc forte de mes sentimens : ils sont invariables ; mon amour pour toi ne se démentira jamais, et, quelles que soient les observations qui me seront faites, je n'en ferai qu'à ma volonté. Par ta dernière lettre, j'apprends que ta sœur est partie : te voilà bien seule. Henriette est-elle restée avec toi ? Je le voudrais ! Cependant, si tu es toujours dans l'intention d'entrer momentanément dans un couvent, ne te sera-t-elle pas un obstacle ? Je te sais gré d'avoir fait quelques démarches, mais le couvent de Sainte-Elisabeth n'est pas le seul dans Paris, et peut-être dans un autre serais-tu plus heureuse. Cependant, mon amie, malgré tout le plaisir que cela me ferait de te savoir en sûreté, si cela te contrarie en la moindre chose, reste où tu es : je n'ai aucune crainte, je t'assure. D'ailleurs, mon absence ne sera pas longue, je l'espère, mais il faut éviter les mauvaises pensées ; nous pouvons être forts de notre conscience, mais nous devons aussi éviter de faire parler des gens acharnés à notre perte. Tu feras ce qui te paraîtra convenable, j'ai pleine et entière confiance en toi. Souvent je

t'ai montré ma cruelle jalousie par des emportemens que tu as toujours pardonnés : ta douceur a tempéré la fougue de ce caractère sur lequel tu as tant d'ascendant ; il est vrai qu'on ne peut pas de suite le vaincre, mais c'est encore une guérison que je te devrai. Tu ne me donnes pas beaucoup de détails sur ta santé : dans toutes tes lettres parle-moi d'elle ; dis-moi tes craintes, tes espérances, je te calmerai. Quoique éloigné, mes lettres t'apporteront quelques consolations ; celle-ci t'apportera aussi quelques reproches. Comment, ma chère Félicie, n'as-tu pas assez de tes peines, sans aller en puiser encore au creuset de l'imposture ? Comment cette femme peut-elle savoir ce qui peut nous arriver ? Qui a pu lui donner la propriété de lire dans l'avenir ? Crois-moi, mon amie, je suis plus devin que cette femme ; elle ne t'a dit qu'une seule vérité : c'est que je t'aime au-delà de toute expression, que plus je te connais plus je m'attache à toi ; mais je puis te dire en toute vérité que je ne changerai jamais, que tu seras toujours tout pour moi, que nous passerons ensemble des jours prospères autorisés par les lois. Assurée désormais d'un avenir peu éloigné, ne permets jamais à

cette femme de tirer des augures qui pourraient faire naître des tourmens à ton âme prompte à s'inquiéter, crois que rien n'est vrai que ce que je te dirai, rien ne peut arriver que la réussite de mes résolutions, ici je passe tout mon tems à relire tes lettres. Je me reporte aux époques auxquelles tu me les écrivais; quelle différence entre elles et celles d'aujourd'hui! Nous étions près l'un de l'autre: à présent cent vingt lieues nous séparent. Il y a deux ans que tu te disposais à quitter A... pour aller en Hollande; je t'attendais impatiemment à L...; oui, mon amie, si les époques ne sont plus les mêmes, notre amour s'est bien fortifié; ta confiance en moi m'a rendu l'homme du monde le plus heureux! Il t'appartenait de me faire connaître toute la force d'un sentiment auquel je n'attachai jamais grande importance, mais dont je ne veux plus me dégager: il me serait impossible de vivre sans toi, tu me tiens lieu de tout au monde, tu es l'arbitre de ma destinée, je m'abandonne à toi avec confiance. J'attends tes lettres, elles me font un bien indicible; mais soigne ta santé: bientôt, je l'espère, je pourrai y veiller moi-même. As-tu lu les lettres sur le Valais, les voya-

geurs en Suisse ? As-tu remarqué quelque chose qui puisse servir à notre émigration ? Je persiste dans ce projet : nous ne serons heureux que là : tu seras toute à moi, je pourrai te serrer tous les jours contre mon cœur et te remercier de tous les sacrifices que tu m'as faits ; je veux les récompenser, ces sacrifices, par mes soins, par ma vive tendresse. Malgré ta répugnance, fais quelque chose pour moi : tu sais ce que je veux dire, je t'engage à te confier à moi. Tu peux avoir besoin de diverses choses, pourquoi me priver du plaisir si grand d'y pourvoir ? Ne me refuse pas cette dernière preuve d'amour, ne suis-je pas ton Émile, celui avec lequel tu vas passer ta vie. Ma fortune est à toi : soigne-toi, et songe que bientôt je te demanderai compte de mon bien.

LETTRE LIII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Enfin, mon amie, je puis t'annoncer le jour de mon arrivée à Paris : j'y serai sans doute vendredi, au plus tard. Il me tarde

de partir et encore plus d'être auprès de toi. Je languis : le courrier qui n'arrive que tous les trois jours ajoute à mon impatience naturelle. Depuis huit jours la pluie continue, le tems est aussi triste que mes idées, je cherche à m'égayer par la pensée de te revoir bientôt, sans cesse je la fais renaître, et par ce moyen je m'aide à supporter l'abattement dans lequel je suis. Je vais te voir, je suis si inquiet de toi, de ta santé, que souvent les songes les plus affreux viennent troubler mon sommeil ! Alors, plus de repos ; les pensées les plus tristes s'emparent de ton Émile. Ah ! que ne suis-je près de toi ! Je te rendrais le courage, je te ranimerais; mais bientôt, mon amie, j'y serai. Je resterai à Paris huit jours, au plus, puis je partirai pour terminer mes partages et revenir près de ma Félicie. J'ai obtenu cette permission de mon colonel, et, pendant ce tems, je donnerai ma démission. Adieu, mon amie, adieu ! je pars demain, au plus tard.

LETTRE LIV.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Me voilà encore une fois rendue à ma

solitude. Ah ! mon amie, que le bonheur est fugitif. Emile était ici depuis six jours, lorsqu'en sortant de son hôtel, pour venir près de moi, il rencontra un de ses parens, qui parut fort étonné de le voir : il lui apprit que la baronne était à Paris depuis trois semaines. Les consultations de nos premiers médecins ne sont pas consolantes. Il est bien tard, le mal est grand, on a bien peu d'espoir : voilà ce qu'Emile a entendu. Tu penses, mon amie, que je l'ai vîte engagé à aller voir sa mère, mais que son retour m'a été cruel : Emile m'annonça qu'il partait le lendemain. Madame ayant arrêté son voyage, il l'accompagne. Je n'osais lui laisser comprendre toutes mes craintes : c'est dans mes yeux qu'il vit toute l'agitation de mon âme, et je me vis forcée de lui avouer combien je redoutais l'empire d'une mère sur son cœur. C'est par tous les sermens que lui dictèrent son amour et l'honneur qu'il me rendit un peu d'espoir. Le soir il fut passer deux heures chez Madame et revint près de moi : il ne me dit rien de leur conversation. Par discrétion, je ne le questionnai pas ; mais son silence même me prouva que je n'apprendrais rien qui ne soit

à mon désavantage. Il était minuit quand il me quitta : j'ai reçu ses adieux et l'espoir d'un prompt retour. Dieu le veuille! s'il en était autrement que deviendrais-je! Seule, sans appui, privée d'Emile, sur lequel repose mon avenir ; ah ! la mort seule serait mon refuge. Non mon amie, c'est en vain que tu cherches à ranimer une existence qui ne peut plus qu'à peine espérer le bonheur : une force plus qu'humaine me dit que je ne verrai jamais le jour qu'Emile me promet ; pourtant il parait certain de sa réussite. Il m'aime autant que je le chéris; il va tout quitter. Comme j'ai tout perdu pour lui, qui nous empêchera d'être heureux ? Je ne sais, mais je sens en moi une vague inquiétude qui éloigne de moi tout désir de me conserver. Cette vie que tu veux ranimer, me quittera-t-elle au jour du bonheur ! L'activité de mon âme a flétri ma jeunesse, jamais je n'ai pu dompter mon imagination ; c'est toujours elle qui me porte au-delà du possible. Près d'Émile seulement je suis bien, près de lui j'oublie tout, je ne redoute plus rien. Mais il est parti, et d'affreuses et douloureuses pensées sont venues tomber sur mon cœur.

LETTRE LV.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je viens de recevoir une lettre d'Emile : elle est triste comme son sujet. Il me parle de sa mère, des inquiétudes que je partage sur sa santé ; il me rappelle une promenade que je fis pendant son séjour ici, et dont je vais te conter l'aventure.

Nous trouvant près du cimetière de l'ouest, nous y entrâmes. Nous songions à l'anéantissement des choses humaines, nous nous attendrissions sur le sort des êtres assez malheureux pour survivre aux objets de leur affection. Quelques épitaphes simples, d'autres où l'orgueil règne encore, nous apprirent qu'une mère, une épouse, un fils, ont dû laisser là leurs plus chères espérances. Pourtant, l'herbe qui conduit aux mausolées est longue, le corps des couronnes seul reste, les feuilles se sont desséchées, puis ont aussi disparu pour toujours. Aucune trace n'a pu nous apprendre qu'un souvenir pieux y ramène ces parens si in-

consolables au jour de la perte. Nous suivions le cours de nos observations, quand nous vîmes passer près de nous quatre hommes portant une bière, qu'ils venaient de retirer d'une fosse temporaire : il pleuvait depuis un moment et nous regagnions notre voiture. Suivant les quatre hommes, ils s'arrêtèrent près d'une fosse : un cercueil neuf, en bois de chêne, était disposé pour recevoir le cadavre. Un homme, qui par sa tranquillité, paraissait étranger à la cérémonie, quoiqu'il eût toujours suivi l'officier municipal, s'approcha de nous. Emile lui demanda pourquoi cette exhumation. C'est, dit-il, que ce terrain vient d'être acheté par la famille, on va élever un tombeau ici. Dans cet instant, on posait la bière dans le cercueil de chêne ; les planches pourries se brisèrent du côté de la tête, et offrirent aux regards le spectacle le plus repoussant. Notre homme, toujours calme, nous dit : « Il n'y a pourtant que trois mois » qu'elle est morte ! — Ah ! lui dis-je, » c'était une femme, vous connaissiez la » défunte ? — Oui, Madame, c'était ma » mère. » Le calme de cet homme me fit horreur, je m'éloignai de lui avec tant de

promptitude, que mes pieds se prirent dans les planches, et je serais tombée, si Emile ne m'eût retenue. Tout cela se passa en fort peu de tems ; mais il eût été impossible de rester sans danger, à cause de l'odeur fétide qui s'exhalait du cadavre. Ah ! Emile ! lui dis-je, ce fils qui examine et procède avec sang-froid à l'exhumation de sa mère, trois mois seuls les ont séparés. Ah ! quelle pénible impression m'a fait cet homme : que l'ingratitude est hideuse ; heureux ceux qui goûtent la paix du tombeau ! Emile était révolté, mais craignant pour moi les suites de cette scène, il détourna mes pensées par le tableau de notre avenir. Nous fîmes une longue promenade dans la campagne et rentrâmes à Paris. Viens près de moi, mon amie, ne m'abandonne pas à moi-même, excuse-moi près de Jen***; mais je me suis consacrée à la solitude, je fuis le monde, et ne veux pas lui laisser la moindre occasion de me tourmenter. Je ne blâme pas notre amie, mon Dieu ! Nous cherchons le même but ; tous, nous courons après la chimère de notre imagination : nous voyageons par des chemins différens, voilà tout.

LETTRE LVI.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Je suis arrivé à Saint-A... Nous avons été favorisés par le plus beau tems du monde : ma mère me croyait heureux, quand, tout bas, je me plaignais des circonstances qui m'obligent à m'éloigner momentanément de toi : l'espoir de te rejoindre bientôt me fait supporter cette absence nécessaire. Il faut que la raison préside à nos affaires, car, sans elle, point de prudence, et alors plus de bonheur. Ce bonheur, qui n'est qu'idéal, ne le détruisons pas par trop de précipitation. Aie confiance en moi. Tu m'as élevé au-dessus des autres hommes, tu t'es plu à me donner mille vertus que je n'ai peut-être pas, tu m'as élevé trop haut pour que ma chute ne soit pas terrible : je tiens à ton amour par-dessus tout, et je serais le plus malheureux des hommes si tes craintes pouvaient m'en priver. J'ai lu le petit manuscrit que je t'avais demandé ; je l'ai lu avec attention, je le relirai encore, malgré la

peine que j'ai éprouvée en lisant ce que je connaissais déjà. Tes aveux t'ont mérité toute mon affection, toute ma tendresse ; je t'en remercie de tout mon cœur, et sais apprécier la conduite que tu as tenue dans des circonstances aussi dangereuses. Un jour viendra où je pourrai t'en témoigner toute ma reconnaissance. C'est en cherchant le bonheur, qui toujours s'éloignait de toi, que tu sacrifias tout ce que tu avais de plus cher. Ah ! que l'ingratitude me fait haïr le genre humain ! Pauvre ange, toi si bonne, si aimante, trompée par celui qui te devait protection ! Si, un jour, ton Emile agissait ainsi, que penserais-tu de lui, dans quelle classe me mettrais-je, moi qui voue au mépris ces hommes qui se font un principe de déshonorer une femme, qui, après avoir trompé la société, font pleuvoir la honte sur l'imprudente qui s'est confiée à leur honneur? Mais, chère Félicie, soit parfaitement en repos, tu n'auras jamais un tort à me reprocher : je me ferais horreur. Je te défendrai contre tous, et ma volonté, ma confiance, mon amour, seront le soutien de l'édifice que je veux élever contre tes ennemis : ils sont les miens ; il n'est pas d'erreurs qu'on ne puisse effacer par une con-

duite plus sage : être en paix d'abord avec sa conscience, voilà mon principe à moi. Plus tard, le monde peut se convaincre de la réalité, et accorder à celui qu'il a mal jugé l'estime qu'il mérite.

Je suis arrivé à Saint-A... à cinq heures; j'ai trouvé tout le monde en bonne santé. La bonne maman L... a été à toute extrémité, mais la voilà encore sauvée pour cette fois. J'ai quitté Madame à Arras, d'où elle a continué sa route pour L..., où elle restera huit ou dix jours. J'ai déjà visité les endroits où je t'ai vue, j'ai caressé tous les animaux qui ont mérité toute ton affection. L'inabordable Jacques m'a paru reconnaissant des caresses que je lui ai faites pour toi. Fox te donne la patte. Ce pauvre Fox a une patte de derrière cassée : cela lui est arrivé en faisant un saut; mais, il va mieux, il court un peu moins fort, voilà tout. Adieu, mon bon ange, aime-moi comme je t'aime, et mes vœux seront remplis.

LETTRE LVII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Nous attendons Madame aujourd'hui, mon

amie, et son voyage est encore retardé de quelques jours. Une lettre que je reçois, m'apprend que nos affaires la retiennent à L..., où notre présence est même nécessaire. Nous partons demain. J'ai reçu la visite de M. de G***, il m'a horriblement tourmenté, il a jeté dans mon âme des soupçons sur ton voyage en Hollande; mais, on a beau faire, ton cœur m'est connu. Il prend à tâche de te calomnier, il veut te rendre méprisable à mes yeux; mais, j'aime à te rendre justice, malgré l'envie qui te poursuit sans relâche. Je relis toutes tes lettres d'Amsterdam. Tu as été quinze jours sans me donner de tes nouvelles, voilà le seul tems que l'on pourrait trouver pour t'accuser; mais moi, je ne le fais pas, je t'aime trop pour chercher à te trouver coupable; tu me le dirais, que j'en douterais encore. J'ai passé bien peu de tems près de toi, mon amie, je n'ai vu que toi; c'est là que je suis bien, je t'ai donné tous mes momens, et je regrette encore ceux que j'aurais pu voler au sommeil. Mais, mon amie, réunis pour ne plus nous quitter, tu verras que ton Émile sait aimer autant que toi. Je te remercie d'avoir refusé la partie de campagne que ces dames te proposaient : le monde, ses

plaisirs, ne conviennent point à ta position, et je te sais gré de t'en être privée. Pourtant, je te plains bien d'être renfermée par le tems qu'il fait : la campagne est belle, mais elle n'est que triste pour moi, chaque réduit me rappelle de si doux souvenirs ! Tu manques à ma félicité. Ah ! mon amie, pourquoi sommes-nous séparés ? Mais, du courage, nous serons bientôt réunis, tout me l'assure. Est-il vrai que tu as reçu, il y a quelques jours, une lettre de Russie que notre directeur des postes a dû te faire passer ? M. de G*** m'a dit que tu étais en correspondance dans ce pays ; je n'en crois rien, mais dis-moi s'il ta calomniée. Adieu, mon amie, je ne vis que dans l'espoir de te revoir bientôt, ménage ta santé, car je suis malade de tes souffrances.

LETTRE LVIII.e

FÉLICIE A ÉMILE.

Vous croyez à mon amour, cher Emile ; non, car des soupçons, plus forts que votre raison, sont prêts à saisir aveuglément tout

ce qui peut jeter un faux jour sur ma conduite. Cependant, vous connaissez mon âme incapable de feindre : toutes ses inspirations vous sont connues. Lorsque forcée par les circonstances de rester près de M. de G***, quand mon cœur était tout à vous, combien n'ai-je pas eu à souffrir, combien m'en a-t-il coûté pour cacher un amour dont vous ne pouvez douter, si vous vous en rappelez toutes les preuves ! Comment ce voyage de Hollande, où les intérêts de ma sœur m'ont appelée, peut-il éveiller vos soupçons ? Pleine du sentiment que vous avez fait naître, je cherchais à vaincre mon amour, je fuyais le monde. C'est dans la solitude, où je croyais vous bannir de mon cœur, que je vous retrouvai toujours. Tant d'efforts impuissans, tant de combats avec moi-même, vinrent altérer ma santé : j'appelai la mort pour éviter un avenir que je redoutais, que je redoute encore, et vous pouvez me soupçonner ! Cette lettre, dont on vous a parlé, est une fausseté révoltante, inventée par la plus noire méchanceté. J'écris au directeur d'A... Elle sera pour vous cette réponse, non, je ne redoute rien, je puis vous aimer, je suis digne de votre amour. Jamais rien d'irrégulier dans

ma conduite ne viendra démentir ce que je prouve. Ah ! mon cher Emile, qui me défendra quand vous êtes dans le doute ! Que vous faut-il encore ? Ma vie ! elle vous appartient : vous seul en tenez les ressorts. Je n'ai rien, plus rien, vous avez tout : mes pensées, mes affections les plus chères, ma joie, mes larmes, tout me vient de vous. Ne croyez donc plus les gens acharnés à ma perte, ou ôtez-moi la faculté d'en sentir l'injure. Revenez près de moi, je vous en conjure : c'est là seulement que la calomnie n'osera m'atteindre. Ah ! Emile, j'éprouve une peine bien sensible ! J'ai le désir de partir pour prier M. de G*** de ne plus s'occuper de moi ; je dédaignerais ses calomnies, si je n'en craignais les effets sur vous. Mais M. de G*** se venge trop cruellement.

LETTRE LIX.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Je sors actuellement de chez notre homme d'affaires : tout va fort lentement. Que faire ? Patienter, et pourtant les difficultés naissent

à chaque pas. Nous sommes si nombreux, qu'il est presque impossible de satisfaire tous les intérêts. Tu m'apprends que tu veux partir pour engager M. de G*** à être plus vrai dans les conversations qui ont rapport à toi. Non, je crains trop pour toi les fatigues de ce voyage, il ne peut que te causer des peines. Je n'ajoute pas foi à tout ce qui peut être inventé contre toi ; non, mon amie, loin de moi tout ce qui peut t'être désavantageux. Je t'approuve pourtant d'avoir écrit au directeur de la poste pour réclamer cette lettre de Russie ; mais je ne comprends pas qu'elle ne te soit pas parvenue. Si M. de G*** l'a inventée pour me tourmenter, il doit être satisfait. Je suis bien triste, la cause en est en moi : je ne puis la définir. Madame n'est pas bien du tout, sa position m'inquiète beaucoup : une fièvre lente la consume, elle dépérit, et son retour à la campagne m'effraie. L'air de Saint-A... ne lui convient pas. Je voulais qu'elle restât ici, mais on ne peut lui faire entendre raison sur cet article. Je serais bien coupable, mon amie, si je ne cherchais par mes soins à lui rendre la santé : elle est ma mère, et, quelle que soient ses idées, je ne voudrais jamais me reprocher d'avoir manqué d'égards

envers elle ; les remords que j'éprouverais empoisonneraient le reste de ma vie. Tu penses comme moi, chère Félicie ; cependant, tu vas peut-être dire : Émile m'aime moins, puisqu'il ne craint pas d'éloigner notre bonheur : c'est parce que je t'aime que je veux l'assurer. Si, aujourd'hui, j'avais un doute à cet égard, je te dirais : Ton Émile n'est pas l'homme qu'il te faut, il est indigne de toi, il te rendrait malheureuse. Oui, mon amie, c'est ainsi que je parlerais, si je cherchais à méconnaître les sentimens de mon âme. Adieu, mon amie, ne me gronde pas, je t'en prie ; mais, s'il en est tems, ne pars pas.

LETTRE LX.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Oui, ma bonne Victorine, je suis décidée : je pars pour A... Tous les maux sont prêts à fondre sur moi ; je me présenterai pour les arrêter : j'en aurai le courage. Je vais avoir une conversation avec M. de G***. Je verrai Emile à mon passage. Sa mère est fort mal, et je veux comme lui qu'il n'ait

rien à se reprocher. Mais, ignorant quand je dois le revoir, je veux encore jouir de sa présence et prendre le courage que lui seul peut me donner. Ma femme de chambre te conduira Henriette. Je pars cette nuit. Dans six jours, au plus tard, je serai de retour.

LETTRE LXI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

J'arrive d'A.... Mon entrevue avec M. de G*** m'a été plus pénible que je ne pensais. Cet homme, qui cherche à me couvrir de toute la honte de la faiblesse dont il sut profiter, n'a pu trouver à ma vue un seul mot à me dire; il n'a su que me donner sa parole d'honneur que jamais il ne pourrait s'écarter du sentiment qu'il avait eu pour moi, qu'il sentait bien que mes torts venaient de lui, et que sa vie entière serait employée à maudire le jour où il avait songé à avouer ses faux liens; qu'il me défendrait toujours contre la mauvaise impression qu'il avait pu donner sur moi. J'étais mal à l'aise près de lui. Dans ce moment, je sentis que cette dé-

marche était un aveu de mon intelligence avec Emile, et j'évitai en partant de suite les réflexions qu'elle pouvait lui suggérer. J'ai donc quitté cette ville où je craignais tant d'aller la première fois ! Il semblait que dès lors, je présageais tout ce qui allait m'y arriver ! Cette fois, j'y suis entrée aux portes fermantes, craignant d'être aperçue, et j'en suis sortie à cinq heures du matin. Je ne peux t'exprimer toutes les différentes sensations que j'ai éprouvées en passant les portes ; cette pensée de n'y plus pouvoir paraître, de n'y plus compter un ami !.... Je me suis avancée pour apercevoir le château de Saint-A..., mais il était caché par les arbres ; je vis ces chemins que je parcourus tant de fois, et où jamais peut-être !.... Cette idée déchira mon cœur, je me jetai au fond de la voiture, où je ne pus me rattacher à l'espoir. J'arrivai à B. .. Emile, qui revenait de L... avec Madame, et que j'avais instruit de mon passage, vint m'y voir un instant, puis fut obligé de me quitter pour éloigner tout soupçon. Je suis revenue seule, sans prendre de repos : j'avais hâte d'arriver. Enfin, me voilà de retour. Tu vas me dire : que signifie ce voyage ? Rien, mon amie ; mais enfin j'ai vu Émile ! Je crois

que j'y aurais réfléchi davantage, si je n'avais eu l'espoir de le trouver sur ma route : j'ai fait bien du chemin, une démarche inconvenante, mais je l'ai vu une heure. Tu connais toute ma faiblesse, tu l'excuseras : elle domine ma raison. J'ai reçu, à mon arrivée, une lettre du directeur des postes : il n'a reçu aucune lettre de Russie ; s'il lui en venait, dit-il, il me les ferait passer. Puisse cette lettre rendre le calme à Émile.

LETTRE LXII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Nous sommes arrivés assez tard : la route de L... à B... m'avait paru courte ; j'avais l'espoir que je t'y verrais encore à ton passage, et je supportais plus patiemment la monotonie d'un voyage aussi triste. Après t'avoir dit adieu, je revins près de Madame ; nous étions à table, lorsque tu partis de B...; la voiture traversa la place, et je suivis des yeux cette machine ambulante qui emportait tout ce que mon cœur aime. Bientôt aussi nous montâmes en voiture, et chaque pas de

nos chevaux nous éloignait l'un de l'autre ; bientôt, je l'espère, ils auront une autre direction. Va, crois bien que je n'aurai pas un moment de repos que je ne t'aie retrouvée pour ne plus te quitter. Pendant le séjour de Prosper à Saint-A... il a constamment occupé ma chambre ; aussi, à mon arrivée, ai-je pris une chambre des pavillons, malgré l'offre qu'il m'a faite de me la donner ; mais, en arrivant ici, je me suis emparé de cette chambre qui m'est chère par plus d'un souvenir. Je ne suis bien que lorsque j'y suis renfermé : tu l'as habitée quelquefois, tu as reposé les yeux sur chaque gravure, sur chaque meuble : tout ici parle à mon cœur, tout ici me rappelle ma Félicie, si j'avais besoin de quelque chose pour me la rappeler, et si elle n'était pas continuellement le sujet de toutes mes pensées. Tout dans ce lieu me retrace un souvenir, et je dirai avec M.me D. B...

« La tristesse est rêveuse, et je rêve souvent.
» La nature m'y porte, on la trompe avec peine :
» Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,
» Au murmure du saule agité par le vent,
» J'écoute : un souvenir répond à ma tristesse ;
» Un autre souvenir s'éveille dans mon cœur. »

Ce commencement de sa première élégie rend bien toute ma pensée, et, malgré moi-même, en dépit de toi, mon amie, je me verrai forcé à faire de l'esprit en copiant celui des autres. Je l'aime cette dame D. B..., elle a une infinité de pensées qui t'appartiennent. En la lisant, il me semble t'entendre ; je retrouve ma Félicie dans chaque ligne de cet auteur. Elle est, malgré cela, bien éloignée de toi, et je crois que je l'aimerais autant que je t'aime, si elle savait aimer comme toi. Je te remercie de m'avoir laissé ces poësies : je ne veux plus lire qu'elles ; mais je préfère ta prose : elle parle plus à mon cœur, et, si tu étais un peu moins paresseuse, tout irait assez bien dans ce bas monde pour ton Emile. Tu es sur la route de Paris : heureusement qu'il ne fait pas trop chaud ; mais tu devras être bien fatiguée. Tu arriveras demain à trois heures, tu m'écriras le soir, et je recevrai ta lettre jeudi, c'est bien long-tems attendre, mais il n'y a pas possibilité de te lire plus tôt. Écris souvent, chère bien-aimée, c'est la seule consolation que je puisse avoir loin de toi. Je viens de me promener dans les jardins, je cherchais de la violette de Parme et n'ai

pu en trouver une seule : j'aurais eu cependant bien du plaisir à t'en envoyer. Quand tu habitais ces lieux, elle venait sous tes pas; aujourd'hui, toutes ces places semblent frappées de stérilité : la campagne est sans charme pour moi. Si, placé dans le Kiosque, je pouvais apercevoir la maison que tu habites, je supporterais mon exil plus patiemment; mais il faut vivre de privations, et de privations qui minent insensiblement. Le principe vital n'existe qu'où tu es, il fait froid au lieu qu'amour fuit; ainsi, juge combien il fait froid à Saint-A..., entouré de marais où l'on n'entend que le coassement des grenouilles. Lorsque tu étais ici, ta douce voix avait tant de charmes, que tout se taisait pour l'écouter. Adieu, mon cher ange, adieu ! Tu vas être bien fatiguée ! Soignez-vous, ne vous croyez pas trop forte, et suivez mes avis !

LETTRE LXIII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

J'ai reçu ta jolie lettre hier, ma bonne Félicie. Comme j'ai été la chercher moi-même,

j'ai joui plus tôt de tes douces paroles. En vérité, si je ne me connaissais pas, je pourrais me croire meilleur que je ne suis. Ah! mon amie, le bandeau qui te couvre les yeux ne m'est-il pas trop favorable. Mon Sozie serait facile à rencontrer, s'il avait le bonheur de te trouver. Toi, par exemple, tu as une rivale dans Madame D. B.... Je lis ses poësies avec avidité. A peine ai-je fini une élégie, je la relis de nouveau. L'adieu du soir m'a fait grand plaisir. Que de naturel, que de sentiment à la fois? Te souvient-il, mon amie, lorsqu'après une journée passée l'un près de l'autre, il fallait que je te quittasse, nous nous disions aussi : Dieu qu'il est tard ! Quelle surprise ! Le tems s'écoule si rapidement près de ce que l'on aime ; plus d'une fois j'ai blamé sa course trop rapide : près de toi, mon amie, on est si heureux ! Je soupire, ma Félicie, et ce soupir naît d'un souvenir bien agréable ; mais le bonheur n'est pas perdu pour nous, mon amie ? Un jour nous pourrons être heureux : ce jour ne luira jamais assez tôt pour moi. Habitué près de toi, quel univers pourrait te remplacer dans mon cœur. Souvent j'ai de bien tristes pensées : elles reviennent

plus souvent même que je ne le voudrais ; mais est-on maître d'éprouver telle chose plutôt que telle autre. Non, chaque plante, chaque insecte s'attache à l'arbre qui lui convient ; les idées sombres s'attachent également aux hommes qui les flattent, et trouvent en eux une nourriture qui les dessèchent, et les fait mourir. Ils ne trouvent rien de bien dans la nature, rien ne répond à leur cœur, et cet isolement, dans un monde qui ne peut les comprendre, est pire que la mort même. Heureux ceux qui nous ont précédés dans le séjour éternel ! Tout est fini pour eux ici-bas, et l'éternité est commencée. Pendant leur vie, leur cœur fut-il aussi inquiet que le mien ? Les hommes étaient-ils ce qu'ils sont aujourd'hui ? Que leur commerce est triste, que l'on a de peine à vivre parmi eux ! Je t'attriste, mon amie, et t'en demande pardon; mais il faut que je te dise tout ce que je pense : il me semble qu'alors je suis mieux. Tu fixes toutes mes pensées, et je rentre dans le cercle étroit de la raison. Je n'ai pas eu beaucoup de peine à te convaincre que je devais avant tout donner des soins à ma mère ; je ne formais aucun doute sur tes

sentimens, ton cœur m'est trop connu. Depuis son retour ici, Madame va mieux; elle a quelques distractions. Elle prend maintenant des eaux de Bonne. Espérons qu'elles lui feront du bien. Sois sans inquiétude, je te promets exactement le bulletin de sa santé. Adieu, mon bon ange, je t'envoie un million de baisers bien tendres, et j'y joins une petite fleur que tu aimes; tu la nommes je crois : *ne m'oubliez pas*, et moi : *plus je vous vois, plus je vous aime*. Adieu, ma Félicie, toujours adieu. — Ah! puissions-nous bientôt désapprendre à le dire.... Ce mot, ce triste mot, n'est pas fait pour l'amour. Tu as eu bien de la contrariété en route, mais comme tu le dis fort bien, rien ne tourne pour toi dans ce monde comme pour tous. Mais prends patience, mon amie ; nous touchons au moment du repos, de la tranquillité; bientôt nous ne nous quitterons plus.

LETTRE LXIV.

ÉMILE A FÉLICIE.

Oui, mon amie, je suis bien triste. Je

ne puis définir ce qui se passe en moi, malgré l'idée du bonheur dont nous jouirons. Je rêve souvent à nos moyens d'existence : nous serons pauvres, bien pauvres ; dix-huit cents livres de rente ! En vérité, je suis effrayé du sort que je t'ai promis. Ma mère conserve une belle fortune, mais nous... Ah ! le bonheur fuira vîte, lorsque je ne pourrai qu'à peine subvenir à tes besoins. Cette idée m'accable ; je la supporterais avec plus de calme, si je t'aimais moins ; mais je ne vis que pour toi, et je mourrais un million de fois avant de te croire heureuse. Toutes ces réflexions. me sont dictées par l'amour le plus vrai. J'aime pour la vie : tu es la partie essentielle de mon être ; je ne puis vivre sans toi ; mais, telle est la force de ma tendresse, que je sacrifierais mon bonheur, mes moyens d'existence pour m'unir à toi. Car, mon amie, ce bonheur est attaché à tant de choses, que lorsqu'on croit le saisir, on n'a souvent que son ombre. Mais tu es l'arbitre de ma destinée, tu feras de moi ce que tu voudras. Ta dernière lettre est toujours triste : loin de me calmer, tu ajoutes à mes tourmens. Si je t'aimais moins mon amie, serais-je aussi malheureux : mes

sentimens ne sont pas changés, je ne puis aimer que toi : le tems ne peut me guérir d'un mal que j'aime à nourrir. Je me plais dans cette position : c'est elle qui fera mon malheur, et le tien, si je ne puis pour toi tout ce que mon cœur me porte à faire. Je t'en prie, mon amie, que tout ce que je te dis ne vienne pas te troubler, ou du moins augmenter tes peines. Tu as confiance en moi, ainsi je t'en prie sois plus raisonnable. Je te remercie des conseils que tu me donnes : je ne me fâche plus, cela fait trop de mal ; d'ailleurs la position de Madame me ferait plutôt tout souffrir, que d'oublier tes avis. Sois donc tranquille : cesse de te tourmenter. Pense à ton Émile qui ne cessera jamais de t'aimer, et dont le plus grand bonheur sera d'assurer le tien.

LETTRE LXV.e

FÉLICIE A ÉMILE.

Cher Émile, dans quatre jours on célèbre au château la fête de Madame : toute ta famille va se réunir. Peut-être une personne

étrangère, qu'on a intérêt à te faire connaître, occupera ma place au banquet; peut-être cherchera-t-elle aussi à la prendre dans ton cœur. Par pitié, mon Émile, ferme les yeux sur les charmes que l'on peut offrir à ta vue; dis-toi bien que la plus jolie n'aura pas mon cœur pour t'aimer. C'est pour moi seule que tu crains ton peu de fortune! Ai-je le droit d'être exigeante? Ne suis-je pas assez riche de ton amour. Tes réflexions me chagrinent, et portent à mon âme une pensée que je veux éloigner. Non, ne crains pas, mon ami, Félicie près de toi sera trop heureuse: elle n'aura plus de désirs à former que ceux qui pourraient contribuer à ton bonheur. Mais, tu vas me gronder encore, la tristesse m'accable en songeant qu'autrefois j'étais à cette fête de famille, et qu'aujourd'hui, loin de toi, oubliée de tous, mon nom même ne sera pas prononcé. Non, je ne puis résister au désir d'y être encore. Je t'en préviens, quand tu entendras sonner à la grille, viens toi-même: tu m'y trouveras. Je ne puis laisser passer ce jour, je veux être près de toi. Te voilà bien inquiet. Tu vas être bien surpris; mais tu m'en remercieras. Adieu, mon cher Émile, reviens le plus tôt possible. Malgré la grande

confiance que j'ai en toi, je ne puis vaincre les tourmens qui m'agitent, quand tu n'es pas près de moi.

LETTRE LXVI.e

ÉMILE A FÉLICIE.

S'il en est tems encore, Félicie, renonce à ton projet de voyage : ta lettre ne fait qu'augmenter mes tourmens. Je ne puis vivre ainsi : j'aime mieux mourir. J'ai la tête brûlante, je ne suis plus à moi. Toi, venir à Saint-A... ! Y penses-tu ? Où te logerais-je ? Ai-je le droit de te recevoir chez ma mère ? Non, tu n'y as pas réfléchi ; cette démarche de ta part me révolte : je n'approuverai jamais un tel projet. Ce n'est pas ainsi que je voulais être aimé. Félicie, que tu me fais souffrir ! Tu ne me trouveras pas à Saint-A..., puisque tu agis ainsi, et que tu ne crains pas de me tourmenter par de fausses démarches. Je vais partir : il m'en coûtera de quitter les lieux où je devais te voir, mais tu m'y forces. Félicie, qui m'eût dit que tu me forcerais à te fuir ! On n'attend personne, et personne ne vien-

dra ; c'est ce que je puis te jurer. Je suis accablé, je ne trouve rien à te dire. Attends, Félicie, pour faire ce voyage.... Tu mettrais une barrière insurmontable entre nous. Il ne faut pas seulement songer au présent : ne sacrifie pas l'avenir. Cet avenir, que je crois si heureux pour nous, tu le rembrunis à tes yeux et aux miens. Aujourd'hui, tu pars de Paris ! Pourquoi ? le sais-tu toi-même ? Est-ce seulement pour me voir ? Ah ! Félicie, que cette visite nous fera tort. Je voudrais t'écrire davantage, mais je ne trouve que des reproches à t'adresser. Que ce projet ne soit qu'un rêve de ton imagination, et je me calmerai ; s'il en est autrement, je croirai à plus d'exaltation que d'amour. Madame m'a conté tous les détails de ton dernier voyage ; elle connaît même la couleur de ton cabriolet, elle sait que tu étais à B... depuis 11 heures, elle sait que je t'ai vue. Qui l'a donc instruite ? Tout cela me passe !

LETTRE LXVII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

J'ai reçu ta charmante lettre, mon bon

ange, et je viens te remercier de ce que tu fais pour moi. Ta lettre a répandu sur tout mon être un baume salutaire, et, malgré l'éloignement que j'ai témoigné de te voir arriver, j'aurais bien désiré que tu eusses été là pour te montrer toute ma reconnaissance. Quoi! c'est ton portrait que je vais recevoir. Ma chère Félicie, que cette attention me flatte, que je t'aime plus encore pour cette marque de souvenir. Vois combien je suis simple, je n'ai pas eu le talent de deviner ce que tu voulais dire : j'ai tout pris au pied de la lettre, et, comme tu l'as vu par ma dernière, j'étais assez faché. Ne m'en veux pas, mon amie, mais gronde-moi, car je l'ai bien mérité. J'attends la petite boîte avec grande impatience; je vais la chercher à la ville pour l'avoir plus tôt, et, après, je terminerai cette lettre.

30 *juillet.*

Oui, c'est bien toi, mon aimable bonne. Hier, j'ai été te chercher, assez pressé de jouir de ta vue. Je gagnais la porte d'A..., lorsque par malheur je rencontrai mon oncle qui reconduisait le docteur; il fallut revenir sur mes pas. Je maudissais la nature entière.

Enfin, je le reconduisis chez lui, et me disposais à te sortir de ta prison, lorsque j'entends quelqu'un marcher derrière moi. Je me retourne, j'aperçois le chevalier de B... qui avait dîné en ville et qui regagnait sa campagne. Bon gré, malgré, il fallut rester avec lui jusqu'au pont des Écluses. Je lui souhaitai le bonsoir, je brisai vîte le cachet, j'ouvris la boîte, et je trouvai ma Félicie. Oui, c'est bien elle qui a le cœur de son Émile, qui l'aura toujours. Je t'ai regardée long-tems hier au soir : tu me souriais, tu paraissais heureuse, je l'étais bien aussi. Tu as passé la nuit près de moi ; mais, l'idée que j'ai pu te faire de la peine, l'idée que tu as conçue de renoncer à Émile, parce que je t'ai fait toutes les observations que je me faisais à moi-même, tout cela venait empoisonner mon bonheur. Crois-tu que je t'aime moins parce que je t'ai fait connaître toutes mes craintes ; non, tu sais que je t'aime au-delà des forces qui m'ont été données, tu sais bien que le seul soutien de ma vie est l'espoir de te rendre aussi heureuse que tu le mérites. J'ai reçu ta lettre, elle était mouillée de tes larmes, et c'est moi qui les ai fait couler. Me pardonneras-tu ? Oui, tu sais apprécier tout mon amour, et c'est une con-

solation pour moi. Mais, si dans mon malheur, et pour lui, tu voulais t'éloigner de moi, que ferais-je ? Je cherche qui m'aimerait comme toi, et partout je ne trouve qu'un vide affreux. C'est pour moi que tu te sacrifies, mon amie : si tu crois que je le mérite, par la même raison je dois penser que tu peux faire plus pour moi. C'est encore un sacrifice que je demande, en exigeant, en te priant de t'unir à moi. Non, tu n'auras pas acquis ton bonheur aux dépens du mien, car je serai plus heureux que toi encore. Réfléchis bien, mon amie, descends dans ton cœur, lis dans le mien aussi, et tu verras l'amour que je te porte écrit en caractères ineffaçables. Une lettre, que je reçois de mon colonel, m'ordonne de rejoindre en toute hâte. Je pars de suite, et serai mardi matin à Paris, où je te porterai cette lettre.

LETTRE LXVIII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Le 2 août.

Adieu, ma bonne, ma bien-aimée Félicie !

Compte sur ton Émile, aie confiance en lui, crois à son retour prochain, pour ne plus te quitter. Adieu, ménage, soigne ta chère santé. Encore quinze jours, et ton Émile se réunira à toi pour la vie!

LETTRE LXIX.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Le 5 août.

J'arrive à R..., mon amie. Telle promptitude que je mette à arriver, je crains bien qu'il ne soit trop tard et que mon absence n'ait occasionné quelque désagrément. J'arriverai demain matin à P..., d'où je t'écrirai; mais avant, j'ai voulu te rassurer sur ma santé. Mon voyage s'est fait agréablement, en lisant, en pensant à toi, à mon prochain retour. J'ai donné ma démission; ainsi, mon amie, partage le bonheur dont je jouis en songeant au bonheur bien plus grand encore de la réalité. Adieu, mon amie, compte sur la tendresse à toute épreuve de ton Émile; écris-moi, et bientôt nous ne nous quitterons plus. La voiture m'attend: adieu, adieu!

LETTRE LXX.

FÉLICIE A ÉMILE.

Le 11 août.

Plus de lettres de toi, Émile ! que fais-tu ? es-tu malade ? Quelques malheurs sont venus fondre sur toi, c'est la seule pensée que je puisse former ! Jamais je n'ai pu t'accuser de négligence : tu connais mon âme inquiète, tu sais en prévoir les tourmens. Émile, dis : de quel coup suis-je menacée ? que t'est-il arrivé ? Ne crains pas de m'instruire : l'incertitude est le poison de l'âme. Je ne vis plus, les plus noirs pressentimens me poursuivent ; l'impatience, le découragement, la crainte, tout me presse : les heures se traînent, il me semble que le monde est arrêté ; mais tout est dans l'ordre de la nature, tout suit son cours ordinaire, moi seule suis victime de mon imagination ; c'est elle qui, devançant les tems, emporte avec elle de longs jours, ma santé et ma vie. Je ne sens rien que le mal qui me presse : ainsi, les jours succèdent aux jours, les années aux années, tout est compté par

le tems. Pour quelques-uns le bonheur marque les heures, moi seule je les compte en tourmens, et passerai oubliée. Oubliée! non, mon ami, toi seul songes à moi, tu es mon univers, ma famille, tout mon espoir. Enfin, que ferais-je, si je te perdais? Émile! Émile! pourquoi suis-je plus malheureuse encore depuis ton départ? Ton amour m'est connu, la tombe de ton père a reçu tes sermens: ton cœur, ton honneur, tout m'est garant du bonheur que tu m'as promis. Qu'est-ce qui m'inquiète? Quelques malheurs te menacent-ils! Émile, prends pitié du mal qui m'accable. Cher Émile: un mot, un seul mot qui m'assure que tu es bien, et le calme pourra rentrer dans mon âme. Au nom de tout ce qui t'est cher, calme-moi!

LETTRE LXXI.e

JOSÉPHINE A M.lle VICTORINE.

Le 13 août.

Pardon, Mademoiselle, si je me permets de vous écrire; mais je connais votre attachement à M.me G*** : c'est à vous seule que

j'ai recours. Une lettre, que j'ai reconnue à l'écriture pour être de M. le baron O..., était adressée au frère de Madame. Je le lui dis, et de suite, s'imaginant qu'un malheur était arrivé à M. le baron, il lui faut cette lettre. Je la lui porte : à peine Madame l'a-t-elle parcourue, qu'elle jette un cri ; c'est le seul qui se soit échappé de sa poitrine, depuis deux heures qu'elle a reçu cette fatale lettre. Elle la tient encore : pas une larme ne vient la soulager, son regard est fixe, elle ne nous connaît plus ; vais-je perdre ma maîtresse! Venez, venez, Mademoiselle, venez! Votre très-humble servante.

Joséphine LAURENT.

LETTRE LXXII.e

VICTORINE A ANNA.

Ma chère Anna, ta sœur vient de recevoir le dernier coup du malheur, par la nouvelle la plus inattendue, la plus foudroyante. M. O..., je ne puis prononcer son nom sans indignation. Pourquoi les méchans savent-ils paraître bons! Qui eût songé à s'en méfier! Depuis

deux jours je suis près d'elle : une lettre de Joséphine me fit accourir, et je trouvai ta malheureuse sœur le regard fixe tourné vers le ciel. Je me jetai dans ses bras, j'essayai de faire couler ses larmes, en nommant l'auteur de ses peines ; elle sembla me reconnaître, son regard tomba sur la lettre qu'elle tenait; encore un long cri de désespoir vint suppléer aux paroles qu'elle ne pouvait prononcer. Tout-à-coup, elle fut couverte de sang ; je fus fort effrayée, mais cette hémorragie dura peu, et elle en parut soulagée. — Ah ! si je pouvais mourir ! me dit-elle. — Je la pressai dans mes bras, et elle ne parla plus de tout le jour... Ma chère Anna ! mes larmes m'empêchent de continuer. Je t'envoie la lettre qui a produit un état si alarmant : vois combien de mots, de phrases, pour dire : « Vous avez tout sacrifié pour moi, je vous promettais le bonheur, je devais être plus fort que tout ce qui tenterait de nous séparer ; mais je vous rends à vous-même, il le faut. » Pauvre Félicie !! Je viens de la quitter pour écrire cette lettre ; Henriette est près d'elle, et ne veut pas s'éloigner. Elle est attentive à prévoir toutes nos intentions... J'entends du bruit, je te quitte, chère Anna !

LETTRE LXXIII.e

*M. LE BARON O*** A M. THÉOPHILE.*

Monsieur, vous connaissez la position de Félicie ; elle a une entière confiance en vous : permettez que je vous offre la mienne, forcé par des circonstances majeures à renoncer au bonheur que je m'étais promis. La lettre ci-jointe lui fait part de cette cruellerésol ution : préparez-là. Je vous la recommande, vous êtes son ami, son frère ; je veux devenir le sien, je vous confie tout ce qui me fait chérir l'existence : suspendez votre jugement sur moi. Je ne suis pas aussi coupable que je le parais ; si vous pouviez connaître tout ce que je souffre ! Plus tard, je vous donnerai tous les détails nécessaires pour ma justification. Adieu, Monsieur, pensez quelquefois à moi, et conservez-moi une place dans votre estime.

*Le baron O***.*

LETTRE LXXIV.e

(*Incluse dans la précédente.*)

Chère Félicie, je viens de recevoir ta der-

nière : elle me fait sentir bien vivement toute la peine que je te cause ; mais, mon amie, sera-ce la dernière ? Non, car j'ai besoin de t'ouvrir un cœur dans lequel tu règnes despotiquement. Oh ! mon amie, que l'on est à plaindre, que l'on est fautif ! Lorsque la raison ne préside pas à toutes nos démarches, nous ne voyons que le plaisir du moment, et nous ne savons pas en prévoir les effets. Lorsque j'arrivai, le général était ici depuis huit jours, fort étonné de mon absence ; le colonel fut obligé de lui rendre compte que j'étais parti sans permission. Ma faute était des plus graves, et j'étais passible d'être traduit devant un conseil de guerre. J'avais envoyé ma démission, il est vrai, mais elle n'était pas valable, puisque je n'étais pas au régiment. Juge de mon anxiété, de ma position, moi, fils d'un officier-général, j'allais être traduit devant un conseil de guerre comme déserteur ! A cette idée mes larmes coulèrent en abondance ; mes chefs prirent une part bien sincère à toutes mes peines : leur amitié dans cette circonstance a été d'une grande consolation pour moi. Le général me fit les reproches auxquels je m'attendais ; il me montra les suites qui pouvaient résulter

de la fausse position dans laquelle j'avais mis le colonel, et me dit : — « Par égard pour la mémoire de votre père, je fais mon affaire de la vôtre. On assure que vous avez donné votre démission : je me crois en droit de vous faire les observations que vous ferait votre père (je crus l'entendre). Vous êtes jeune, ancien de service, aimé de vos chefs, à la veille d'avoir de l'avancement : croyez-moi, restez parmi nous. Plus tard vous pourriez vous repentir d'une fausse démarche. Comptez sur moi, sur le désir que j'ai de vous être utile. » — Ah! Félicie, que j'étais malheureux! que les combats qui se livraient à mon pauvre cœur me faisaient mal! — « Allons, reprit le général, votre démission n'est point partie, il en est tems encore... » — Je ne répondis que vaguement; je balbutiai : je ne pouvais lui avouer les raisons que me donnait mon amour. — « Vous dîtes oui, n'est-ce pas, pesez bien ce que je vous ai dit : votre père ne vous en aurait pas dit davantage. » — Oh, mon amie! que vais-je devenir? Je l'ignore, j'éprouve des sentimens bien opposés à-la-fois. L'amour, les devoirs, tout ce que je te dois, les rêves de bonheur que nous avons faits, tout se présente à mon imagination. Pourrai-je ja-

mais consentir à renoncer à toi ! J'aime avec force : le sentiment qui m'anime est plus fort que mon existence, et, lorsque je repose mes idées sur nos rêves, j'en vois bien la douce possibilité ; mais la suite, mon amie, nous ne voulons pas la connaître. Plus tard, je crains les reproches que tu serais en droit de me faire pour t'avoir arrachée de la société ; et, plus tard, je crains la misère. Notre amour pourrait-il toujours nous suffire ? A cette pensée, mon cœur se trouble de nouveau, et semble avoir trouvé ce qui le tourmente depuis si long-tems. Que ma position est fâcheuse ! Serons-nous malheureux l'un et l'autre pour n'avoir pas écouté la raison ? Non, mon amie, n'ayons rien à nous reprocher, faisons mutuellement un sacrifice nécessaire : je tremble à la proposition que je vais te faire.... Sois ma sœur, que ce nom ne soit pas rejeté par toi, que l'amitié la plus tendre nous unisse. Chère Félicie ! crois-tu qu'il m'en coûte de te tracer ces mots ? Oui, tu sais apprécier mon cœur, tu sais bien que de cette détermination je serai le plus malheureux ; mais, au moins, je serai le seul, je n'aurai pas entraîné un femme aimable qui peut briller partout avec avantage. Oui, je

renonce à toi. Me plains-tu, mon amie? ton cœur m'est connu, je sens toute la peine qu'il éprouve; mais toi, ma sœur, mon amie, que vas-tu devenir sans ton Emile? Pardonne-lui, que sa prière ne soit pas perdue, recueille-la dans ton sein. Un jour peut-être!... Non, ne nous berçons pas d'un vain espoir: tu ne sais pas quels sont mes tourmens! Tu es encore la dispensatrice du bien qui peut m'arriver: prononce sur mon sort.... On vient de me faire demander ma dernière résolution, on a exigé ma parole, j'ai tout donné! Félicie, toi que j'adorerai toujours, aie pitié de moi, écris-moi, ne me prive pas de cette consolation, la seule qui me fera encore aimer la vie. Je relis tes lettres où respire tant d'amour. Que je suis dur et cruel, que je me hais, que tu vas me haïr! Ce sentiment que je redoute, le seul que tu puisses avoir pour moi, me fera mourir. Mais, si je dois vivre sans toi, *jamais femme* ne te remplacera dans mon misérable cœur. Qu'Émile ne soit pas maudit de toi, il te le demande à genoux: c'est là que je voudrais expier tout ce que je te fais souffrir. Que me reviendra-t-il d'un si grand sacrifice? La honte d'avoir trahi mes sermens!

Je n'y vois plus, je suis accablé. Félicie, Félicie, pardonne à Emile !

LETTRE LXXV.e

FÉLICIE A ÉMILE.

Mon cœur est brisé de douleur : gardez votre amitié ; vous ne pouvez plus rien pour moi : vous n'entendrez aucun reproche. J'espère être arrivée au jour où l'on pardonne, et je vous aime encore : c'est le mal de toute ma vie. Comment pouvez-vous demander avec inquiétude ce que je vais devenir ! Ai-je un avenir, quand je vous perds ? Non, tout finit là. Suivez votre destinée : qu'elle soit plus heureuse que la mienne ; c'est le dernier vœu que je forme.

LETTRE LXXVI.e

VICTORINE A ANNA.

Lorsque je t'écrivais, Félicie fut à son secrétaire : elle ouvrit la boîte qui renferme

les lettres et le portrait du baron ; elle écrivit quelques mots : la petite vint m'en instruire. Je rentrai près d'elle : elle tremblait fort, se plaignait du froid, s'approchait du feu, parut plus tranquille. Je profitai de ce moment de calme pour lui demander ce qu'elle avait écrit. « C'est une der-
» nière lettre à M. O***. C'est toi, ma chère,
» que je charge de la faire parvenir. »
Elle me prit les mains avec amitié, et s'occupa beaucoup d'Henriette. Je l'engageai à prendre du repos : elle ne céda qu'avec la promesse que j'en prendrais moi-même. Je m'éloignai, et, retirée dans ma chambre légèrement séparée de la sienne, j'écoutai : sa respiration était forte. Il était onze heures lorsqu'on annonça son frère. Il désira entrer dans sa chambre : je l'accompagnai. Elle ne dormait pas; elle était animée ; son regard fixe annonçait le délire. Par la contraction de ses traits, nous pûmes deviner les douleurs qu'elle voulait nous cacher. Après quelques crises assez fortes, elle tomba dans un assoupissement qui nous donna quelques inquiétudes. Le médecin que j'avais fait demander arriva, et parut surpris de symptômes aussi extraordinaires : il ne la

quitta pas. Ce sommeil n'était point un repos, mais une agonie douloureuse. Enfin, elle ouvrit les yeux. Étonnée de revoir le jour: « mon Dieu ! s'écria-t-elle, ma destinée n'est-elle pas remplie ! » Elle porta la main sur ses yeux et répandit un torrent de larmes. Le docteur la pressa d'avouer qu'elle avait excité les convulsions dont nous avions été temoins. Elle lui dit que, fatiguée de douleurs, elle avait osé prendre cinq grains d'opium. Je me jetai dans ses bras; je la suppliai de vivre. « Ah ! mon » amie, me dit-elle, la mort est douce, » puisqu'elle seule porte le remède à d'aussi » grandes douleurs. Je ne suis plus qu'un » être fatigant, à charge à tout ce qui » m'entoure. Que deviendrai-je, si la mort » me repousse aussi ! » — Chère Félicie, ne suis-je pas ton amie : prends du courage, tu peux encore trouver des charmes dans cette vie que tu méprises. Notre amitié est-elle sans force ? ne parlera-t-elle pas à ton cœur ? J'ai commencé par parler de ses malheurs avec elle, j'ai pleuré sur eux, et, par mes soins, mon amitié, j'espère la rattacher à la vie. Non, ce ne sont pas de froids raisonnemens qui peuvent opérer

un résultat heureux, c'est une amitié persuasive qui peut calmer cette âme désolée.

LETTRE LXXVII.e

VICTORINE A ANNA.

Nous étions sorties de table, où Félicie prend seulement place. Elle s'occupe de tout le monde, garde le silence : personne n'ose le rompre. Si on le fait, c'est toujours si bas, qu'elle n'en peut être distraite. A peine étions-nous au salon, qu'on lui remit à-la-fois deux lettres d'Emile. A peine eut-elle reconnu l'écriture, qu'une pâleur affreuse se répandit sur ses traits, et ses forces l'abandonnèrent. Revenue à elle, elle lut ces lettres, me les remit : c'est alors qu'elle put pleurer abondamment. Les voilà, ces lettres, qui ne changent rien à son sort.

LETTRE LXXVIII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Je suis dans des transes mortelles, ma Félicie. Depuis ma dernière, forcé par les

circonstances d'être ingrat, parjure, tu as le droit de me maltraiter. Je me soumets d'avance à tout ce que tu exigeras de moi. Parjure, non, mon amie ! je ne le suis pas, je t'aime trop, je t'aimerai toujours : je le sens bien à la douleur qui m'opresse ! Depuis le départ de cette fatale lettre, je ne vis plus. Que nous sommes malheureux, chère Félicie ! Avec quel abandon nous nous aimions ! Que vas-tu m'écrire ? Dans quels termes, vas-tu m'exprimer tout ce que tu éprouves ? Tu me maudis peut-être : cette pensée affreuse vient faire mon tourment. Mais, non, mon amie ! je connais ton cœur que j'ai martyrisé, il est incapable de vouloir le mal, et, malgré ma conduite, tu m'aimes encore. Un sentiment aussi vrai ne peut se détruire en un moment : tu m'aimeras toujours. Insensé ! puis-je prétendre à tout ce que je demande, quand je suis ce que la terre porte de plus affreux ! Ah ! j'ai bien mérité toute ta haine ; mais pouvais-je résister aux pressantes sollicitations d'une mère presqu'aux portes du tombeau ? Ai-je le droit de refuser ce qu'elle demande ? Jamais je n'aurai à me reprocher d'avoir pu hâter sa mort. Au moment de perdre

celle que mon cœur aima la première, pouvais-je la désespérer d'une manière aussi cruelle ? Non, je n'en aurais jamais eu la force. Le bonheur a fui loin de moi, et je l'ai bien mérité.

LETTRE LXXIX.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Félicie, tu me dis adieu pour la dernière fois! Ta lettre, que je n'ai pu lire sans verser des larmes, vient mettre le comble au chagrin que j'éprouve. Je te plains, mon amie, si, oubliant les lois divines et humaines, tu écoutes un désespoir qui mettra tout ce qui te connaît dans la désolation. Je ne demande plus rien pour moi : je n'ai plus le droit de rien exiger; mais si un faible souvenir d'Émile te le rappelle, rejette bien loin de toi un projet qui le rendrait à jamais malheureux. Je sens toute la perte que j'ai faite, j'en sens tous les jours le sacrifice : je n'ai plus mes idées, ma tête se perd, je ne sais plus que devenir; que le peu de mots que j'ai reçus de toi m'affligent! Que de mal je te cause! Tu

ne trouves pas d'excuse à ma conduite : non. Je n'ai pu résister aux prières de ma mère, et, si je dois être malheureux de trop de faiblesse, je ne me plaindrai pas d'une trop grande condescendance aux volontés de celle qui m'a donné une existence dont je sens bien tout le poids.

LETTRE LXXX.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Félicie, voilà plus d'un mois que je suis sans nouvelles : mille idées sinistres m'assiègent, ou me fatiguent; et, la nuit, qui devrait me calmer, ne fait qu'augmenter toutes mes inquiétudes. Lorsque je vous ai demandé comme une grâce de m'écrire encore, je ne m'attendais pas à voir cette prière repoussée. Félicie ! pourquoi ne m'écris-tu plus ? Crois-tu que je n'ai pas besoin de consolations ? Je n'ose fixer mes idées, je crains : ah ! tu ne peux savoir toutes mes craintes ! Je t'importune : peut-être aussi mes lettres sont devenues insupportables à Félicie ! Mais, puis-je si tôt et à-la-fois m'imposer tous les sacrifices ! J'ai écrit à votre amie,

elle peut-être me répondra. Avec quelle anxiété j'attends l'arrivée du courrier. Mais recevrai-je une lettre de vous? Ah! par pitié, Félicie, quelquefois un mot de souvenir à celui qui, malgré son obéissance à une mère, ne pourra vous oublier et qui vous portera toujours dans son cœur. Qu'on n'exige plus rien de moi : je ne pourrais plus rien offrir, je n'ai plus rien, j'ai tout perdu : le sacrifice que j'ai fait est trop grand ; que pourrait-on me demander maintenant? Il y a quinze jours que je vous ai écrit, je n'écris plus qu'en tremblant : mes lettres ne sont plus reçues comme par le passé : je ne ne vis plus! Chaque jour, chaque heure, chaque instant, vient ajouter à mes tourmens. Je ne vois que mort autour de moi. Oh! mon amie! aie encore pitié d'Émile! J'embrasse tes genoux, que ne puis-je les arroser des larmes qui me suffoquent! Adieu, mon amie, oublie un ingrat : tu es bien vengée!

LETTRE LXXXII.e

FÉLICIE A ÉMILE.

Vous avez appris, par les soins de mon

amie, que la mort m'a repoussée. Je dois vivre encore : que le remords sorte de votre cœur ! Mais je n'ose croire que vous serez heureux : peut-on l'être, sans être d'accord avec sa conscience ? Pouvez-vous songer à l'avenir de misère que vous avez déroulé devant moi, sans frémir d'avoir osé jouer avec un sentiment qui laisse des traces aussi affreuses ? Ah ! Émile, combien vous devez souffrir ! Quand, malgré mon amour, je vous ai montré tous les obstacles qui pouvaient naître, et que vous me persuadâtes que, plus fort que tout, vous les renverseriez, aurais-je pu songer que votre abandon suivrait de près tous mes sacrifices ! Non, j'avais placé toute ma confiance en votre honneur, en votre amour, et c'est vous qui m'avez trompée ! Vous avez dû me sacrifier à votre mère : je le veux encore ; mais, en me privant de vous, deviez-vous me priver de votre cœur ! Ne pouvions-nous nous aimer ? Ce lien des âmes était-il bien le sacrifice exigé par votre mère ? Non, vous ne trouverez pas cette excuse. Gardez l'amitié que vous m'offrez en dédommagement de l'amour que vous m'ôtez : un sentiment tel que je l'ai senti, tel que je le sens encore, ne peut s'échanger

si promptement. Il faut des années, de longues années ! Et alors quels seront vos titres à cette amitié que vous réclamez ? Sera-ce ma vie usée avant le tems, mes joues creusées par la douleur et par la misère, mon cœur flétri, qui intercéderont pour vous ? Non, vous reculerez d'horreur à ma vue, et vous chercherez l'oubli des maux que vous avez causés, dans un amour nouveau. Je ne puis vous haïr ; mais mon cœur trop faible ne peut rien recevoir qui lui parle trop de vous ! Reprenez ces lettres, ce portrait : je ne veux plus rien de ce qui promettait le bonheur ; je ne veux plus vous voir tel que vous étiez, tel que vous voulez être, mais tel que vous êtes. Je ne dois plus songer à vos promesses passées, que pour penser qu'elles ont fait naître un avenir si pénible. J'attends aussi tout ce qui vient de moi : mes lettres ! Elles ne peuvent plus rien pour votre bonheur : quelles me soient rendues. C'est en vain que vous voulez savoir ce que je vais devenir ; je suis sans projet et sans forces, pour songer aux moyens d'existence qui me vont manquer.

LETTRE LXXXII.e

ÉMILE A FÉLICIE.

J'ai reçu votre lettre, et je vous remercie de son extrême bonté pour moi. Ah! ne formez pas d'idées injurieuses. Plus malheureux que coupable dans cet enchaînement de circonstances, qui m'ont séparé de vous, je gémirai toujours sur cette force majeure qui m'entraîne malgré moi loin de celle qui seule pouvait me faire aimer la vie. Ah! croyez bien, Félicie, qu'il n'est plus de bonheur pour Émile! Il a fui pour toujours. Je n'ai plus de repos, et, si je rends hommage à votre conduite, à la fidélité avec laquelle vous gardez vos sermens, que de reproches n'ai-je point à me faire, moi qui ai tout oublié! Chère Félicie, ne m'accablez pas de trop de générosité. J'ai mérité votre haîne, je la demande comme un bien, le seul que j'attende de votre justice. Plus malheureux que vous, je ne puis vous faire un reproche pour excuser les miens. J'ai fait tous les sacrifices que l'on m'a

demandés. Pouvais-je les refuser ? Vous, la première, vous m'eussiez engagé à les faire : vous êtes généreuse, vous avez l'âme trop élevée pour ne pas vous mettre au-dessus d'une frivole passion. Je vous aime toujours, Félicie, quoique vous en doutiez ; et je vous aimerai toujours. Permettez-moi ce sentiment, ne vous en alarmez pas : le respect se mêlera désormais à la tendresse que je vous porte, tendresse que vous refusez de reconnaître. Non, Félicie, je ne vous oublierai jamais. Le souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi, ne peut être perdu. Jamais la pensée du bonheur que j'ai goûté près de vous ne s'effacera de mon pauvre cœur. Quoi ! vous voulez que je me défasse de tout ce que j'ai a vous ? Vous voulez rejeter loin de vous jusqu'à la dernière marque de souvenir ? Quoi ! rien ne vous parlerait de moi ! Non, Félicie, non, je ne puis vous obéir ! J'attends encore de votre bonté la permission de tout garder. Adieu, Félicie, permettez-moi encore de déposer ici un baiser et de vous assurer que le sentiment fraternel que je vous offre vaut mieux que celui qui cause tant de maux.

LETTRE LXXXIII.e

FÉLICIE A ANNA.

La mélancolie, convalescence de la douleur, a succédé au désespoir, et je puis t'écrire encore. Tu as appris, ma chère Anna, mes nouveaux malheurs. Moins j'y étais préparée, plus ils ont été affreux. L'amitié n'a pu se faire entendre pendant le délire de la douleur; mais, la crise passée, elle s'est emparée de mon pauvre cœur. Tu ne peux te figurer par combien de nuances délicates elle a parlé à mon âme. Il est vraiment malheureux celui qui n'a pas un cœur pour recevoir ses plaintes, ni une main pour essuyer ses larmes! Amitié, sentiment divin, c'est toi qui partages nos plaisirs! et, au jour du malheur, ce sont encore tes soins compatissans qui nous aident à le supporter. Tu vas revenir, ma chère Anna, et je dois te prévenir sur le changement que tu trouveras en moi. En voulant que je vive, Dieu a voulu prolonger ma punition; mon cœur reste navré de douleur, ma santé est perdue: je ne suis plus que

l'ombre de moi. Je suis l'arbre frappé de la foudre, mais qui reste debout pour affliger le regard : il souffre et n'intéresse plus. Mais vous seuls aurez encore compassion de moi, vos cœurs me parleront encore, vous aurez pour moi la pitié qu'on doit au malheur, je me prosterne devant Dieu, il n'a pas voulu tout m'ôter. Que la religion est douce à l'âme désolée ! Elle porte de si grandes consolations, que je croirais encore au bonheur, si je pouvais entrer dans une communauté. S'il voulait.... Mais non, ne faisons pas l'expérience si triste de l'ingratitude humaine. Adieu, Anna, adieu.

LETTRE LXXXIV.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Félicie, qu'est devenue cette douce habitude de nous écrire ? que devenons-nous nous-mêmes par suite d'une séparation dont je gémis tous les jours ? Pensez-vous quelquefois à celui qui vous consacre, en secret, toutes ses pensées ? Oui, votre dernière m'en a donné la douce assurance. C'est le mal de

toute votre vie, disiez-vous, et peut-être cette lettre ne servira qu'à ouvrir des plaies qui ne se cicatriseront jamais. Depuis six mois que je n'ai plus de nouvelles de vous, je souffre de votre silence plus que je ne puis le dire. Cependant, lorsque je pense que nous sommes presque devenus étrangers l'un à l'autre, je me dis : Félicie a raison. Abandonnée aussi cruellement, que peut-elle écrire! des plaintes : eh bien ! oui, mon amie, ce sont elles que je veux entendre, je les lirai, mon cœur les répétera, je tâcherai de te donner du courage. Tu n'es pas seule malheureuse! Je m'accuse, et pourtant j'ai pour moi le respect inaltérable que j'ai pour celle qui m'a donné le jour. J'aurais dû tout prévoir, mon amie; j'aurais cherché à vaincre l'attachement que j'avais pour vous : nous serions plus heureux l'un et l'autre. Mais jetons un voile sur des peines malheureusement sans remède; le tems, qui fuit si rapidement, en apporte un avec lui : la mort! Avec elle s'éteignent toutes les haînes; et celle que vous devez avoir naturellement pour moi, s'éteindra aussi! Affreuse pensée, qui ne me promet dans ce monde aucun adoucissement à tout ce que je souffre!

LETTRE LXXXV.e

FÉLICIE A ÉMILE.

Oui, la mort apporte un remède à tous les maux, mais il faut l'attendre, et je sens que je ne puis rester dans le monde : il blesse trop mes regards, il me fait sentir trop cruellement la vie. Vous m'avez éclairée sur ce qu'on peut avoir de confiance en lui : tout est désenchanté, je ne crois plus à ses liens. D'ailleurs, il faut, pour rentrer dans la société, être brillant de jeunesse et de bonheur. Je ne suis plus rien ; tout a fui devant moi. Je n'offre plus qu'un corps froidement animé par une âme malade. Peut-être, malgré mes vœux, dois-je souffrir encore long-tems ! J'accepte vos services ; j'appelle à votre amitié pour me retirer dans une communauté. Là, plus tranquille, peut-être trouverai-je le repos dans l'oubli. Vous n'entendrez plus parler de moi, car vous devez souffrir de penser que j'existe encore et que je n'ai pu vous chasser de mon souvenir. Cette année, qui finit, devait, disiez-vous, nous trouver réu-

nis. Une autre va commencer, vous existez, et nous sommes, par votre volonté, séparés à jamais !....

LETTRE LXXXVI.e

ÉMILE A FÉLICIE.

Votre position est affreuse, Félicie, d'autant plus affreuse que je ne puis répondre à vos désirs. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à votre famille ? Adieu, Félicie, que les vœux que vous faites pour moi retombent en partie sur vous. Soyez heureuse, croyez que ce sont les seuls vœux que je forme, et que je saisirai de cœur les circonstances qui pourraient m'être assez avantageuses pour y contribuer.

LETTRE LXXXVII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Je cacherai à tous la froide et dure réponse d'Émile. Elle me révolte ; mais, quelque

sévère que soit mon jugement, il le sera moins que celui d'une famille déjà trop irritée. Toi qui as mon cœur, tu n'as pu te défendre de l'accuser. Ah ! que je le hais, m'as-tu dit. Sois indulgente, mon amie : sais-tu si, pour me chasser de son cœur, on ne m'a pas montrée à lui sous des couleurs qui me font tort ? N'en doutons pas, on l'a persuadé que la plus faible et la plus tendre était la seule coupable. Je n'ai rien à dire. Adieu, mon amie. Ma sœur qui va dans le Midi me mène avec elle. On espère beaucoup pour moi de la distraction du voyage et du climat. Moi, qui n'espère et n'attends plus rien, je vais où l'on me mène. Ne sois pas paresseuse à m'écrire : ta rare amitié fait encore luire quelques beaux jours pour moi.

LETTRE LXXXVIII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Vous avez tous désiré que je fisse quelque chose pour me rattacher au monde. Malgré la répugnance qu'il m'inspire, je l'ai tenté

sans succès : c'est vainement que votre amitié cherchait à me présenter l'avenir sous un aspect plus heureux. Depuis deux ans que je traîne ma fatigante existence, jamais une seule lettre d'Émile, une seule démarche n'est venue m'apprendre qu'il pensait à moi. C'est par voies étrangères que j'ai pu connaître la mort de la baronne et le mariage de M. de G***. Quelle indifférence ! Émile ne connaît-il plus mon cœur : je vais tenter encore une dernière lettre ; ce n'est plus son amour que je réclame ; mais j'ai besoin de l'entendre : tout ne peut être rompu entre nous.

LETTRE LXXXIX.

*FÉLICIE A M. LE BARON O***.*

Malgré le cruel silence que vous avez gardé sur mes lettres, je ne me persuaderai jamais qu'elles vous soient importunes ou indifférentes. Malgré les maux que mon crédule amour a fait pleuvoir sur moi, je ne vous ai pas banni de mon cœur, je vous y trouve toujours. J'ai donné des

larmes à vos douleurs, j'ai senti la force de l'amour que j'avais pour vous, puisque je n'ai pu haïr qui a déchiré et repoussé mon cœur, qui a troublé mon avenir et n'a pu me trouver indifférente ; mon âme vous aimait trop dans les vôtres, pour rester étrangère à tout ce qui pouvait vous arriver. Quoique désert, mon cœur conserve encore la chaleur du feu qui l'a consumé... Mais ne rappelons rien à votre mémoire ? peut-être ne vous souvenez-vous plus ; et c'est alors seulement que l'oubli est un bien. Ayez donc l'extrême bonté de me faire passer mes lettres: elles me sont d'autant plus nécessaires, que je me retrace le passé ; mais pour peindre les jours de bonheur. J'aimerai à me relire, non qu'ils soient tout à fait effacés de ma mémoire ; mais les douces expressions ne me sont plus familières, je vais avant peu faire un grand voyage..... Et dans cette espérance, j'ai peu de tems encore. Laisserez-vous celle-ci sans réponse ?... Un mot ? mes lettres ? est-ce trop demander.

LETTRE XC.e

*LE BARON O*** A FÉLICIE.*

Je suis bien sensible aux larmes que vous donnez à mes douleurs, à la perte d'une mère tendrement aimée : vous l'avez connue. Il y a treize mois que cette bonne mère a cessé de souffrir. Arrivé à Saint-A*** six heures après sa mort, je n'eus que la triste consolation de serrer dans mes bras ses restes inanimés : je vis encore le pardon sur ses lèvres ; son cœur avait conservé une chaleur surnaturelle. Puis-je jamais oublier cette scène de deuil ! Non, le tems seul peut calmer la douleur qui m'oppresse, sans jamais m'en faire perdre le souvenir. Pardon, si je vous entretiens d'un sujet si noir : aujourd'hui mon âme n'en n'a pas d'autre, elle erre au milieu des idées les plus tristes ; c'est parmi elles que je me plais le plus. Vous écrivez, me dites-vous ! Craignez que votre imagination ne vous égare, en faisant mal juger d'un sexe qui doit tout au vôtre. Tous les hommes ne se ressemblent pas, j'en ai l'intime conviction. Mais quelle que

soit la classe que vous m'assignez, mon cœur n'aura rien à se reprocher, puisqu'en vous perdant, j'ai retrouvé le cœur de ma mère. Vous parlez d'un long voyage : puissiez-vous trouver sous une autre hémisphère le bonheur que vous méritez. Mes vœux vous suivront partout. Malgré tout ce que j'ai promis, tout ce que je souffre encore, je n'oublierai jamais Félicie.

LETTRE XCI.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Toi aussi, mon amie, tu me presses de faire ce voyage pour réclamer mes lettres. Songes-tu bien à la douleur de cette entrevue? Ce n'est plus ce sentiment qui me dominait autrefois qui va me troubler; mais que de souvenirs! Comment paraître devant celui qui depuis deux ans n'a jamais cherché à me voir! Vous désirez que mes lettres recueillies par moi, mises en ordre, vous soient données en manuscrit. Il faut vous satisfaire; mais aurai-je la force nécessaire pour supporter cette pénible et dernière entreprise! Comment voir l'auteur

de tant de peines. Quand cette seule pensée fait trembler tout mon corps ; mais pourquoi trembler, suis-je coupable : non. Je ne balance plus, je le verrai encore ; je partirai. Adieu.

LETTRE XCII.e

FÉLICIE A VICTORINE.

Le bandeau que retenait ma crédulité est tombé, et, faible que je suis, je pleure encore mon erreur. Emile a vu mon état de dépérissement, a pu juger de la force de mes souffrances, et m'a écoutée dans le plus grand calme. Il m'a quittée en m'assurant que des affaires l'appelaient ailleurs, qu'il viendrait le lendemain : mais, hélas ! je l'avais vu pour la dernière fois. Lis la correspondance qui s'est engagée entre nous : ses lettres m'ont navrée de douleur. La fièvre, qui ne m'a pas quittée depuis mon retour, me donne l'espoir d'une fin prochaine. Hélas ! qu'ils sont longs, qu'ils sont tristes ces jours !.... Entourée des miens, leurs soins, ton amitié, m'aident à les supporter. J'ai travaillé à mettre en ordre quelques lettres : les miennes

manquent en grande partie. Puissent celles du baron faire réfléchir les femmes qui, comme moi, n'oseraient douter de la valeur d'un serment. Mais, hélas ! notre vanité nous promet toujours que nous serons plus heureuses : c'est ainsi qu'elle nous flatte jusqu'au jour où la cruelle expérience, chassant notre erreur, nous laisse la triste vérité. *Che malattia tremende e l'amore !*

LETTRE XCIII.^e

*LE BARON O*** A FÉLICIE.*

La démarche que vous avez faite, en vous rendant ici, a lieu de m'étonner. En entrant à l'hôtel j'allais me retirer après vous avoir aperçue, tant j'étais peiné de cette fausse démarche. J'ai juré à ma mère de ne plus vous voir : vous m'avez fait hier manquer à mon serment ; mais j'agissais avec confiance. Retournez à Paris retrouver ces prétendus amis qui vous ont conseillé un moyen aussi contraire à votre caractère. Je me rendrais à vos désirs, si j'avais vos lettres : elles sont à Saint-A... Il faudra, pour que je les envoie, que je sois moi-même à la campagne, où je compte aller incessamment. Je vous avoue

qu'il m'en coûtera de me séparer pour toujours des témoignages de notre attachement ; mais c'est un devoir que je me suis prescrit, et rien ne peut m'y faire manquer. Vous êtes peu généreuse de me rappeler un serment que je ne puis oublier. Je l'ai fait dans un tems que je croyais heureux ; vous m'aviez fasciné les yeux, et, aveugle que j'étais, je ne voyais pas ma mère descendre au tombeau. Mais je ne vous fais aucun reproche : je suis seul coupable de trop d'aveuglement. Ah ! Félicie, que n'étiez-vous à Saint-A... ! dans ce jour de douleur : vous-même vous m'eussiez relevé de ce serment. Mais non, vous voulez en perpétuer le souvenir ! Ai-je un reproche à me faire ? Vous aviez enchaîné toutes mes volontés, lorsque vous me confiâtes vos secrets. Apparteniez-vous à M. de G*** ? Ne pouvait-il se séparer de vous sous un prétexte quelconque ? Oui, vous l'aviez bien prévu, vous m'aviez lié par une confiance sans bornes. Je voulais reconnaître cette confiance par le sacrifice de ma vie entière. J'allais fouler aux pieds les préjugés, quand la mort de ma mère m'a éclairé : ses derniers avis m'ont rendu à moi-même. Non, mon père n'a pas accepté le serment que j'ai fait sur ces cendres ; de tels sermens n'ont de

valeur que lorsqu'ils ne blessent pas ceux qui en sont pris à témoins. La voix de l'honneur a retenti au fond de mon cœur, je n'en connais pas d'autre. Non, Félicie, je ne vous verrai pas : je m'applaudis même d'y avoir resisté. Depuis deux ans mon caractère a bien changé ! Votre règne est passé, votre empire est détruit, vos lettres ne peuvent plus rien sur moi, tendres ou sévères : je suis insensible à tout. J'ai pu tout dire, j'ai pu tout faire, avant la mort de ma mère ; mais, depuis, j'ai tout oublié, je ne veux jamais m'en rappeler. Partez, Félicie, votre présence ici a quelque chose qui me fatigue, et que votre cœur désapprouve ; car personne ne sait mieux que moi que vous êtes incapable de faire quelque chose qui soit contraire à votre caractère. Adieu, Félicie, puissiez-vous arriver heureusement ; donnez-m'en la certitude, et emportez l'idée que le règne de faiblesse est passé.

LETTRE XCIV.e

FÉLICIE A ÉMILE.

Est-ce bien vous qui m'écrivez ? Vos lettres devaient-elles jamais me causer une si douloureuse indignation ! Ai-je cherché à vous

rencontrer, quand je n'ai pas cru avoir la force de vous voir? Non, deux ans sont écoulés, je vous écris, je demande mes lettres: vous gardez le silence sur l'objet de ma demande; je viens moi-même les réclamer et pleurer avec vous, et vous me refusez les égards que vous ne refuseriez à personne. Rappelez-vous bien que les sermens de l'honneur n'ont pas besoin de témoins; Dieu les reçoit, il suffit. Si on pouvait les arranger avec les circonstances, ils deviendraient sacrilèges et n'auraient nulle valeur: Depuis long-tems j'ai renoncé à vous: ne me faites donc pas un crime de ma crédulité; rendez à mon âme la justice qu'elle mérite; n'ajoutez pas à vos torts en m'en prêtant de si contraires au sentiment que vous m'aviez inspiré; retournez dans des lieux où je ne suis plus que par le souvenir. Puisse votre cœur ne jamais retrouver sa sensibilité!

LETTRE XCV.e

ANNA A VICTORINE.

Reviens de la campagne, ma chère Victorine, reviens, c'est aujourd'hui que nous avons besoin de tes soins, de tes consolations. Félicie est au plus mal, et voit arriver,

avec un calme qui me désespère, le moment qui doit nous séparer. Elle nous rapproche d'elle, et, sensible à nos soins, elle ne gémit que des fatigues qu'elle nous cause. Quelle affreuse pensée la tourmente ! Nous plaignons-nous jamais ? Non, qu'elle vive, et nous chercherons à ramener près d'elle le bonheur si constant à la fuir. Elle cherchait à cacher ses souffrances; mais, aujourd'hui, elle eut un vomissement de sang qui nous effraya fort. Elle vit nos larmes : « Ne craignez rien, dit-elle, depuis six mois j'y suis sujette; j'espérais vous cacher encore toute l'horreur de cette maladie, mais elle est à son terme, le mal est plus fort. « Nous ne pûmes lui cacher notre désespoir ; elle le vit, quelques larmes tombèrent sur ses joues et elle s'évanouit. Le docteur défend tout ce qui peut émouvoir sa sensibilité : je cache ma douleur, j'étouffe mes larmes. Je ne puis supporter son regard : il porte le désespoir dans le cœur. Ah ! si nos caractères ont toujours été opposés, nos âmes nous ont toujours rapprochées. C'est la première amie que m'a donnée la nature.... Non, cette séparation ne peut avoir lieu ! Viens me fortifier dans cette espérance, elle seule soutient mon courage, je ne vis que d'elle.

LETTRE XCVI.e

*VICTORINE AU BARON O***.*

Monsieur,

C'est moi qui viens vous apprendre la perte que notre amitié vient de faire : Félicie a cessé de souffrir. Depuis deux ans sa santé était fortement altérée par les chagrins et les moyens qu'elle employa pour perdre une vie que vous ne pouviez plus embellir. C'était lorsque votre hymen faisait retentir Saint-A... des chants d'allégresse, qu'ici l'on n'entendait que ceux du désespoir ; heureuse encore, puisque le bruit de votre bonheur n'est pas venu frapper ses oreilles : elle a cédé à la force du mal. Le 13 de ce mois, nous l'entourions tous ; nos regards inquiets, notre pâleur, nos regrets, l'attendrirent sur nous. « Pourquoi ces pleurs (nous dit-elle) ? Il faut finir, Dieu le veut ! Je quitte avec joie cette terre qui ne produisait plus rien pour moi. Inutile au monde, près de Dieu, peut-être, pourrai-je vous servir : mes prières seront écoutées ! Mes maux vont finir, et je ne me souviens plus du mal que l'on m'a fait.»

Puis, apercevant Henriette, elle l'attira vers elle : « Que je crains pour toi, lui dit-elle, les rêves de l'imagination, ma chère Henriette ! Fuis l'idée d'une perfection idéale : elle trompe toujours ; c'est une erreur dont l'illusion détruite flétrit tout. *Souviens-toi de moi.* » Elle nous supplia de lui pardonner de s'être souvent livrée à l'aigreur de son caractère : « Ne vous en souvenez plus, j'étais si malheureuse ! Mais toi, ma chère, me dit-elle, tu as adouci toutes mes douleurs ; notre liaison a été douce, pleine de charmes : elle n'a pas varié d'un moment. Tu devinais mon âme, je connaissais la tienne : cette amitié est si rare, que je doute que ce sentiment renaisse pour toi. Que je plains ton destin ! Mes amis, que le calme rentre dans vos cœurs, en vous rappelant tout ce que j'ai souffert. » Sa sœur soutenait son corps défaillant : « Pauvre Anna, sèche tes larmes ! Que de peines je te cause ! Chargez-vous d'envoyer à Émile ses lettres. Qu'il apprenne à ne pas se jouer d'un cœur comme le mien. Il verra par combien de promesses de bonheur il a appelé ma confiance : il a parjuré ses sermens, m'a livrée au désespoir, à la misère ; mais tout va finir : je lui pardonne. C'était le treize que je le vis pour la première fois : rap-

pelez-lui que le treize, il m'a appris qu'il renonçait à moi, et qu'*aujourd'hui treize,* je lui envoie son pardon. » Elle eut une faiblesse, elle fut longue, nous crûmes l'avoir perdue. Revenue à elle, elle eut le désir de se lever; nous l'apportâmes sur un canapé, elle parut se ranimer un instant. Déjà nous allions faire des projets pour sa convalescence, lorsqu'elle se laissa tomber dans nos bras. Le docteur s'approcha : elle n'était plus..... Quinze jours sont passés depuis sa perte : aujourd'hui seulement, j'ai trouvé la force d'écrire. C'est encore moi qui suis chargée de vous demander, comme grâce, le portrait qui fut fait pour vous, et qu'elle vous réclama depuis pour sa mère. J'ai brisé mon cœur, les larmes me suffoquent, je vais les lui offrir en expiation de la pensée que j'ai eue de vous reprocher mon isolement. Puissai-je en revenir soulagée du poids qui m'oppresse. Elle vous a pardonné : Dieu l'entende, en vous rendant le calme qui nous a fuis.

FIN.

A Nantes,
De l'imprimerie de Mellinet-Malassis.

